This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

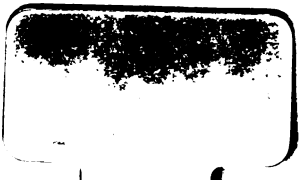
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

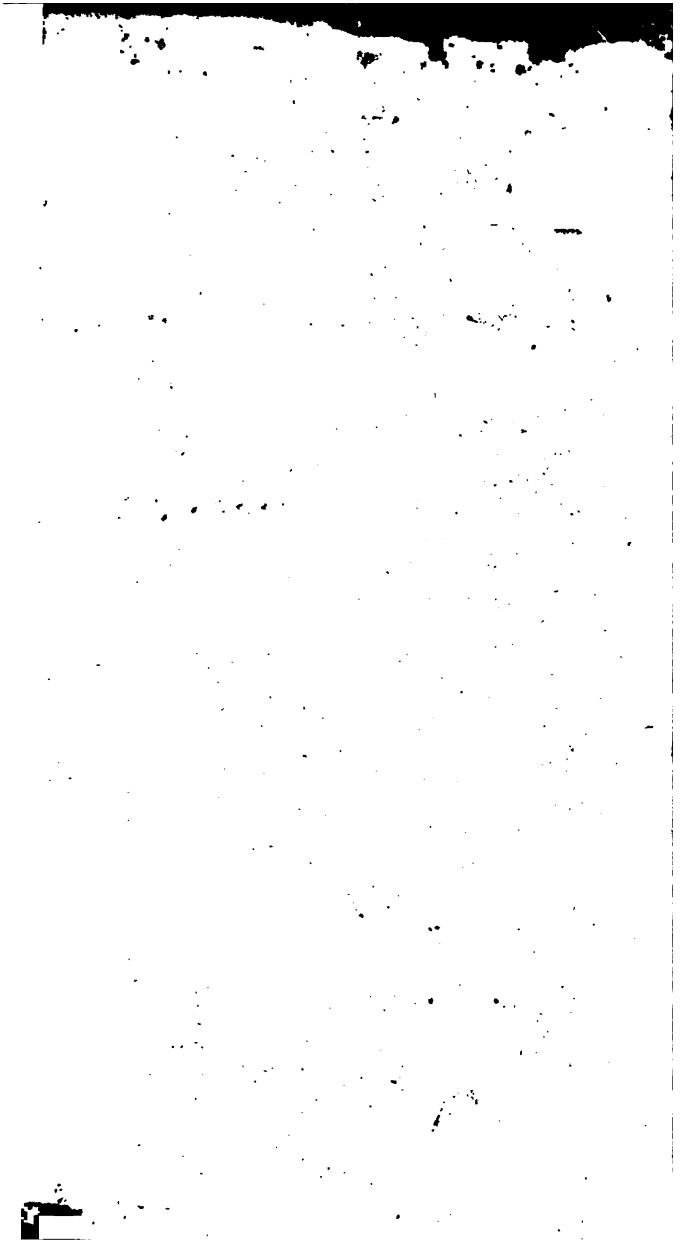
TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Dict. A. 1737G

~~12 a. 22~~





Voyez les Œuvres de l'Abbé de Pons p. 170 & suiv.

+

— Remi Palemonis Differentiæ Sermonum : p. 377 des Miscellanea Observationes pour 1745.

+

— Reizii Specimen Pseudosynonymorum. pp. 124–156 du même Recueil, vol. X.

+

Voici, Voila]
Haut, exhaussé]
Vague, Général]
Contenir, Renfermer]
[illegible]
[illegible]
Esprit & Jugement
[illegible] de conduite.
Entre, Parmi]
[illegible]tuts, Règlemens]
[illegible]t, Situation]
[illegible]rberation, Reflexion,]
[illegible]et, Repercussion.
[illegible]ns, Continuellement.
82. Constamment.
Perpetuellement.
[illegible]terie, Jactance,
[illegible]actance, Vanité.
[illegible]antisme, Pédanterie.
[illegible] songe, Menterie.
[illegible]einte, Grosse.
Enterrement, Sépulture.
[illegible]fuire, Ensevelissem.
[illegible]ance, Croyance.
[illegible]rlatanerie, Charla-
[illegible]anisme.
Parentage, Parenté.
Vendre, Débiter,
vente, Débit.
[illegible]ble, Ridicule. Le Risible est un
[illegible] physique. Le Ridicule est
[illegible]risible moral.
[illegible]réance, Croyance.

Loy, Re[illegible]
tut,
Déterm[illegible]
Règl[illegible]
Adversa[illegible]
Adversa[illegible]
Débiter,
Prono[illegible]
De faço[illegible]
mani[illegible]
De Sor[illegible]
En Sor[illegible]
Ainsi q[illegible]
Tellem[illegible]
Si bien[illegible]
Nar[illegible]
Exposé.
Nar[illegible]
tion.
Tort, Inju[illegible]
[illegible]
[illegible]
gens [illegible]
sur leur [illegible]
Mutuel, Recipro[illegible]
garde plus [illegible]
& se prend [illegible]
plus en bon[illegible]
Foible, Fo[illegible]
Mémoire, Rem[illegible]
Souvenance, [illegible]
Voy. Le Mothe [illegible]
Petits Traités, [illegible]
pp. 824, 825.
Pénitence, Rep[illegible]

Châtier, punir] Noter les paroles suivantes de Mr. Claude, dans son Sermon quatrième sur la parabole des Neces: p. m. 165. « Là vous vistes la fureur & la fierté punie. Icy vous verrez la dissimulation & la fourberie chatiée. Là le Roy fit brûler la ville des revoltez, Icy il fait jetter l'hypocrite dans les tenebres extérieures. »

Rural, champêtre]

[illegible]

Imposer, En imposer] Le second porte avec lui une idée de tromperie: le premier, une idée de respect. Cet Orateur parle d'un ton qui impose. Ce fripon veut nous en imposer.

Index, Indice]

Appendix, Appendice]

Improuver, Désapprouver, Blâmer, Condamner

Quoique, Bien-que,]

Nos Descendans, Nos Neveux]

Enflé, Gonflé]

Persévérer, Persister, S'Obstiner]

[illegible] vêtir, Se revêtir, [illegible] vêtu, Être revêtu.] Voy. Nicod au mot Revestir.

Supprimer, obmettre.] On peut obmettre ou volontairement ou par mégarde: mais on supprime toujours volontairement.

Près, Auprès, Proche]

A toujours, à jamais]

Raison, sujet

Mal traiter, Traiter mal]

Vrai, réel, certain] Voy. p. 46. & 203.

An, Année]

Plainte, Complainte]

Participer à
Participer de]

Avoir sujet de
Avoir raison de]

[illegible]rical, amia-
[illegible]le

[illegible] Par] [illegible]

Discernement, Jugement] Voy. p. 143 de l'Essai sur l'origine des connoissances humaines, imprimé à Amsterdam, (ou plutôt, si je ne me trompe, à Paris) en 1746.

Pénétration, profondeur] Voy. Ibid. p. 142.

Pensée, ... perception, sensation ... idée, notion] Voy. Ibid. p. 169.

Se railler, Se moquer] Voy. la 1ère Réponse à la Lettre de Racine à l'Auteur des Hérésies imaginaires, à la fin du § Que pensez vous: où l'Auteur dit: alors vous auriez eu raison de vous railler d'eux, au lieu qu'ils ont sujet de se moquer de vous.

Diable, Démon] Les Anciens évitoient souvent de nommer les Furies. Le mot d'Euménides leur paroissoit plus doux. C'est la différence des [illegible] Diable & Démon parmi nous. Note du P. Brumoy sur Iphigénie en Tauride: Act. IV. Sc. 3. p. m. 54 du T. 3. du Théâtre des Grecs.

Les Lettres S. I. D. R. à la suite du nom de l'Abbé Girard, signifient Secretaire Interprète du Roi.

Le Supplément de la Gazette de Leide du 23 Février 1748: après avoir rapporté la mort de la Veuve du Duc de Grammont, ajoute, Que Messire Gabriel Girard, secretaire Interprete de Sa Majesté pour les Langues Esclavone & Russienne, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, étoit aussi mort, âgé d'environ 70 ans.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec juſteſſe.

Par M. l'Abbé GIRARD, *S. I. D. R.*

ET

TRAITÉ

DE LA

PROSODIE FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

NOUVELLE EDITION.

Ceſar De Miſſy, à Londres, 1737.

A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN, & G. SMITH.

MDCCXXXVII.

Notez les paroles du P. Bofnier, § III de la premiere partie de son Discours sur les Etymologies servant de Preface au Dictionnaire Etymologique de Ménage. Toute sa Métaphysique (dit il en parlant d'Aristote) n'est à proprement parler qu'un tissu de notions, que peu de gens entendent, faute de connoître qu'elles sont particulieres à la Langue Grecque, de ce qu'il est absolument impossible d'en donner qui soient communes à toutes les Langues; y ayant aussi peu de vrais Synonymes d'une Langue à l'autre, que dans celle d'une seule Nation.

La Grammairien Ammonius a fait un petit ouvrage des Synonymes de la Langue Grecque: περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων. Henri Etienne l'a inseré en entier dans l'Appendix de son Thesaurus Linguae Graecae.

SYNONYMES FRANÇOIS,

Par M. l'Abbé GIRARD, *S.I.D.R.*

PREFACE.

QUi doute que la parole ne ſoit le lien le plus gracieux de la ſociété, le peintre & l'image tout à la fois de l'eſprit, l'interprète du cœur, & le ſel de tous les plaiſirs qu'on peut goûter dans la vie? Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les graces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous les autres? Cette façon de penſer, ſi injurieuſe au bon goût, n'eſt pas d'une nation polie. La délicateſſe de l'expreſſion va d'un pas égal

avec celle des penſées & des ſentimens. L'éducation étend ſes ſoins ſur le langage & ſur les mœurs; elle a pour objet le brillant du diſcours, comme la ſageſſe de la réflexion; & elle ne s'applique pas moins à former l'homme pour les autres que pour lui-même. En effet, que l'ame ſoit ornée par des qualités ſolides, c'eſt le ſujet d'une ſatisfaction intérieure & perſonnelle; mais qu'elle ait l'art de ſe manifeſter, & de donner des impreſſions qui la décorent au dehors ainſi qu'au dedans, c'eſt l'avantage & la gloire du mérite. Des termes foibles n'annoncent pas une imagination vive ni un cœur touché; & des mots impropres ou déplacés paroiſſent toujours être l'effet de la confuſion ou du déran-

rangement des idées. Il faut donc ſavoir s'exprimer, dès qu'on ſe pique de ſavoir penſer.

De tous les peuples qui ont démembré & partagé l'Empire Romain, le François eſt celui dont la Langue a fait le plus de chemin vers la perfection, par la pureté, la clarté, la force, & la fineſſe. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie, préférablement à toutes les autres Langues de l'Europe, pour être celle de la Politique générale de cette Partie du Monde; & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de la Latine. Elle mérite donc notre attention; & nous devons ſavoir gré à ceux qui la cultivent, ſoit pour en donner une connoiſſance exacte par des méthodes ſavantes & puiſées

ſées dans ſon propre génie, ſoit pour en conſerver la pureté par des critiques judicieuſes ſans rejetter les nouveaux avantages dont elle eſt ſuſceptible, ſoit enfin pour l'enrichir par des aquiſitions utiles ſans défigurer l'uſage établi. Mais combien ſeroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changemens que le pur caprice eſſaye d'y introduire ! Cela eſt au deſſus du pouvoir des particuliers ; & le ſort de tout ce qui eſt vivant ne lui permet pas de demeurer toujours dans le même état. Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de nôtre Langue dans les ſiècles poſtérieurs, la crainte de ſon anéantiſſement ne m'empêchera pas de donner au public les obſervations que j'ai faites. Elles n'ont pour objet

ni

ni les règles de Grammaire, ni la pureté de l'Uſage ; mais uniquement la différence délicate des Synonymes : c'eſt-à-dire le caractère ſingulier de ces mots qui ont une idée commune, d'où nait un air de reſſemblance, & de cette reſſemblance une indifférence dans l'emploi qu'on en peut faire ; mais qui ont en même tems des idées propres & acceſſoires à l'idée commune, d'où nait une différence particulière, & de cette différence une néceſſité de choix dans certaines occaſions, pour les placer ſelon le goût & la préciſion convenable à ce qu'on veut faire entendre.

Je n'ai copié perſonne ; je ne crois pas même qu'il y ait encore eu perſonne à copier ſur cette ma-

tière ; de ſorte que ſi cet Ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. Qu'il me ſoit encore permis de dire qu'à cette grace il ajoute celle de la variété ; c'eſt à chaque page choſe différente & indépendante de celle qui précède & qui ſuit, quoique toujours de la même eſpèce. Jamais Livre ne fut en même tems plus uniforme & plus diverſifié ; il n'exige point d'être lu de ſuite ni par ordre ; il n'y a qu'à l'ouvrir au hazard, on tombera toujours ſur quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire la curioſité, s'il ne contente l'eſprit ; auſſi bon pour remplir un quart-d'heure que pour occuper une journée, on peut le prendre & le laiſſer à tout moment. Quant à l'uti-

l'utilité & au mérite eſſentiel, c'eſt au Public à prononcer. Je dirai ſeulement que cette ſeconde édition eſt fort au deſſus de la prémière ; outre l'augmentation de nouveaux articles, les anciens ont été travaillés avec un ſoin particulier, & avec autant de peine que s'ils n'avoient pas été faits ; je me ſuis rendu plus rigide critique de ma prémière édition que le lecteur ne le ſera peut-être de celle-ci ; & j'avoue que ce nouveau travail m'a perſuadé que les Auteurs ne ſauroient penſer trop modeſtement ſur leurs productions. Qu'on m'applaudiſſe ou qu'on me cenſure, je ſerai ſenſible à l'un, & je profiterai de l'autre ; mais je me défierai toujours de l'amour-propre.

Toute Préface devant avoir pour

but de mettre le Lecteur au fait de l'Ouvrage, de lui en bien expoſer le plan, & de prévenir autant qu'il eſt poſſible la critique, je ne peux me diſpenſer de faire obſerver que le mot de *Synonyme*, quoiqu'il marque une reſſemblance de ſignification, peut néanmoins avoir deux valeurs, ſelon qu'on étend ou qu'on reſſerre les bornes de cette reſſemblance. Si on la ſuppoſe parfaite, enſorte que, dans quelque circonſtance & dans quelque occaſion que ce ſoit, il n'y ait pas plus de choix à faire, pour le ſens, entre ce qu'on nomme *Synonymes*, qu'il n'y en a, pour le goût, entre les gouttes d'eau d'une même ſource, & que la ſeule articulation de la voix en faſſe toute la différence ; alors je dis qu'il

qu'il n'y a point de mots synonymes dans aucune Langue, prise dans sa pureté & dans un des instans où elle a été vivante, tel qu'on voudra le choisir; car je n'entens point par *Langue* un amas général & monstrueux de tous les mots, soit du bon soit du mauvais usage, soit anciens soit nouveaux. Si l'on ne cherche point cette ressemblance parfaite & rigoureuse, & qu'on ne fasse consister l'essence du Synonyme que dans une même idée principale, mais sujette à être diversifiée par des idées accessoires, à peu près comme une même couleur paroît sous diverses nuances; alors il y a des synonymes dans toutes les Langues. C'est dans ce dernier sens que j'ai employé ce terme à la tête de mon

(Pour parler bien purement, je crois qu'il faloit dire, ou qu'il n'y a de mots synonymes dans aucune langue, ou bien, qu'il n'y a point de mots synonymes, dans quelque langue que ce soit.

Ouvrage; & c'eſt pour faire voir qu'il n'y en a point dans le prémier ſens, que je l'ai entrepris. Tel eſt mon deſſein, que je dois expliquer moi-même; les autres jugeront de l'exécution.

Au reſte, j'y ai travaillé avec d'autant plus de plaiſir que je me ſuis fait une idée de ce qu'on nomme richeſſe de Langue, bien différente de celle de quelques Grammairiens, qui ne conſidèrent la pluralité des mots que par rapport à l'oreille. Pour moi, je ne fais cas de leur quantité que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroiſſent

roiſſent plus propres à fatiguer la mémoire qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole, dont le but eſt d'entretenir le commerce des esprits par l'expreſſion fidèle de ce qui ſe paſſe en eux, & non de chatouiller les oreilles par l'harmonie & la modulation des ſons. Protéger cette pluralité de mots dans une parfaite uniformité de ſens, c'eſt confondre l'abondance avec la ſuperfluité; & je ne ſaurois mieux comparer un tel goût, qu'à celui d'un maitre-d'hôtel qui feroit conſiſter la magnificence du feſtin dans le nombre des plats, plutôt que dans celui des mets. Qu'importe d'avoir pluſieurs termes pour une ſeule idée? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer?

Que

Que le Pléonaſme n'allègue pas en ſa faveur, qu'il ſert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition ; car c'eſt, ce me ſemble, ſe tromper ſur la cauſe de cet effet, que de l'attribuer à la répétition du ſon plutôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplaît lorſqu'il reparoît, ce n'eſt point parce qu'il a frappé l'oreille, mais parce qu'il a déja frappé l'eſprit, qui s'ennuye & ſe dégoûte de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De-là l'établiſſement de certains mots, qu'on nomme *pronoms*, à qui l'uſage ne donne d'autre fonction que de rappeller, par un ſimple rapport, l'idée de la perſonne ou de la choſe dont il eſt queſtion, ſans en répéter le nom

nom, ni en repréſenter une ſeconde fois l'idée. C'eſt auſſi par cette même raiſon que les mots qu'on nomme *articles* & *prépoſitions* ſont ſouvent répétés avec grace; parce que leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication, qui n'aiant par elle même rien de décidé, paroît toujours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nouveau. Ce qui eſt une preuve bien claire que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation, que le mot eſt redevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours, & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'à les regarder de près, & devenir un peu

ſcru-

ſcrupuleux ſur leur emploi ; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réflexions que je donne ici ; ſoit bien ſoit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a point de ſynonymes ſi parfaits, qu'ils aient, dans toutes ſortes d'occaſions, une force de ſignification entièrement ſemblable ; qu'ainſi il y a un choix entre eux. C'eſt ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui diſtinguent & dévelopent le propre caractère de chacun de ces mots : en quoi je me flate d'avoir rencontré juſte ; ſans prétendre néanmoins m'aſſurer du ſuccès que par le jugement du Public, dont il n'y a à cet égard ni injuſtice à crain-

craindre, ni grace à eſpérer ; & à qui je ne demande qu'une lecture faite avec attention & réflexion ; afin que l'Ouvrage ne perde rien de ſon prix, & qu'il ait lui-même plus de ſatisfaction en le liſant.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé: *Synonymes François, leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par M. l'Abbé Girard.* C'eſt une ſeconde Edition d'un Ouvrage que le Public a déja approuvé : elle eſt beaucoup augmentée, & je crois qu'elle ſera reçue avec plaiſir. A Paris ce 12 Septembre 1735.

LANCELOT.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE DES SYNONYMES

Contenus dans ce Volume.

A.

Abaiſſer. Baiſſer. Pag. 216
Abandonner. laiſſer. 220
Abandonnement. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. 243
Abhorrer. Déteſter. 245
Abîme. Gouffre. Précipice. 247
Abjection. Baſſeſſe. 245
Abjurer. Renoncer. Renier. 166
Abolir. Abroger. 246
Aborder. Approcher. Avoir accès. 1
Abſtraction. Préciſion. 221
Abſtrait. Diſtrait. 218
Accepter. Recevoir. 162
Accident. Avanture. Evénement. 100
Accident. Malheur. Deſaſtre. 137
Accorder. Concilier. 56
Achever. Finir. Terminer. 92
Action. Acte. 2
Adhérer. Acquieſcer. Conſentir. Tomber-d'accord. 60
Adminiſtration. Direction. Régie. Gouvernement. Conduite. 163
Adreſſe. Dextérité. Habileté. 4

Adreſſe. Soupleſſe. Fineſſe. Ruſe. Artifice. 3
Affable. Honnête. Civil. Poli. Gracieux. 124
Affirmer. Aſſurer. Confirmer. 14
Affront. Inſulte. Outrage. Avanie. 178
Afin. Pour. 233
Agir. Faire. 106
Agrandir. Augmenter. 233
Agréable. Gracieux. 5
Agrémens. Graces. 118
Aider. Secourir. Aſſiſter. 169
Ainſi. C'eſt-pourquoi. 226
Ainſi-que. De même-que. Comme. 231
Air. Manieres. 7
Aiſé. Facile. 103
Ajouter. Augmenter. 6
Amant. Amoureux. 8
Amant. Galant. 219
Ambiguïté. Equivoque. Double-ſens. 94
Amour. Galanterie. 211
Amoureux. Amant. 8
Ancien. Vieux. Antique. 194
Ane. Ignorant. 9
Antipathie. Averſion. Haine. Répugnance. 119
Antique. Vieux. Ancien. 194
Apparence. Extérieur. Dehors. 102
Apparition. Viſion. 196
Appas. Charmes. Attraits. 19
Appeller. Nommer. 143
Appercevoir. Voir. 199
Apporter. Porter. Emporter Tranſporter. 237
Appréhender. Craindre. Redouter. Avoir-peur. 67
Apprendre. Etudier. 10
Apprendre. Inſtruire. Enſeigner. Informer. Faire-ſavoir. 87
Apprendre. S'inſtruire. 10
Apprivoiſé. Privé. 158

Approcher. Avoir-accès. Aborder. 1
Appui. Soutien. Support. 11
Aquieſcer. Conſentir. Adhérer. Tomber-d'accord. 60
Armé. Armure. 12
Artifice. Ruſe. Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. 3
Aſſez. Suffiſamment. 12
Aſſiſter. Aider. Secourir. 169
Aſſuré. Sûr. Certain. 46
Aſſurer. Affirmer. Confirmer. 14
Aſtrologue. Aſtronome. 15
Attaché. Avare. Intéreſſé. 17
Attachement. Attache. Dévouement. 16
Attacher. Lier. 135
Attendre. Eſpérer. 95
Attention. Exactitude. Vigilance. 18
Attraits. Charmes. Appas. 18
Audace. Hardieſſe. Effronterie. 229
Augmenter. Ajouter. 6
Augmenter. Agrandir. 333
Augmenter. Croître. 227
Auſſi. Encore. 85
Auſtère. Sévère. Rude. 27
Autorité. Empire. Pouvoir. 253
Autorité. Pouvoir. Puiſſance. 254
Avanie. Affront. Inſulte. Outrage. 178
Avant. Devant. 22
Avantage. Profit. Utilité. 205
Avanture. Accident. Evènement. 100
Avare. Attaché. Intéreſſé. 17
Avare. Avaricieux. 22
Averſion. Haine. Antipathie. Répugnance. 119
Avertiſſement. Avis. Conſeil. 24
Aveu. Confeſſion. 23
Avis. Sentiment. Opinion. 171
Avis. Conſeil. Avertiſſement. 24

Avoir. Poſſéder. 26
Avoir-accès. Aborder. Approcher. 1
Avoir-envie. Envier. 93
Avoir-envie. Souhaiter. Vouloir. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 202
Avoir-peur. Craindre. Appréhender. Redouter. 67

B.

Baiſſer. Abaiſſer. 216
Bande. Troupe. Compagnie. 186
Bandi. Vagabond. Libertin. 187
Baſſeſſe. Abjection. 245
Bataille. Combat. 28
Battre. Frapper. 30
Beaucoup. Pluſieurs. 34
Béatitude. Félicité. Bonheur. 40
Beau. Joli. 31
Bénéfice. Profit. Gain. Lucre. Emolument. 114
Benin. Doux. Humain. 35
Beſoin. Néceſſité. Indigence. Pauvreté. Diſette. 36
Bête. Stupide. Idiot. 38
Bien. Très. Fort. 184
Bigarrure. Variété. Diverſité. Différence. 76
Bizarre. Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Boutru. 109
Bonheur. Félicité. Béatitude. 40
Bonheur. Proſpérité. 39
Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Intelligence. Entendement. Conception. Génie. Jugement. 95
Bornes. Termes. Limites. 41
Bourgeois. Citoyen. Habitant. 42
Bourru. Fantaſque. Bizarre. Quinteux. Capricieux. 109
Bout. Fin. Extrémité. 43
Bravoure. Valeur, Courage. Cœur. Intrépidité. 72

Bref,

Bref. Court. Succint. 43
Brillant. Luſtre. Eclat. 83
But. Vue. Deſſein. 44

C.

CAcher. Diſſimuler. Déguiſer. 45
Calme. Tranquillité. Paix. 183
Capacité. Habileté. 177
Capricieux. Fantaſque. Quinteux. Bizarre. Bourru. 109
Cas. Conjoncture. Occaſion. Circonſtance. Occurrence. 144
Célèbre. Illuſtre. Fameux. Renommé. 107
Cependant. Pourtant. Toutefois. Néanmoins. 156
Certain. Sûr. Aſſuré. 46
Ceſſer. Diſcontinuer. Finir. 241
C'eſt-pourquoi. Ainſi. 226
Chagrin. Triſteſſe. Mélancolie. 81
Chair. Viande. 194
Change. Echange. Troc. Permutation. 186
Changeante. Inconſtante. Légère. Volage. 134
Changement. Variation. 192
Charge. Fardeau. Faix. 47
Charme. Enchantement. Sort. *ibid.*
Charmes. Attraits. Appas. 19
Châtier. Punir. 48
Chef. Tête. 181
Chemin. Route. Voie. 167
Chétif. Mauvais. 209
Choiſir. Opter. 205
Choiſir. Faire-choix. 207
Choiſir. Préférer. 208
Choiſir. Elire. 209
Circonſpection. Egards. Conſidération. Ménagemens. 50

Circonſtance. Cas. Occaſion. Conjoncture. Occurrence. 144
Citoyen. Bourgeois. Habitant. 42
Civil. Honnête. Poli. Gracieux. Affable. 124
Clair-voyant. Eclairé. 82
Clarté. Lueur. Splendeur. 137
Cœur. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité. 52
Colère. Emportement. Courroux. 53
Coloris. Couleur. 66
Combat. Bataille. 28
Commandement. Précepte. Ordre. Injonction. Juſſion. 54
Comme. De-même-que. Ainſi-que. 231
Commentaire. Gloſe. 144
Commerce. Négoce. Trafic. 142
Commun. Trivial. Vulgaire. Ordinaire. 185
Compagnie. Troupe. Bande. 186
Complet. Entier. 91
Compliqué. Impliqué. 235
Comprendre. Concevoir. Entendre. 89
Conception. Entendement. Jugement. Eſprit. Bon-ſens. Raiſon. Génie. Intelligence. 95
Concerner. Regarder. Toucher. 55
Concevoir. Entendre. Comprendre. 89
Concilier. Accorder. 56
Condition. Qualité. 57
Condition. Etat. 58
Conduire. Mener. Guider. 59
Conduite. Adminiſtration. Régie. Direction. Gouvernement. 163
Confeſſion. Aveu. 23
Confirmer. Affirmer. Aſſurer. 14
Conformation. Forme. Figure. Façon. 104
Conjoncture. Occurrence. Cas. Occaſion. Circonſtance. 144
Conſeil. Avis. Avertiſſement. 24

Conſentir. Aquieſcer. Tomber-d'accord. Adhérer. 60
Conſidération. Egards. Ménagemens. Circonſpection. 50
Conſtance. Fermeté. Stabilité. 175
Conſtant. Durable. 82
Conſternation. Etonnement. Surpriſe. 98
Conte. Fable. Roman. 61
Content. Satisfait. *ibid.*
Contentement. Satisfaction. Joie. Plaiſir. 60
Continuation. Continuité. 62
Continuel. Continu. 224
Continuellement. Toujours. 182
Contraindre. Forcer. Violenter. 62
Contre. Malgré. 63
Convoiter. Deſirer. Souhaiter. Soupirer. Avoir-envie. Vouloir. 202
Copie. Modèle. 64
Corriger. Reprendre. Réprimander. 65
Couleur. Coloris. 66
Courage. Cœur. Bravoure. Intrépidité. Valeur. 52
Courre. Courir. 66
Courroux. Emportement, Colère. 53
Court. Bref. Succint. 43
Coutume. Uſage. 204
Craindre. Appréhender. Redouter. Avoir-peur. 67
Crime. Faute. Péché. Délit. Forfait. 111
Croitre. Augmenter. 227
Cure. Guériſon. 244

D.

D'Ailleurs. De-plus. Outre-cela. 72
Danger. Péril. Riſque. 68
Dans. En. 68
Dans-l'idée. Dans-la-tête. 69

De-bon-gré. De-bonne-volonté. De-bon-cœur. De-bonne-grace. 69
Debout. Droit. 84
Déceler. Découvrir. Déclarer. Révéler. Manifeſter. 70
Décès. Mort. Trépas. 181
Déciſion. Réſolution. 236
Déclarer. Révéler. Découvrir. Manifeſter. Déceler. 70
Dédain. Fierté. 112
Dedans. Intérieur. 137
Défaut. Défectuoſité. Faute. Imperfection. Vice. 110
Déguiſé. Maſqué. Traveſti. 238
Déguiſer. Diſſimuler. Cacher. 45
Dehors. Extérieur. Apparence. 102
Délaiſſer. Abandonner. 220
Délicat. Fin. 113
Délice. Plaiſir. Volupté. 154
Délié. Fin. Subtil. 113
Délié. Menu. Mince. 140
Délit. Forfait. Crime. Faute. Péché. 111
Demander. Interroger. Queſtionner. 162
Démêlé. Différend. 224
De-même-que. Comme. Ainſi-que. 231
Demeurer. Loger. 71
Demeurer. Reſter. ibid.
Démiſſion. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Abandonnement. 243
Démon. Diable. 74
Deplus. D'ailleurs. Outre-cela. 72
Deſaſtre. Malheur. Accident. 138
Deſirer. Souhaiter. Avoir envie. Vouloir. Convoiter. Soupirer. 202
Déſiſtement. Démiſſion. Renonciation. Abdication. Abandonnement. 243

Deſſein. Volonté. Intention. 201
Deſſein. But. Vue. 44
Deſſein. Projet. 238
Deſtin. Sort. Fortune. Hazard. 123
Déteſter. Abhorrer. 245
De-tous-côtés. De-toutes-parts. 72
Devant. Avant. 22
Devin. Prophète. 73
Devoir. Obligation. *ibid.*
Dévotion. Piété. Religion. 165
Dévouement. Attache. Attachement. 16
Dextérité. Adreſſe. Habileté. 4
Diable. Démon. 74
Diffamant. Infamant. Diffamatoire. 75
Différence. Diverſité. Variété. Bigarrure. 76
Différend. Démêlé. 228
Différend. Diſpute. Querelle. 76
Difficulté. Obſtacle. Empêchement. 85
Diligent. Promt. Expéditif. 77
Direction. Adminiſtration. Conduite. Gouvernement. Régie. 165
Diſcernement. Jugement. 77
Diſcontinuer. Ceſſer. Finir. 241
Diſcours. Harangue. Oraiſon. 122
Diſette. Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. 36
Diſpute. Différend. Querelle. 76
Diſſimuler. Cacher. Déguiſer. 45
Diſtinguer. Séparer. 78
Diſtrait. Abſtrait. 218
Diverſité. Variété. Bigarrure. Différence. 76
Diviſer. Partager. 79
Docte. Savant. Habile. 119
Doctrine. Science. Savoir. Erudition. Littérature. 135
Donner. Offrir. Préſenter. 79
Double-ſens. Equivoque. Ambiguité. 94

Douleur. Mal. 80
Doute. Incertitude. Irréſolution. 126
Doux. Benin. Humain. 35
Droit. Debout. 81
Duper. Tromper. Leurrer. Surprendre. 176
Durable. Conſtant. 82

E.

Echange. Change. Troc. Permutation. 186
Eclairé. Clairvoyant. 82
Eclat. Luſtre. Brillant. 83
Ecouter. Oüir. Entendre. 89
Effigie. Figure. Image. Portrait. 84
Effronterie. Audace. Hardieſſe. 229
Egards. Ménagemens. Circonſpection. Conſidération. 50
Egliſe. Temple. 179
Elégance. Eloquence. 84
Elever. Lever. Hauſſer. Exhauſſer. Soulever. 134
Elire. Choiſir. 209
Eloquence. Elégance. 84
Eluder. Fuir. Eviter. 210
Emolument. Profit. Gain. Lucre. Bénéfice. 114
Empêchement. Obſtacle. Difficulté. 85
Empire. Autorité. Pouvoir. 253
Empire. Règne. 249
Empire. Royaume. 251
Emporté. Violent. 196
Emportement. Colère. Courroux. 53
Emporter. Porter. Apporter. Tranſporter. 237
En. Dans. 95
Enchantement. Charme. Sort. 47
Encore. Auſſi. 85
Endroit. Lieu. Place. 135
Endurer. Souffrir. Supporter. 175

Enfant. Puéril. 86
Engager. Obliger. 63
Enjoué. Gai. Réjouiſſant. 86
Enſeigner. Apprendre. Inſtruire. Informer. Faire ſavoir. 87
Enſemencer. Semer. 239
Entendement. Intelligence. Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Génie. Conception. Jugement. 95
Entendre. Ouïr. Ecouter. 89
Entendre. Concevoir. Comprendre. *ibid.*
Entêté. Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. 90
Entier. Complet. 91
Envahir. Uſurper. S'emparer. 204
En-vain. Inutilement. Vainement. 189
Envier. Avoir-envie. 93
Epais. Gros. 159
Epargne Ménage. Ménagement. 139
Epreuve. Eſſai. Expérience. 102
Equipage. Train. 182
Equivoque. Ambiguïté. Double-ſens. 94
Eriger. Etablir. Inſtituer. Fonder. 113
Erudition. Littérature. Science. Savoir. Doctrine. 136
Eſpérer. Attendre. 95
Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Jugement. Entendement. Conception. Intelligence. Génie. *ibid.*
Eſſai. Epreuve. Expérience. 102
Etablir. Inſtituer. Fonder. Eriger. 113
Etat. Situation. 174
Etat. Condition. 58
Etonnement. Surpriſe. Conſternation. 98
Etre. Exiſter. Subſiſter. 99
Etre excellent. Exceller. 101
Etudier. Apprendre. 10
Eveiller. Réveiller. 110
Evènement. Avanture. Accident. *ibid.*

Éviter. Fuir. Eluder. 210
Exactitude. Attention. Vigilance. 18
Exceller. Etre-excellent. 161
Excuſe. Pardon. *ibid.*
Exhauſſer. Elever. Lever. Hauſſer. Soulever. 134.
Exiſter. Etre. Subſiſter. 99
Expéditif. Prompt. Diligent. 77
Expérience. Eſſai. Epreuve. 102
Expreſſion. Terme. Mot. 140
Extérieur. Dehors. Apparence. 102
Extravagant. Fou. Inſenſé. Imbécille. 114
Extrémité. Fin. Bout. 43

F.

Fable. Conte. Roman. 61
Facile. Aiſé. 103
Façon Figure. Forme. Conformation. 104
Façons. Manières. 105
Faculté. Puiſſance. Pouvoir. 157
Fade. Inſipide. 108
Fainéantiſe. Pareſſe. 149
Faire. Agir. 106
Faire-choix. Choiſir. 107
Faire-ſavoir. Informer. Inſtruire. Apprendre. Enſeigner. 87
Faix. Charge. Fardeau. 47
Fameux. Illuſtre. Célèbre. Renommé. 107
Famille. Maiſon. 108
Fanée. Flétrie. 109
Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bizarre. Bourru. *ibid.*
Fardeau. Charge. Faix. 47
Fatal. Funeſte. 110
Fatiguer. Laſſer. 133
Faute. Péché. Crime. Délit. Forfait. 111

Faute. Défaut. Imperfection. Tare. Défectuosité. 110
Félicité. Bonheur. Béatitude. 40
Fermeté. Conſtance. Stabilité. 175
Fierté. Hauteur. 132
Figure. Effigie. Image. Portrait. 89
Figure. Forme. Façon. Conformation. 104
Filou. Larron. Fripon. Voleur. 133
Fin. Extrémité. Bout. 83
Fin. Délicat. 112
Fin. Subtil. Délié. 113
Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. Ruſe. Artifice. 3
Fini. Parfait. 92
Finir. Ceſſer. Diſcontinuer. 241
Finir. Terminer. Achever. 72
Flétrie. Fanée. 169
Flots. Vagues. Ondes. 188
Fonder. Inſtituer. Etablir. Ériger. 123
Forcer. Violenter. Contraindre. 62
Forfait. Délit. Crime. Faute. Péché. 121
Forme. Figure. Façon. Conformation. 104
Fort. Robuſte. Vigoureux. 199
Fort. Très. Bien. 344
Fortune. Sort. Hazard. Deſtin. 207
Fou. Inſenſé. Extravagant. Imbécille. 140
Franchiſe. Naïveté. Sincérité. Ingénuité. 173
Frapper. Battre. 75
Fréquemment. Souvent. 176
Fripon. Larron. Filou. Voleur. 133
Fuir. Eviter. Eluder. 220
Funeſte. Fatal. 120

G

GAi. Enjoué. Réjouiſſant. 86
Gaieté. Joie. 122

Gain. Lucre. Profit. Emolument. Benéfice. 114
Galant. Amant. 219
Galanterie. Amour. 211
Garder. Retenir. 115
Gardien. Garde. 247
Général. Univerſel. 116
Génie. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Entendement. Jugement. Intelligence. Conception. 95
Génie. Talent. 118
Gens. Perſonnes. *ibid.*
Gloire. Honneur. 117
Gloſe. Commentaire. 144
Gouffre. Abîme. Précipice. 242
Gouvernement. Adminiſtration. Régie. Conduite. Direction. 163
Graces. Agrémens. 118
Gracieux. Agréable. 5
Gracieux. Honnête. Civil. Poli. Affable. 124
Grain. Graine. 240
Grave. Prude. Sérieux. 118
Gravité. Poids. Peſanteur. 152
Gros. Epais. 119
Groſſier, Impoli. Ruſtique. 126
Guériſon. Cure. 244
Guider. Conduire. Mener. 59

H.

Habile. Savant. Docte. 119
Habileté. Capacité. 177
Habileté. Adreſſe. Dextérité. 4
Habillement. Habit. Vêtement. 295
Habitant. Bourgeois. Citoyen. 42
Haine. Averſion. Antipathie. Répugnance. 119
Harangue. Diſcours. Oraiſon. 121
Hardieſſe. Audace. Effronterie. 229
Hauſſer. Lever. Elever. Soulever. Exhauſſer. 134

Hazard. Fortune. Sort. Deſtin. 123
Honnête. Civil. Poli. Gracieux. Affable. 124
Honneur. Gloire. 117
Honte. Pudeur. 124
Humain. Doux. Benin. 35

I

ICi. Là. 125
Idée. Penſée. Imagination. *ibid.*
Idiot. Bête. Stupide. 38
Ignorant. Ane. 9
Il-eſt-néceſſaire. Il-faut. On-doit. 125
Illuſtre. Fameux. Renommé. Célèbre. 107
Image. Figure. Portrait. Effigie. 8[illegible]4
Imagination. Idée. Penſée. 125
Imbécille. Fou. Extravagant. Inſenſé. 114
Imperfection. Défaut. Vice. Faute. Défectuoſité. 110
Impliqué. Compliqué. 235
Impoli. Groſſier. Ruſtique. 126
Incertitude. Doute. Irréſolution. *ibid.*
Inclination. Penchant. 127
Inconſtante. Changeante. Légère. Volage. 134
Incroyable. Paradoxe. 127
Indigence. Beſoin. Néceſſité. Pauvreté. Diſette. 36
Indolent. Mou. 142
Indolent. Pareſſeux. Nonchalant. Négligent. 128
Induſtrie. Savoir-faire. *ibid.*
Infamant. Diffamant. Diffamatoire. 75
Informer. Inſtruire. Enſeigner. Apprendre. Faire-ſavoir. 87
Ingénuité. Franchiſe. Naïveté. Sincérité. 173
Inimitié. Rancune. 129

Injonction. Ordre. Commandement. Juſſion. Précepte. 54
Injure. Tort. 178
Inſenſé. Fou. Extravagant. Imbécille. 114
Inſinuer. Suggérer. Perſuader. 130
Inſipide. Fade. 106
Inſtant. Moment. 140
Inſtituer. Etablir. Fonder. Eriger. 115
Inſtruire. Apprendre. Enſeigner. Informer. Faire ſavoir. 87
Inſulte. Affront. Avanie. Outrage. 178
Intelligence. Entendement. Conception. Jugement. Raiſon. Eſprit. Génie. Bon-ſens. 95
Intention. Deſſein. Volonté. 200
Intéreſſé. Avare. Attaché. 17
Intérieur. Dedans. 131
Intérieur. Interne. Intrinsèque. *Ibid.*
Interroger. Queſtionner. Demander. 162
Intrépidité. Bravoure. Cœur. Courage. Valeur. 52
Intrinsèque. Interne. Intérieur. 131
Inutilement. Vainement. En-vain. 189
Inventer. Trouver. 131
Irréſolution. Doute. Incertitude. 126
Joie. Gaieté. 132
Joie. Plaiſir. Contentement. Satisfaction. 60
Joli. Beau. 31
Jonction. Union. 198
Jugement. Entendement. Intelligence. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Génie. Conception. 95
Jugement. Diſcernement. 77
Jurement. Juron. Serment. 172
Juſſion. Commandement. Ordre. Précepte. Injonction. 54
Juſteſſe. Préciſion. 132
Juſtice. Droit. 82

L.

LA. Ici. 125
Lâche. Poltron. 132
Laquais. Valet. 189
Larron. Voleur. Filou. Fripon. 133
Laſſer. Fatiguer. *ibid.*
Légère. Volage. Changeante. Inconſtante. 134
Leurrer. Tromper. Duper. Surprendre. 176
Lever. Elever. Soulever. Hauſſer. Exhauſſer. 134
Libertin. Bandi. Vagabond. 187
Lier. Attacher. 135
Lieu. Endroit. Place. *ibid.*
Limites. Bornes. Terme. 41
Littérature. Erudition. Science. Savoir. Doctrine. 136
Loger. Demeurer. 71
L'on. On. 146
Lorſque. Quand. 160
Louer. Vanter. 141
Lourd. Peſant. 137
Lucre. Gain. Profit. Bénéfice. 124
Lueur. Clarté. Splendeur. 137
Luſtre. Brillant. Eclat. 83.

M.

MAiſon. Famille. 108
Mal. Douleur. 80
Malheur. Accident. Deſaſtre. 137
Malgré. Contre. 62
Malicieux. Malin. Mauvais. Méchant. 138
Manier. Toucher. 181
Manières. Air. 7
Manières. Façons. 105

Manifeſter. Découvrir. Déclarer. Déceler. Révéler. 70
Masqué. Déguiſé. Traveſti. 138
Matière. Sujet. 139
Mauvais. Chétif. 209
Mauvais. Méchant. Malin. Malicieux. 138
Mélancolie. Triſteſſe. Chagrin. 81
Ménage. Epargne. Ménagement. 139
Ménagemens. Egards. Conſidération. Circonſpection. 50
Mener. Conduire. Guider. 59
Menu. Délié. Mince. 140
Mettre. Poſer. Placer. *ibid.*
Modèle. Copie. 64
Modeſtie. Retenue. 51
Moment. Inſtant. 140
Monceau. Tas. 179
Monde. Univers. 141
Mort. Décès. Trépas. 183
Mot. Parole. 149
Mot. Terme. Expreſſion. 141
Mou. Indolent. 142
Moyen. Voie. 193

N.

NAïveté. Ingénuité. Sincérité. Franchiſe. 174
Néanmoins. Cependant. Pourtant. Toutefois. 156
Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. Diſette. 36
Négligent. Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. 128
Négoce. Trafic Commerce. 142
Neuf. Nouveau. Récent. 143
Nommer. Appeller. *ibid.*
Nonchalant. Indolent. Pareſſeux. Négligent. 128
Notes. Remarques. Obſervations. Réflexions. 143

Nouveau. Neuf. Récent. 143
Nuit. Ténèbres. Obscurité. 177

O.

OBligation. Devoir. 73
Obliger. Engager. 63
Obscurité. Nuit. Ténèbres. 177
Observations. Réflexions. Remarques. Notes. 143
Observer. Remarquer. 165
Obstacle. Empêchement. Difficulté. 85
Obstiné. Opiniâtre. Têtu. Entêté. 90
Occasion. Occurrence. Conjoncture. Cas. Circonstance. 144
Oeuvre Ouvrage. 145
Offrir. Présenter. Donner. 79
On. L'on. 146
On-a-été. On-est-allé. *ibid.*
Ondes. Vagues. Flots. 188
On-doit. Il-faut. Il-est-nécessaire. 125
On-est-allé. On-a-été. 146
On-ne-sauroit. On-ne-peut. 147
Opiniâtre. Têtu. Obstiné. Entêté. 90
Opinion. Avis. Sentiment. 171
Opinion. Sentiment. Pensée. *ibid.*
Opter. Choisir. 205
Oraison. Harangue. Discours. 121
Ordinaire. Commun. Vulgaire. Trivial. 185
Ordre. Commandement. Précepte. Jussion. Injonction. 54
Ordre. Règle. 147
Orgueil. Vanité. Présomption. 148
Ouïr. Entendre. Ecouter. 89
Outrage. Insulte. Avanie. Affront. 178
Outre cela. Deplus. D'ailleurs. 72
Ouvrage. Oeuvre. 145

P.

PAix. Tranquillité. Calme. 183
Paradoxe. Incroyable. 127
Pardon. Excuſe. 161
Pareſſe. Fainéantiſe. 145
Pareſſeux. Nonchalant. Indolent. Négligent. 128
Parfait. Fini. 92
Parole. Mot. 149
Part. Partie. Portion. 156
Partager. Diviſer. 69
Pas. Point. 156
Pauvreté. Indigence. Beſoin. Néceſſité. Diſette. 136
Péché. Faute. Crime. Délit. Forfait. 71
Penchant. Inclination. 129
Pénétrant. Perçant. 151
Penſée. Idée. Imagination. 129
Penſée. Sentiment. Opinion. 141
Penſer. Songer. Rêver. 151
Perçant. Pénétrant. 151
Perception. Sentiment. Senſation. 150
Péril. Riſque. Danger. 63
Permettre. Tolérer. Souffrir. 181
Permutation. Troc. Echange. Change. 185
Perſonnes. Gens. 146
Perſuader. Suggérer. Inſpirer. 150
Peſant. Lourd. 157
Peſanteur. Poids. Gravité. 158
Piété. Dévotion. Religion. 165
Place. Lieu. Endroit. 153
Placer. Mettre. Poſer. 140
Plaindre. Regretter. 153
Plain. Uni. 197
Plaiſir. Joie. Contentement. Satisfaction. 160
Plaiſir. Délice. Volupté. 154

Plein. Rempli. 156
Pluſieurs. Beaucoup. 34
Poids. Peſanteur. Gravité. 152
Point. Pas. 150
Poli. Civil. Honnête. Affable. Gracieux. 124
Poltron. Lâche. 132
Porter. Apporter. Transporter. Emporter. 237
Portion. Part. Partie. 150
Portrait. Image. Figure. Effigie. 84
Poſer. Placer. Mettre. 140
Poſſéder. Avoir. 26
Pour. Afin. 233
Pour. Quant. 235
Pourtant. Néanmoins. Toutefois. Cependant. 156
Pouvoir. Puiſſance. Faculté. 157
Pouvoir. Empire. Autorité. 253
Pouvoir. Autorité. Puiſſance. 254
Précepte. Commandement. Ordre. Injonction. Juſſion. 54
Précipice. Gouffre. Abîme. 242
Préciſion. Abſtraction. 221
Préciſion. Juſteſſe. 132
Prédication. Sermon. 158
Préférer. Choiſir. 208
Prérogative. Privilège. 158
Préſenter. Offrir. Donner. 79
Préſomption. Vanité. Orgueil. 148
Privé. Apprivoiſé. 158
Privilège. Prérogative. ibid.
Prix. Valeur. 190
Profit. Gain. Lucre. Emolument. Bénéfice. 114
Profit. Utilité. Avantage. 205
Projet. Deſſein. 238
Promt. Diligent. Expéditif. 77
Promtement. Vîte. Tôt. 197
Promtitude. Vivacité. 195

Prophète. Devin. 73
Proſpérité. Bonheur. 39
Prude. Grave. Sérieux. 118
Prudence. Sageſſe. 169
Pudeur. Honte. 124
Puéril. Enfant. 86
Puiſſance. Faculté. Pouvoir. 157
Puiſſance. Autorité. Pouvoir. 254
Punir. Châtier. 48

Q.

Qualité. Condition. 57
Qualité. Talent. 159
Quand. Lorſque. 160
Quant. Pour. 235
Querelle. Diſpute. Différend. 76
Queſtionner. Interroger. Demander. 162
Quinteux. Capricieux. Fantaſque. Bourru. Bizarre. 109

R.

Raiſon. Bon-ſens. Eſprit. Génie. Conception. Jugement. Intelligence. Entendement. 66
Rancune. Inimitié. 120
Rangé. Règlé. 206
Récent. Nouveau. Neuf. 140
Recevoir. Accepter. 103
Redouter. Craindre. Appréhender. Avoir-peur. 82
Réflexions. Remarques. Notes. Obſervations. 143
Réforme. Réformation. 162
Regarder. Voir. 199
Regarder. Concerner. Toucher. 55
Régie. Adminiſtration. Gouvernement. Conduite. Direction. 163

Règle. Ordre. 147
Règle. Règlement. 148
Règlé. Rangé. 163
Règne. Empire. 249
Regretter. Plaindre. 153
Réjouiſſant. Gai. Enjoué. 86
Relâche. Relâchement. 164
Relevé. Sublime. *ibid.*
Religion. Piété. Dévotion. 165
Remarquer. Obſerver. *ibid.*
Remarques. Notes. Réflexions. Obſervations. 143
Remettre. Rendre. Reſtituer. 166
Rempli. Plein. 156
Rencontrer. Trouver. 187
Rendre. Reſtituer. Remettre. 166
Renier. Renoncer. Abjurer. *ibid.*
Renommé. Célèbre. Fameux. Illuſtre. 107
Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. Abandonnement. Abdication. 243
Réponſe. Réplique. Repartie. 224
Reprendre. Réprimander. Corriger. 65
Répugnance. Averſion. Haine. Antipathie. 119
Réſolution. Déciſion. 136
Reſpect. Vénération. 193
Reſter. Demeurer. 71
Reſtituer. Rendre. Remettre. 166
Retenir. Garder. 115
Retenue. Modeſtie. 51
Retourner. Revenir. 167
Réveiller. Eveiller. 100
Révéler. Déclarer. Découvrir. Déceler. Manifeſter. 70
Revenir. Retourner. 167
Rêver. Songer. Penſer. 151
Rigueur. Sévérité. 173
Riſque. Péril. Danger. 68

Ro-

Robuſte. Fort. Vigoureux. 195
Roman. Fable. Conte. 61
Route. Voie. Chemin. 167
Royaume. Empire. 251
Rude. Auſtère. Sévère. 27
Ruſe. Artifice. Soupleſſe. Adreſſe. Fineſſe. 3
Ruſtique. Groſſier. Impoli. 126

S.

Sageſſe. Prudence. 169
Satisfaction. Joie. Plaiſir. Contentement. 60
Satisfait. Content. 62
Savant. Docte. Habile. 119
Savoir. Science. Erudition. Doctrine. Littérature. 136
Savoir-faire. Induſtrie. 128
Secourir. Aider. Aſſiſter. 169
Semer. Enſemencer. 250
S'emparer. Uſurper. Envahir. 204
Senſation. Sentiment. Perception. 170
Sentiment. Penſée. Opinion. 171
Sentiment. Avis. Opinion. ibid.
Sentinelle. Vedette. 172
Séparer. Diſtinguer. 78
Sérieux. Grave. Prude. 122
Serment. Jurement. Juron. 174
Sermon. Prédication. 175
Seul. Unique. 176
Sévère. Auſtère. Rude. 28
Sévérité. Rigueur. 177
Signe. Signal. ibid.
Sincérité. Franchiſe. Naïveté. Ingénuité. ibid.
S'inſtruire. Apprendre. 10
Situation. Etat. 178
Solide. Solidité. 179

Son-

Songer. Penſer. Rêver. 154
Sort. Charme. Enchantement. 47
Sort. Fortune. Deſtin. Hazard. 125
Souffrir. Endurer. Supporter. 175
Souffrir. Tolérer. Permettre. 181
Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. Avoir envie. Vouloir. 202
Soulever. Lever. Elever. Hauſſer. Exhauſſer. 134
Soupleſſe. Fineſſe. Adreſſe. Ruſe. Artifice. 3
Soutien. Support. Appui. 11
Souvent. Fréquemment. 178
Splendeur. Lueur. Clarté. 137
Stabilité. Conſtance. Fermeté. 175
Stupide. Bête. Idiot. 38
Sublime. Relevé. 164
Subſiſter. Etre. Exiſter. 92
Subtil. Fin. Délié. 143
Succint. Bref. Court. 43
Suffiſamment. Aſſez. 15
Suggérer. Inſinuer. Perſuader. 130
Sujet. Matière. 139
Support. Appui. Soutien. 11
Supporter. Souffrir. Endurer. 175
Sûr. Aſſuré. Certain. 46
Surmonter. Vaincre. 188
Surprendre. Tromper. Leurrer. Duper. 176
Surpriſe. Etonnement. Conſternation. 98

T.

TAlent. Génie. 111
Talent. Qualité. 159
Tas. Monceau. 179
Temple. Egliſe. *ibid.*
Ténèbres. Nuit. Obſcurité. 177
Terme. Limites. Bornes. 41

Terme. Mot. Expreſſion. 140
Terminer. Finir. Achever. 92
Tête. Chef. 180
Têtu. Entêté. Opiniâtre. Obſtiné. 90
Tolérer. Souffrir. Permettre. 181
Tomber-d'accord. Conſentir. Adhérer. Acquieſcer. 60
Tome. Volume. 202
Tort. Injure. 178
Tôt. Vîte. Promtement. 197
Toucher. Concerner. Regarder. 55
Toucher. Manier. 181
Toujours. Continuellement. 182
Toutefois. Néanmoins. Pourtant. Cependant. 156
Traces. Veſtiges. 194
Traduction. Verſion. 182
Trafic. Commerce. Négoce. 142
Train. Equipage. 182
Tranquillité. Calme. Paix. 183
Tranſporter. Emporter. Apporter. Porter. 237
Traveſti. Déguiſé. Maſqué. 138
Trépas. Mort. Décès. 183
Très. Fort. Bien. 184
Triſteſſe. Chagrin. Mélancolie. 81
Trivial. Commun. Vulgaire. Ordinaire. 185
Troc. Change. Echange. Permutation. 186
Tromper. Leurrer. Duper. Surprendre. 176
Troupe. Bande. Compagnie. 186
Trouver. Rencontrer. 187
Trouver. Inventer. 131
Tumulte. Vacarme. 187

U.

UNi. Plain. 197
Union. Jonction. 198

Unique. Seul. 198
Univers. Monde. 140
Univerſel. Général. 116
Uſage. Coutume. 204
Uſurper. Envahir. S'emparer. *ibid.*
Utilité. Avantage. Profit. 205

V.

Vacarme. Tumulte. 187
Vagabond. Bandi. Libertin. *ibid.*
Vagues. Ondes. Flots. 188
Vaincre. Surmonter. *ibid.*
Vainement. En-vain. Inutilement. 189
Valée. Valon. 190
Valet. Laquais. 189
Valeur. Prix. 190
Valeur. Cœur. Courage. Bravoure. Intrépidité. 52
Valon. Valée. 190
Vanité. Orgueil. Préſomption. 148
Vanter. Louer. 191
Variation. Changement. 192
Variation. Variété. *ibid.*
Variété. Diverſité. Bigarrure. Différence. 76
Vedette. Sentinelle. 192
Vénération. Reſpect. 193
Véritable. Vrai. 203
Verſion. Traduction. 182
Veſtiges. Traces. 194
Vêtement. Habit. Habillement. 193
Viande. Chair. 194
Vice. Défaut. Imperfection. Défectuoſité. Faute. 110
Vieux. Ancien. Antique. 194
Vigilance. Attention. Exactitude. 18
Vigoureux. Fort. Robuſte. 195

Violent. Emporté. 196
Violenter. Forcer. Contraindre. 62
Vision. Apparition. 196
Vîte. Tôt. Promtement. 197
Vivacité. Promtitude. 195
Voie. Route. Chemin. 167
Voie. Moyen. 199
Voir. Regarder. *ibid.*
Voir. Appercevoir. *ibid.*
Volage. Légère. Inconſtante. Changeante. 134
Voleur. Larron. Fripon. Filou. 133
Volonté. Intention. Deſſein. 200
Volume. Tome. 201
Volupté. Plaiſir, Délice. 154
Vouloir. Avoir-envie. Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 202
Vrai. Véritable. 203
Vues. But. Deſſein. 44
Vulgaire. Trivial. Commun. Ordinaire. 185

Fin de la Table.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
pour parler avec juſteſſe.

AVOIR-ACCÈS. ABORDER. APPROCHER.

ON *a-accès* où l'on entre. On *aborde* les perſonnes à qui l'on veut parler. On *approche* celles avec qui l'on eſt ſouvent.

Lorſqu'on veut être connu des Grands, on cherche les moyens d'*avoir-accès* auprès d'eux; quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder*; & lorſqu'on a deſſein de s'inſinuer dans leurs bonnes graces, on eſſaye de les *approcher*. L'*accès* en eſt facile, ou difficile; l'*abord* en eſt rude, ou gracieux; l'*approche* en eſt utile, ou dangéreuſe.

Qui a beaucoup de connoiſſances, peut *avoir accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardieſſe, *aborde* ſans peine tout le monde. Qui joint à la hardieſſe un eſprit ſouple & flatteur, peut *approcher* les Princes avec plus de ſuccès qu'un autre.

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir accès* dans les maiſons bourgeoiſes, que dans les Palais des Rois. Il ſied bien aux Magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité, d'avoir l'*abord* grave, pourvu qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *approchent* les Miniſtres de près, ſentent bien que le public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien, ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes-gens, mais il eſt dangéreux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les Dames qu'avec un air de reſpect, & qu'on en *approche* toujours avec une ſorte de hardieſſe aſſaiſonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action ſe dit indifféremment de tout ce qu'on fait, ſoit commun, ſoit extraordinaire. *Acte* ſe dit ſeulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'eſt plus par ſes *actions* que par ſes paroles, qu'on découvre les ſentimens de ſon cœur. C'eſt un *acte* héroïque de pardonner à ſes ennemis, lorſqu'on eſt en état de s'en venger.

Le ſage ſe propoſe dans toutes ſes *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverſes époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit une *action* vertueuſe, & une bonne ou mauvaiſe *action*; mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain; c'eſt l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit, & de leur conformité à la loi éternelle; mais toute leur gloire eſt dûe aux circonſtances avantageuſes qui les accompagnent, & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une religion différente de la leur; d'autres ont ſeulement cru faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable; mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Le mot d'*action* exprime un ſens qui a plus de rapport à la puiſſance qui agit; & le mot d'*acte* en a davantage à l'effet produit par cette puiſſance. Ainſi l'on parleroit avec juſteſſe en diſant, que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire en ſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté, ou des *actes* d'équité.

ADDRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.

L'*Addreſſe* eſt l'art de conduire ſes entrepriſes d'une manière propre à y réuſſir. La *ſoupleſſe* eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux évènemens imprévus. La *fineſſe* eſt une façon d'agir ſecrette & cachée. La *ruſe* eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois prémiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part, que les deux autres.

L'*addreſſe* emploie les moyens ; elle demande de l'intelligence. La *ſoupleſſe* évite les obſtacles ; elle veut de la docilité. La *fineſſe* inſinue d'une façon inſenſible ; elle ſuppoſe de la pénétration. La *ruſe* trompe ; elle a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'*artifice* ſurprend ; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

Il faut qu'un négociateur ſoit *adroit* ; qu'un courtiſan ſoit *ſouple* ; qu'un politique ſoit *fin* ; qu'un eſpion ſoit *ruſé* ; qu'un Lieutenant-criminel ſoit *artificieux* dans ſes interrogations.

Les affaires difficiles réuſſiſſent rarement, ſi elles ne ſont traitées avec beaucoup d'*addreſſe*. Il eſt impoſſible de ſe maintenir long-tems dans la faveur, ſans être doué d'une grande *ſoupleſſe*. Si l'on n'eſt pas extrêmement *fin*, l'on eſt bien-tôt pénétré à la Cour juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas d'un galant-homme de ſe ſervir de *ruſe*, excepté en cas de repréſailles & en fait de guerre. On eſt quelquefois obligé d'uſer d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des perſonnes fortement prévenues.

DEXTERITE'. ADDRESSE. HABILETE'.

La *dextérité* a plus de rapport à la manière d'exécuter les choſes ; l'*addreſſe* en a davantage aux moyens de l'exécution ; & l'*habileté* regarde plus le diſcernement des choſes mêmes. La prémière fait qu'on ſe prend de bonne grace & d'un air aiſé à tout ce qu'on fait ; la ſeconde fait qu'on s'y prend avec art & d'un air fin ; & la troiſième fait qu'on s'y prend d'un air entendu & avec ſcience.

Pour former un gouvernement avantageux à l'Etat,

l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince; ou dans ſon principal Miniſtre; de l'*addreſſe*, dans ceux à qui l'on partage les ſoins du détail; & de la *dextérité*, dans ceux à qui l'on confie l'exécution particulière des ordres.

Avec un peu de talent, & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier; de l'*addreſſe* pour leur donner le tour qu'on veut; & de l'*habileté* pour les conduire.

GRACIEUX. AGREABLE.

L'air & les manières rendent *gracieux*. L'eſprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*; il plait. On recherche la compagnie d'un homme *agréable*; il amuſe.

Les perſonnes polies ſont toujours *gracieuſes*; & les perſonnes enjouées ſont ordinairement *agréables*.

Ce n'eſt pas aſſez pour la ſociété, d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit & la bouche ſincère.

Qu'il eſt difficile de ne ſe pas attacher où l'on trouve toujours à la ſuite d'une réception *gracieuſe*, une converſation *agréable!*

Il me ſemble que c'eſt plus par les manières que par l'air, que les hommes ſont *gracieux*; & que les femmes le ſont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puiſſent l'être par celles-ci, mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manières rebutantes. Il me paroît auſſi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, eſt un eſprit vif & délié; & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, eſt une humeur égale & enjouée.

Lorſque ces mots ſont employés dans un autre ſens que pour marquer des qualités perſonelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flatte les ſens ou l'amour-propre; & celui d'*agréable*, quelque choſe qui convient au goût & à l'eſprit.

Il eſt *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçu par-tout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit, que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangéreux d'approcher de ce qui eſt *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui eſt très *agréable* ſoit très nuiſible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoute* une choſe à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*ajouter* fait entendre qu'on joint des choſes différentes; ou que ſi elles ſont de la même eſpèce, on les joint de façon qu'elles ne ſont pas confondues enſemble & qu'on les diſtingue encore l'une de l'autre après qu'elles ſont jointes. Le mot d'*augmenter* marque qu'on rend la choſe ou plus grande ou plus abondante, par une addition faite de façon que ce qu'on y joint ſe confonde & ne faſſe avec elle qu'une ſeule & même choſe; ou que du moins le tout enſemble ne ſoit conſidéré après la jonction que ſous une idée identique. Ainſi l'on *ajoute* une ſeconde meſure à la prémière, & un nouveau corps de logis à l'ancien; mais on *augmente* la doſe & la maiſon.

Bien des gens ne font pas ſcrupule, pour *augmenter* leur bien, d'y *ajouter* celui d'autrui.

Ajouter eſt toujours verbe actif; mais *augmenter*

ter eſt d'uſage dans le ſens neutre, comme dans le ſens actif.

Notre ambition *augmente* avec notre fortune; nous ne ſommes pas plutôt revêtus d'une dignité, que nous penſons à y en *ajouter* une autre.

AIR. MANIERES.

L'*air* ſemble être né avec nous; il frappe à la prémière vue. Les *manières* viennent de l'éducation; elles ſe dévelopent ſucceſſivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choſes, qui eſt néceſſaire pour plaire. Ce ſont les belles *manières* qui diſtinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque choſe de plus fin; il prévient. Les *manières* diſent quelque choſe de plus ſolide; elles engagent. Tel qui déplait d'abord par ſon *air*, plait enſuite par ſes *manières*.

On ſe donne un *air*. On affecte des *manières*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos ne ſervent qu'à faire remarquer notre petiteſſe, dont on ne s'appercevroit peut-être pas ſans cela. Les mêmes *manières* qui ſiéent quand elles ſont naturelles, rendent ridicule quand elles ſont affectées.

Il eſt aſſez ordinaire de ſe laiſſer prévenir par l'*air* des perſonnes, ou en leur faveur, ou à leur deſavantage; & c'eſt preſque toujours les *manières*, plutôt que les qualités eſſentielles, qui font qu'on eſt goûté dans le monde, ou qu'on ne l'eſt pas.

L'*air* prévenant & les *manières* engageantes ſont d'un plus grand ſecours auprès des Dames, que le mérite du cœur & de l'eſprit.

On dit compoſer ſon *air*, étudier ſes *manières*.

Pour être bon courtiſan, il faut ſavoir compo-

ſer ſon *air* ſelon les différentes occurrences, & ſi bien étudier ſes *manières*, qu'elles ne découvrent rien des véritables ſentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il ſuffit d'aimer, pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime, pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On ſe fait *amant* d'une femme dont on veut ſe faire aimer.

Les tendres ſentimens naiſſent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs paſſionnés paroiſſent avec ménagement dans les manières d'un *amant*.

On eſt ſouvent très *amoureux*, ſans oſer paroître *amant*. Quelquefois on ſe déclare *amant*, ſans être *amoureux*.

C'eſt toujours la paſſion qui rend *amoureux*; alors la poſſeſſion de l'objet eſt l'unique fin qu'on ſe propoſe. La raiſon ou l'intérêt peut rendre *amant*; alors un établiſſement honnête, ou quelque avantage particulier, eſt le but où l'on tend.

Il eſt difficile d'être *amoureux* de deux perſonnes en même tems; il n'y a que la Philis de Sire qui ſe ſoit trouvée dans le cas d'être *amoureuſe* de deux hommes, juſqu'à ne pouvoir donner ni de préférence ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'eſt pas rare de voir un *amant* ſervir tout à la fois pluſieurs maîtreſſes; on en a même vu qui ont pouſſé le goût de la pluralité juſque dans le mariage. On peut auſſi être *amoureux* d'une perſonne, & *amant* de l'autre; on parle à celle que l'intérêt engage à rechercher, tandis qu'on ſoupire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouſer.

L'aſſiduité détermine l'occaſion à favoriſer les deſ-

deſſeins d'un homme *amoureux*. Les richeſſes donnent à l'*amant* de grands avantages ſur ſes rivaux.

J'ajoute, au hazard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant* eſt ſubſtantif, que celui d'*amoureux* eſt adjectif, & qu'il n'y a que le bas peuple qui diſe mon *amoureux* pour dire mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célèbre Académicien, qui a obſervé que le rang de ſynonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même claſſe grammaticale; dont l'inſtruction, n'aiant aucun rapport a la délicateſſe du ſens & à la préciſion des idées, n'eſt nullement de mon diſtrict.

ANE. IGNORANT.

On eſt *âne* par diſpoſition d'eſprit; & *ignorant* par défaut d'inſtruction. Le prémier ne ſait pas, parce qu'il ne peut apprendre; & le ſecond, parce qu'il n'a point appris.

L'*âne* a pu s'appliquer à l'étude, mais ſon travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'eſt pas donné cette peine.

A quoi bon parler ſcience devant des *ânes*? Leurs oreilles ne ſont pas faites pour ce langage. Ce n'eſt pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans*; ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet; & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable; mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſſent ni ne ſentent pas même le mérite de la ſcience. Les *ignorans* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

ETUDIER. APPRENDRE.

Etudier c'eſt uniquement travailler à devenir ſavant. *Apprendre* c'eſt y travailler avec ſuccès.

On étudie pour *apprendre*; & l'on *apprend* à force d'*étudier*.

Les eſprits vifs *apprennent* aiſément & ſont pareſſeux à *étudier*.

On ne peut *étudier* qu'une choſe à la fois; mais on peut en *apprendre* pluſieurs; cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on *étudie*.

Plus on *apprend*, plus on ſait; & quelquefois plus on *étudie*, moins on ſait.

C'eſt avoir bien *étudié*, que d'avoir *appris* à douter.

Il y a certaines choſes qu'on *apprend* ſans les *étudier*; il y en a d'autres qu'on *étudie* ſans les *apprendre*.

Les plus ſavans ne ſont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *appris*.

On voit des perſonnes *étudier* continuellement ſans rien *apprendre*, & d'autres tout *apprendre* ſans *étudier*.

Le tems de la jeuneſſe eſt le tems d'*étudier*; mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on *apprend* véritablement; car il faut que l'eſprit ſoit formé, pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APPRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il ſemble qu'on *apprenne* d'un maître, en écoutant ſes leçons; & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *apprendre*; & il y a beau-

a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire*.

Quelquefois on *apprend* ce qu'on ne voudroit pas ſavoir; mais on veut toujours ſavoir les choſes dont on *s'inſtruit*.

On *apprend* les nouvelles publiques, par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet, par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui ſait écouter, ſait *apprendre*. Qui ſait faire parler, ſait *s'inſtruire*.

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *appris*; mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire*.

Celui qui *apprend* un art ou une ſcience, eſt dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *inſtruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *apprendre* de ceux qui ſavent; & travailler enſuite à *s'inſtruire* ſoi-même, comme ſi l'on n'avoit rien *appris*.

APPUI. SOUTIEN. SUPPORT.

L'*appui* fortifie; on le met tout auprès, pour réſiſter à l'impulſion des corps étrangers. Le *ſoutien* porte; on le place au-deſſous, pour empêcher de ſuccomber ſous le fardeau. Le *ſupport* aide; il eſt à l'un des bouts, pour ſervir de jambage.

Une muraille eſt *appuyée* par des arcs-boutans. Une voûte eſt *ſoutenue* par des colonnes. Le toit d'une maiſon eſt *ſupporté* par les gros murs.

Ce qui eſt violemment pouſſé, ou ce qui panche trop, a beſoin d'*appuis*. Ce qui eſt exceſſivement chargé, ou ce qui eſt trop lourd par ſoi-même, a beſoin de *ſoutiens*. Les choſes d'une certaine étendue qui ſont élevées, ont beſoin de *ſupports*.

On met des *appuis* pour tenir les choſes dans une ſituation droite; des *ſoutiens* pour les rendre ſolides; des *ſupports* pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le ſens figuré, l'*appui* a plus de rapport à la force & à l'autorité; le *ſoutien* en a plus au crédit & à l'habileté; le *ſupport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un protecteur puiſſant de l'*appui* contre ſes ennemis. Quand les raiſons manquent, on a recours à l'autorité pour *appuyer* ſes ſentimens. Ce n'eſt pas les plus honnêtes gens de la Cour qu'il faut choiſir pour *ſoutiens* de ſa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne ſe repent guères d'une entrepriſe où l'on ſe voit *ſoutenu* d'un habile-homme. Des amis toujours diſpoſés à parler en notre faveur & toujours prêts à nous ouvrir leur bourſe, ſont de bons *ſupports* dans le monde.

Le vrai Chrétien ne cherche d'*appui* contre la malignité des hommes, que dans l'innocence & la droiture de ſa conduite; il fait de ſon travail le plus ſolide *ſoutien* de ſa fortune; & regarde la parfaite ſoumiſſion aux ordres de la providence comme le plus inébranlable *ſupport* de ſa félicité.

ARME. ARMURE.

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & ſeulement dans le détail en nommant quelque partie du corps; on dit, par exemple, une *armure* de tête & une *armure* de cuiſſe; mais on ne dit pas en général les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*armes*.

Ce

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichotte, n'eſt pas de le voir revétu de ſes *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revétu de ſon *armure* particulière chaque partie de ſon corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offenſive; aujourd'hui l'on y va ſans toutes ces précautions; eſt-ce valeur? étoit-ce poltronnerie? je ne le crois pas: le goût & la mode ont décidé de ces uſages, ainſi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité, avec cette différence, qu'*aſſez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, & que *ſuffiſamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *aſſez*; il accumule & ſouhaite ſans ceſſe. Le prodigue n'en a jamais *ſuffiſamment*; il veut toujours dépenſer plus qu'il n'a.

On dit, c'eſt *aſſez*, lorſqu'on n'en veut pas davantage; & l'on dit, en voilà *ſuffiſamment*, lorſqu'on en a préciſément ce qu'il en faut pour l'uſage qu'on en veut faire.

A l'égard des doſes & de tout ce qui ſe conſume, *aſſez* paroît marquer plus de quantité que *ſuffiſamment*; car il ſemble que quand il y en a *aſſez*, ce qui ſeroit de plus y ſeroit de trop; mais que quand il y en a *ſuffiſamment*, ce qui ſeroit de plus n'y ſeroit que l'abondance ſans y être de trop. On dit auſſi d'une petite portion & d'un revenu médiocre, qu'on en a *ſuffiſamment*; mais on ne dit guères, qu'on en a *aſſez*.

Il ſe trouve dans la ſignification d'*aſſez* plus de généralité, ce qui lui donnant un ſervice plus étendu

du, en rend l'usage plus commun; au-lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un rapport à l'emploi des choses, qui lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture, mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe sait en trouver *assez* où il y en a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.

On se sert du ton de la voix, ou d'une certaine manière de dire les choses, pour les *assurer*; & l'on prétend par-là en marquer la certitude. On emploie le serment pour *affirmer*, dans la vue de détruire tous les soupçons desavantageux à la sincérité. On a recours à une nouvelle preuve, ou au témoignage d'autrui, pour *confirmer*; c'est un renfort qu'on oppose au doute, & dont on appuye ce qu'on veut persuader.

Parler toujours d'un ton qui *assure*, c'est affecter l'air dogmatisant, ou montrer qu'on ignore jusqu'où la sagesse peut pousser le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit, c'est le moyen d'insinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être cru sur sa parole. Le trop d'attention à vouloir tout *confirmer*, rend la conversation ennuyeuse & fatigante.

Les demi-savans, les pédans & les petits-maîtres *assurent* tout; ils ne parlent que par décisions. Les menteurs se font une habitude de tout *affirmer*;

fier; les juremens ne leur coûtent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des personnes fort au-dessus d'eux disent en leur présence.

Nous devons croire un fait, lorsqu'un honnête-homme nous en *assûre*, & que d'ailleurs il est possible; mais il n'en est pas de même d'un point de doctrine, il est permis de contredire tout ce qui n'est pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point passer pour véridique; & sont plus propres à jetter de la défiance dans ceux qui écoutent, qu'à s'en attirer la confiance. Il est de la prudence du sage d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques, avant que d'y ajouter foi; & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne manière défend de rien *affirmer*, que lorsqu'on en est requis dans le cérémonial de la Justice; elle ordonne d'avoir soin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire, ou être sujet à contestation; & elle permet, dans le discours, l'air & le ton *assûrant*, lorsqu'on s'apperçoit que les personnes à qui l'on parle ne sont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*astronome* connoit le cours & le mouvement des astres. L'*astrologue* raisonne sur leur influence. Le prémier observe l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipses, & les révolutions qui naissent des loix établies par le prémier mobile de la Nature dans le nombre immense des globes que contient l'univers; il n'erre guères dans ses calculs. Le second prédit les évènemens, tire des horoscopes, annonce la pluie, le froid, le chaud, & toutes

toutes les variations des météores ; il ſe trompe ſouvent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il ſait, & mérite l'eſtime des ſavans. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du peuple.

Le deſir de ſavoir fait qu'on s'applique à l'*aſtronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*aſtrologie*.

La plupart des gens regardent l'*aſtronomie* comme une ſcience inutile & de pure curioſité ; parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'aiant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du tems, la diverſité & la route des mouvemens céleſtes, elle aide à l'agriculture, met de l'orde dans toutes les choſes de la vie civile & politique, & devient un fondement néceſſaire à la géographie & à l'art de la navigation. Mais ſi, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que ſans cette ſcience l'hiſtoire & la chronologie ne ſeroient que confuſion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cauſe des différentes manières dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années ; alors ils rendront à l'*aſtronomie*, & à ceux qui la cultivent, l'eſtime dûe à leur mérite. L'*aſtrologie* eſt à préſent moins à la mode qu'autrefois ; ſoit parce que le commun des hommes eſt plus déniaiſé ; ſoit parce que l'amour du vrai eſt plus du goût des habiles gens, que l'envie d'éblouir & de duper le monde ; ſoit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des ſots, mais du diſcernement des ſages.

ATTACHEMENT. ATTACHE. DEVOUEMENT.

Le mot d'*attachement* ſe dit à l'égard d'une paſſion

ſion honnête & modérée; on a de l'*attachement* à ſon devoir; on en a pour un ami, pour ſa famille, pour une femme d'honneur qu'on eſtime. Celui d'*attache* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion d'une paſſion moins approuvée, ou pouſſée à l'excès; on a de l'*attache* au jeu, on en a pour une maîtreſſe, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* eſt d'uſage pour marquer une parfaite diſpoſition à obéir en tout; on eſt *dévoué* à ſon Prince, à ſon maître, à ſon bienfaiteur, à une Dame dont l'empire s'étend également ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

On dit de l'*attachement*, qu'il eſt ſincère; de l'*attache*, qu'elle eſt forte; & du *dévouement*, qu'il eſt ſans réſerve. Le prémier nous unit à ce que nous eſtimons. La ſeconde nous lie à ce que nous aimons. Le dernier nous ſoumet à la volonté de ceux que nous deſirons ſervir.

Les mœurs de notre ſiècle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oſeroit pas non plus, ſans rougir, faire paroître beaucoup d'*attache* en amour; mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La paſſion la plus délicate du tems eſt de ſe *dévouer* aux perſonnes dont on attend ſa fortune.

La vie ne ſauroit être gracieuſe, ſans quelque *attachement*. L'on ne peut guère ſentir de plaiſirs vifs & piquans, ſans quelque *attache*. Il eſt difficile de plaire aux Princes, ſans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHE. AVARE. INTERESSE.

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépenſe. Un homme *avare* aime la poſſeſſion, & ne fait aucun uſage de ce qu'il a. Un homme *inté-*

intéressé aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*avare* se prive de tout ce qui coûte. L'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché*, comme on se ruine en faisant trop de dépense. Les *avares* ne savent ni donner ni dépenser; ils se laissent seulement extorquer par la nécessité ou par le besoin, ce qu'ils tirent de leur bourse. Il y a des personnes qui pour être *intéressées*, n'en sont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaisirs ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échape. L'*exactitude* empêche qu'on n'obmette la moindre chose. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la présence d'esprit pour être *attentif*; de la mémoire pour être *exact*; & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit magistrat *attentif*, ambassadeur *exact*, & capitaine *vigilant*.

Un sage ministre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat; de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvénients, & de la *vigilance* pour en procurer le succès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choses qu'il dit & aux termes dont il se sert; afin qu'il y ait du vrai & du goût dans ses ouvrages. Le commissionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans

la

la manière de faire les choſes; afin que tout ſoit fait à propos & comme on le ſouhaite. Le Général d'armée doit être *vigilant* ſur les marches des ennemis & ſur les ſiennes, afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occaſion.

Il eſt du devoir de tous les Paſteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage ſpirituel de leurs troupeaux; de l'*exactitude* à les inſtruire des vérités ſalutaires de l'Evangile; & de la *vigilance* pour les préſerver du crime & de l'erreur. Mais il eſt de la pratique de quelques-uns de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier; de n'être *exacts* qu'à ſe faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire; & de n'être *vigilans* que pour la conſervation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons; & de la *vigilance* ſur ce qui nous eſt confié.

L'homme ſage eſt *attentif* à ſa conduite; *exact* à ſes devoirs; & *vigilant* ſur ſes intérêts.

Une femme coquette n'eſt *attentive* qu'à ſon miroir; *exacte* qu'à ſa toilette; & *vigilante* que ſur ſa parure.

ATTRAITS. APPAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots ſynonymes, il leur eſt encore commun de n'avoir point de ſingulier dans le ſens dans lequel ils ſont pris ici, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ſont employés pour marquer le pouvoir qu'a ſur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus naturel dans les *attraits*; quelque choſe qui tient plus de l'art dans les *appas*; quelque choſe

ſe de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* ſe font ſuivre. Les *appas* nous engagent. Les *charmes* nous entrainent.

Le cœur de l'homme n'eſt guère ferme contre les *attraits* d'une jolie femme; il a bien de la peine à ſe défendre des *appas* d'une coquette; & il lui eſt impoſſible de réſiſter aux *charmes* d'une beauté bienfaiſante.

Les Dames ſont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuſe conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* ſur leur toilette.

Je ne ſai ſi ce que je vas dire ſera goûté de tout le monde, mais je ſens cette diſtinction, que je livre au jugement du lecteur; & peut-être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la nature diſtribue aux femmes, avec plus ou moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & qui ſont l'appanage commun du ſexe en général: Que les *appas* viennent de ces graces cultivées, que forme un fidèle miroir conſulté avec attention, & qui ſont le travail entendu de l'art de plaire: Que les *charmes* viennent de ces graces ſingulières que la nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouiſſent, dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet, lorſque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont uſé le goût.

C'eſt ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer; enſuite les *appas* étalés à propos achèvent de le ſoumettre à l'em-

l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* ſecrets, la chaine n'eſt pas de longue durée.

Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à l'égard de la beauté & des agrémens du ſexe, mais ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plait; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choſes qui ſont ou qu'on ſuppoſe être aimables en elles-mêmes & par leur mérite; au-lieu que celui d'*appas* s'applique quelquefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles ſont, ou à qui les reſſorts ſecrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions, ſi la raiſon en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits*, que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce monde ont des *appas*, qui font que la cupidité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir à des *charmes*, qui le font rechercher par-tout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philoſophe comme par le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté; c'eſt toujours lui qui fait le goût & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puiſſans *appas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles ames. La fortune a de puiſſans *appas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* ſe trouvent toujours dans l'objet de la paſſion dominante. Les *appas* les plus puiſſans ne ſont pas ceux qui ſont étalés avec le plus d'oſtentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles, que par la ſolidité du mérite & la force du goût.

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le prémier ordre dans la ſituation; mais *avant* eſt pour l'ordre du tems, & *devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui paſſent *devant*.

Le plus tôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

On eſt quelquefois expoſé à attendre *devant* la porte, quand on s'y rend *avant* l'heure.

Il ſe propoſe dans l'école d'auſſi ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le monde, qu'il ſe fait dans le cérémonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien inſtruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à ſon aiſe & commodément?

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui, & ſuſpect ce qui le ſuit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me ſemble qu'*avare* convient mieux lorſqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice; & qu'*avaricieux* ſe dit plus proprement, lorſqu'il n'eſt queſtion que d'un trait particulier de cet-

cette paſſion. Le prémier de ces mots a auſſi meilleure grace dans le ſens ſubſtantif, c'eſt-à-dire, pour la dénomination du ſujet; & le ſecond dans le ſens adjectif, c'eſt-à-dire, pour la qualification du ſujet. Ainſi l'on dit, c'eſt un grand *avare*, c'eſt un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais, paſſe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occaſion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux*.

L'*avare* ſe refuſe toutes choſes. L'*avaricieux* ne ſe les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroît avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la paſſion ſordide & jalouſe de poſſéder, ſans aucun deſſein de faire uſage. Celui d'*avaricieux* paroît avoir plus de rapport à l'averſion mal-placée de la dépenſe, lorſqu'il eſt néceſſaire de s'en faire honneur.

On n'emploie jamais qu'en mauvaiſe part & dans le ſens littéral le mot d'*avaricieux*; mais on ſe ſert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le ſens figuré.

Un habile Général ne paye point ſes eſpions en homme *avaricieux*, & conduit ſes troupes comme un homme *avare* du ſang du ſoldat qu'il craint de prodiguer.

Il eſt permis d'être *avare* du tems; mais il ne faut pas, pour le ménager, prodiguer ſa ſanté. Ce n'eſt pas être libéral, que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* ſuppoſe l'interrogation. La *confeſſion* tient un peu de l'accuſation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher. On *confeſſe* ce qu'on a eu tort

tort de faire. La queſtion fait *avouer* le crime, la repentance le fait *confeſſer*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *confeſſe* le péché dans lequel on eſt tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* ſincère, que de s'excuſer de mauvaiſe grace. Il ne faut pas faire ſa *confeſſion* à toutes ſortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas, a quelque choſe de noble ou de ſot, ſelon les circonſtances & l'effet qu'il doit produire. Une *confeſſion* qui n'eſt pas accompagnée de repentir, n'eſt qu'une indiſcrétion inſultante.

C'eſt manquer d'eſprit, que d'*avouer* ſa faute ſans être aſſuré que l'*aveu* en ſera la ſatisfaction; & c'eſt une ſottiſe d'en faire la *confeſſion*, ſans eſpérance de pardon; pourquoi ſe déclarer coupable à des gens qui ne reſpirent que la vengeance?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire, ou de réveiller l'attention; il ſe fait pour nous apprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction; mais avec un rapport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe donnant dans la vue de faire agir ou parler; avec cette différence entre eux, que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état, ſoit de génie; au-lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les auteurs mettent des *avertiſſemens* à la tête de

de leurs livres. Les eſpions donnent *avis* de ce qui ſe paſſe dans les lieux où ils ſont. Les pères & les mères ont ſoin de donner des *conſeils* à leurs enfans, avant que de les produire dans le monde.

Le chanoine écoute l'*avertiſſement* de la cloche, pour ſavoir quand il doit ſe rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de ſon correſpondant, pour payer les lettres de change tirées ſur lui. Le plaideur prend *conſeil* d'un avocat, pour ſe défendre ou pour agir contre ſa partie.

On dit des *avertiſſemens*, qu'ils ſont ou judicieux ou inutiles; des *avis*, qu'ils ſont ou vrais ou faux; des *conſeils*, qu'ils ſont ou bons ou mauvais.

L'*avertiſſement* étant fait pour diſſiper le doute & l'obſcurité, il doit être clair & précis. L'*avis* ſervant à déterminer, il doit être promt & ſecret. Le *conſeil* devant conduire, il doit être ſage & ſincère.

Le cours des fonctions de la nature eſt un *avertiſſement* de l'état de notre ſanté, plus ſûr que le raiſonnement des médecins. Tel manque d'*avis* qui eſt en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne ſauroit s'en prévaloir. Autant que la vieilleſſe aime à donner des *conſeils*, autant la jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.

Il faut que l'*avertiſſement* ſoit donné avec attention, l'*avis* avec diligence, le *conſeil* avec art & modeſtie ſans air de ſupériorité. Car on ne fait point uſage des *avertiſſemens* placés mal à propos; l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems; & la vanité, toujours choquée du ton de maitre, empêche de faire aucune diſtinction entre la ſageſſe du *conſeil* & l'impertinence de la manière dont il eſt donné, en ſorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriſer le *conſeil* & rendre le conſeiller odieux.

Une perſonne d'ordre ne manque jamais aux *avertiſſemens* dont on a remis le ſoin à ſa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à ſon ami. La ſageſſe rend extrêmement réſervé à donner *conſeil*; il faut toujours attendre qu'on nous le demande, & quelquefois même s'en diſpenſer malgré les ſollicitations; parce qu'un ſalutaire *conſeil* peut déplaire & être rejetté avec de certaines façons qui expoſent à la tentation de ſouhaiter pour ſon honneur, que celui pour qui l'on s'intéreſſoit d'abord ne réuſſiſſe pas dans ſes entrepriſes.

AVOIR. POSSEDER.

Il n'eſt pas néceſſaire de pouvoir diſpoſer d'une choſe, ni qu'elle ſoit actuellement entre nos mains, pour l'*avoir*; il ſuffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *poſſéder* il faut qu'elle ſoit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en diſpoſer ou d'en jouïr. Ainſi nous *avons* des revenus, quoique non-payés ou même ſaiſis par des créanciers; & nous *poſſédons* des tréſors.

On n'eſt pas toujours le maître de ce qu'on *a*; on l'eſt de ce qu'on *poſſède*.

On *a* les bonnes graces des perſonnes à qui l'on plaît. On *poſſède* l'eſprit de celles que l'on gouverne abſolument.

Il n'eſt pas poſſible, quelque modéré qu'on ſoit, de n'*avoir* pas quelquefois en ſa vie des emportemens; mais quand on eſt ſage, on ſait ſe *poſſéder* dans ſa colère.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes, lorſque le démon de la jalouſie le *poſſède*.

Un avare peut *avoir* des richeſſes dans ſes coffres, mais il n'en eſt pas le maître; ce ſont elles

les qui *poſſèdent* & ſon cœur & ſon eſprit.

Nous n'*avons* ſouvent les choſes qu'à demi; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *poſſédons*, que lorsqu'elles ſont entièrement à nous & que nous en ſommes les ſeuls maitres.

Un amant *a* le cœur d'une dame, lorsqu'il en eſt aimé; il le *poſſède*, lorsqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vaſſaux; & ils *poſſèdent* des terres.

En fait de ſciences & de talens, il ſuffit pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile; pour les *poſſéder*, il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoiſſance des arts, en ſavent & en ſuivent les règles; mais ceux qui les *poſſèdent*, font & donnent des règles à ſuivre.

AUSTERE. SEVERE. RUDE.

On eſt *auſtère* par la manière de vivre; *ſévère* par la manière de penſer; *rude* par la manière d'agir.

La moleſſe eſt l'oppoſé de l'*auſtérité*; il eſt rare de paſſer immédiatement de l'une à l'autre; une vie ordinaire & règlée tient le milieu entre elles. Le relâchement & la *ſévérité* ſont deux extrêmes, dans l'un desquels on donne preſque toujours; peu de perſonnes ſavent diſtinguer le juſte milieu, qui conſiſte dans une connoiſſance exacte & préciſe de la loi. Les fades complaiſances ſont l'excès oppoſé aux manières *rudes*; les gens nés groſſiers & d'une ame vile ſe dédommagent de l'un de ces excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont ils eſpèrent quelque avantage, par l'autre excès, où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croyent n'avoir pas beſoin; mais la politeſſe à l'é-

gard de tout le monde eſt le point de la bonne éducation.

Ce n'eſt que pour ſoi qu'on eſt *auſtère*, & l'on n'eſt *rude* que pour les autres; mais on peut être *ſévère* pour ſoi & pour les autres.

Les ſaints ſe plaiſent dans les exercices de l'*auſtérité*; elle étoit autrefois le partage des cloitres. Quelques caſuiſtes affectent de ſe diſtinguer par une morale *ſévère*; c'eſt une mode qu'on ſuivra juſqu'à ce que le goût en ſoit uſé. Il y a des gens aſſez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la nobleſſe des ſentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté ſoit une baſſeſſe.

La vie *auſtère* conſiſte dans la privation des plaiſirs & des commodités; on l'embraſſe quelquefois par un goût de ſingularité, qu'on ſe repréſente comme un principe de religion. La morale trop *ſévère* peut, également comme la morale relâchée, nuire à la régularité des mœurs. Le commandement *rude* fait haïr le ſupérieur, & ne rend pas l'obéiſſance plus promte ni plus ſoumiſe.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* eſt une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* ſemble être une action plus particulière, & ſouvent imprévue. Ainſi les actions qui ſe ſont paſſées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharſale entre Céſar & Pompée, ſont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces décidèrent du ſort de Rome & d'Albe, celle du paſſage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, ſont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action déciſive entre Philippe de France & Charles d'Autriche, dans

dans la concurrence au trône d'Eſpagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque choſe d'aſſez rare, la valeur du ſoldat à l'épreuve de la ſurpriſe, les ennemis introduits au milieu d'une place en enlever le commandant ſans pouvoir s'en rendre maîtres, & des troupes ſe conduire ſans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de ſe battre, que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particulières, lorſqu'il n'eſt queſtion que de dénommer l'action. C'eſt pourquoi l'on ne parleroit pas mal en diſant, qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* ſe donnent, & ſeulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* ſe donnent entre les hommes, & ſe font entre toutes les autres choſes qui cherchent à ſe détruire ou à ſe ſurmonter; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon Roi y fut fait priſonnier; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce qu'elle lui attira de puiſſans ennemis. Un Général qui a eu occaſion de donner pluſieurs *combats* & qui en eſt toujours ſorti victorieux, doit autant remercier la fortune que ſe louer de ſa conduite; & celui qui n'en a point donné ſans être battu, ne doit pas rougir, ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le roman de la Princeſſe de Clèves un *combat* continuel entre le devoir & le penchant, où aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux ſuccombent.

BATTRE. FRAPPER.

Il ſemble que pour *battre* il faille redoubler les coups; & que pour *frapper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit *frappé*; mais on peut être *frappé* ſans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec deſſein: On *frappe* quelquefois ſans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frappe* le prémier.

On *bat* les gens; & on les *frappe* dans quelque endroit de leur corps. Céſar, pour *battre* ſes ennemis, commande à ſes troupes de *frapper* au viſage.

Le Sage a dit que les verges ſont attachées au cou des enfans: il n'eſt donc pas permis à ceux qui en ont ſous leur conduite de penſer différemment; mais il leur eſt défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime jusqu'à les *battre* réellement; rien n'étant plus oppoſé à la bonne éducation, que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude; le Précepteur qui *frappe* ſon élève ſe livre bien plus dans ce moment à l'humeur, qu'au ſoin de la correction.

Le mot de *frapper* eſt un verbe actif, qui, comme presque tous les autres verbes de la même eſpèce, reſte toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque; c'eſt-à-dire que ce pronom placé ſous le régime de ce verbe fait alors auprès de lui la fonction de cas, de façon que l'expreſſion de l'action par le verbe eſt accompagnée de l'expreſſion d'un objet auquel elle ſe termine. Il n'en eſt pas de même du mot de *battre*; il ceſſe, par l'avè-

l'avènement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif & reçoit un ſens neutre; c'eſt-à-dire que ce pronom ne fait pas alors la fonction de cas, ou qu'il ne ſert pas à exprimer un objet où l'action ſe termine: mais qu'il ſert ſeulement à former avec le verbe l'expreſſion de la ſimple action, ſans aucun rapport objectif à quelque choſe de diſtingué d'elle-même; car ſe *battre* ne ſignifie ni donner des coups à un autre, ni s'en donner à ſoi-même; il ſignifie ſimplement l'action perſonelle dans le combat, ainſi que le mot *s'enfuir*.

Le Docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de ſe *frapper* à coups de fouet, ſoutenant que cet exercice eſt indécent & plus paien que chrétien. La loi du Prince défend de ſe *battre* dans bien des occaſions où celle de l'honneur l'ordonne; quel embarras pour ceux qui ſe trouvent malheureuſement dans ce cas!

BEAU. JOLI.

Le *beau* eſt grand, noble & régulier; on ne peut s'empêcher de l'admirer; & quand on l'aime, ce n'eſt jamais médiocrement, il attache. Le *joli* eſt fin, délicat & mignon; on eſt toujours porté à le louer; & dès qu'on l'apperçoit, on le goûte, il plait. Le prémier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la règle du goût. Le ſecond cherche les graces avec plus de ſoin, & dépend du goût.

Nous jettons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli*.

Les Dames ſont belles dans les romans. Les Bergères ſont *jolies* dans les Poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit; nous ne lui

refuſons pas nos applaudiſſemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur ; nous lui donnons nos ſentimens.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux ſans aller plus loin ; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables paſſions. Alors la prémière a pour partage les éloges qu'on doit à la *beauté* ; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits, forment les *belles* perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuſe du viſage, quoique moins régulière.

En fait d'ouvrages d'eſprit, il faut, pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet, de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite. Mais le vraiſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes ſont *jolis*. Je ne ſai s'il a bien rencontré ; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes, & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas une *jolie* tragédie ; mais on peut dire une *jolie* comédie.

Je mets au rang des *belles* réponſes celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius ; celle de Louis XII au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône ; & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Naſſau, ſur les démarches qu'elle

qu'elle faiſoit auprès de ce Prince pour ſauver la vie à ſon fils ainé, qui avoit eu connoiſſance de la conſpiration de ſon frère ſans la découvrir. Le prémier répond à Parménion, qui lui diſoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius, Et moi je les refuſe parce que je ne ſuis point Parménion. Le ſecond replique à ſes courtiſans qui cherchoient à le flatter du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Orléans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpèce de reproche par le Prince d'Orange, pourquoi elle demandoit la grace de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond que c'eſt parce que ſon fils eſt coupable, & que ſon mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli*, les reparties & les ſaillies Gaſconnes, quand elles ont du ſel. Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais peintre devenu médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrît les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choſes n'eſt pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la converſation en eſt quelquefois trop grave & trop ſavante. Qui dit de *jolies* choſes eſt ordinairement écouté avec plaiſir; la converſation en eſt toujours enjouée.

Le mot de *beau* ſe place fort bien à l'égard de toutes ſortes de choſes, quand elles en méritent l'épithète. Celui de *joli* ne convient guère à l'égard des choſes qui ne ſouffrent point de médiocrité; telles ſont la peinture & la poëſie; on ne dit pas un *joli* poëme, ni un *joli* tableau; ces ſortes d'ouvrages ſont *beaux*, ou s'ils ne le ſont pas, ils ſont mauvais.

Lorsque les épithètes de *beau* & de *joli* ſont don-

nées à l'homme, elles ceſſent d'être ſynonymes; leurs ſignifications n'aiant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt tout autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du prémier tombe ſur la figure du corps ou du viſage; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les manières d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choſes; mais *beaucoup* eſt d'uſage, ſoit qu'il s'agiſſe de calcul, de meſure, ou d'eſtimation; & *pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on eſtime, *beaucoup* de terrein qu'on néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoit pas. Parmi les perſonnes qui ſe piquent de goût & de diſcernement, il y en a *pluſieurs* qui ne regardant les objets que par un ſeul point de vue, ſans faire attention qu'ils en ont *pluſieurs*, les dépouillent enſuite mal-à-propos de *pluſieurs* qualités réelles, ſur le ſeul fondement qu'elles ne les y ont point vues.

L'oppoſé de *beaucoup* eſt peu. L'oppoſé de *pluſieurs* eſt un.

Afin qu'un Etat ſoit bien gouverné, il faut, à mon ſens, *beaucoup* de ſubalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *pluſieurs* Miniſtres pour le détail, & un ſeul Prince pour le général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit pas encore vu de chef-d'œuvre d'eſprit être l'ouvrage de *pluſieurs*; & j'ajoute que pour rendre un ouvrage parfait, il faut l'expoſer à la cenſure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoiſſeurs.

BENIN.

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la diſpoſition à faire du bien; on dit d'un aſtre qu'il eſt ***benin***; on le dit auſſi des Princes; mais rarement des particuliers, excepté dans un ſens ironique, lorſqu'ils ſouffrent les injures avec baſſeſſe. ***Doux*** indique un caractère d'humeur qui rend très ſociable & ne rebute perſonne; on s'en ſert plus communément à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la ſociété, pour laquelle il ſemble qu'elles aient préciſément été faites. ***Humain*** dénote une ſenſibilité ſympathiſante aux maux ou à l'état d'autrui; on en fait un plus grand uſage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils ſe trouvent dans de plus fréquentes occaſions de faire paroître leur ***humanité*** ou leur inhumanité.

La ***bénignité*** eſt une qualité qui affecte proprement la volonté dans l'ame, par rapport aux biens & aux plaiſirs qu'on peut faire aux autres; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle eſt la malignité, ou le ſecret plaiſir de nuire. La ***douceur*** eſt une qualité qui ſe trouve particulièrement dans la tournure de l'eſprit, par rapport à la manière de prendre les choſes dans le commerce de la vie civile; ſes contraires ſont l'aigreur & l'emportement. L'***humanité*** réſide principalement dans le cœur; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on ſe prête aux diverſes ſituations où ſe trouvent ceux avec qui l'on eſt en rélation d'amitié, d'affaires ou de dépendance; rien n'y eſt plus oppoſé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de ſoi-même.

Une mauvaiſe conformation dans les organes, &

un défaut d'éducation dans la jeuneſſe, rendent inutile l'influence des aſtres les plus *benins*; & le même inſtant de naiſſance fait voir en deux ſujets toute la *bénignité* du ciel & toute la malignité de la nature corrompue. Il eſt certains tons ſi aigres, que les perſonnes les plus *douces* ne ſauroient les ſupporter; & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apoſtrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croyent trouver dans l'eſtime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes le droit d'une raillerie inſultante? Le métier de la guerre n'exclud pas l'*humanité*; & ſi l'on examinoit bien la façon de penſer de chaque état, on trouveroit que le ſoldat les armes au poing eſt plus *humain* que le partiſan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pouſſer la *bénignité* juſqu'à autoriſer l'impunité du crime; mais il doit en avoir aſſez pour pardonner facilement ce qui n'eſt que faute, & pour gratifier toujours avec plaiſir les ſujets qui ſont à portée de recevoir ſes graces. C'eſt par une conduite modérée, par des manières modeſtes & polies, que l'homme doit montrer la *douceur* de ſon caractère, & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* conſiſte à ne rien traiter à la rigueur, à excuſer les foibleſſes, à ſupporter les défauts, & à ſoulager les peines & la misère du prochain, quand on le peut.

PAUVRETE'. INDIGENCE. DISETTE. BESOIN. NECESSITE'.

La *pauvreté* eſt une ſituation de fortune oppoſée à celle des richeſſes, dans laquelle on eſt privé des com-

commodités de la vie, & dont on n'eſt pas toujours le maitre de ſortir; c'eſt pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'eſt pas vice. L'*indigence* enchérit ſur la *pauvreté*; on y manque des choſes néceſſaires; elle eſt l'extrême de la ſuperfluité d'une fortune immenſe; il n'y a point d'homme qui ne puiſſe s'en tirer, à moins qu'il ne ſoit hors d'état de travailler. La *diſette* eſt un manque de vivres, dont l'oppoſé eſt l'abondance; elle ſemble venir d'un accident ou d'un défaut de proviſion, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *beſoin* & la *néceſſité* ont moins de rapport à l'état & à la ſituation habituelle, que les trois mots précédens; mais ils en ont davantage au ſecours qu'on attend, ou au remède qu'on cherche; avec cette différence entre eux deux, que le *beſoin* ſemble moins preſſant que la *néceſſité*.

Une heureuſe étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y ſont nés; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail aſſidu eſt le remède contre l'*indigence*; ſi l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juſte punition de la fainéantiſe. Les ſages précautions préviennent la *diſette*; les conſommations ſuperflues & immodérées la cauſent quelquefois. Quand on eſt dans le *beſoin*, c'eſt à ſes amis qu'il faut demander de l'aide; mais il faut auſſi s'aider ſoi-même, de peur de les importuner. Le moyen d'être ſecouru dans une extrême *néceſſité*, eſt d'implorer les perſonnes vraiment charitables.

Les Lettres ne ſont guère cultivées au milieu des richeſſes, & elles le ſont mal dans la *pauvreté*; une fortune honnête eſt leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaiſir que procurent les grands biens à ceux qui les poſsèdent, eſt de pouvoir répandre un ſuperflu qui fourniſſe le néceſ-

faire à ceux qui ſont dans l'*indigence*; s'ils penſent & uſent autrement de leur fortune, ils en ſont indignes. Les *diſettes* qui arrivent dans l'Etat ſont une marque indubitable que la police n'y eſt pas parfaite, ou qu'elle n'y eſt pas fidèlement adminiſtrée. On connoit le véritable ami dans le *beſoin*; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas ſe mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne ſe laiſſe point abbattre dans la *néceſſité*; il cherche des expédiens pour en ſortir, ou il la ſouffre avec une patience que l'obſcurité n'empêche pas d'être héroïque.

BETE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithètes attaquent l'eſprit, & font entendre qu'on en manque preſque dans tout; avec cette différence, qu'on eſt *bête* par défaut d'intelligence, *ſtupide* par défaut de ſentiment, *idiot* par défaut de connoiſſance.

C'eſt en-vain qu'on fait des leçons à une *bête*; la nature lui a refuſé les moyens d'en profiter. Tous les ſoins des maitres ſont perdus auprès d'un *ſtupide*, s'ils ne trouvent le ſecret de lui donner de l'émulation & de le tirer de ſon aſſoupiſſement. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'inſtruire un *idiot*; il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées ſenſibles, & ſavoir ſe proportionner à ſa façon de penſer, pour élever celle-ci juſqu'au niveau de celle qu'on veut lui inſpirer.

Il y a des *bêtes* qui croyent avoir de l'eſprit; leur converſation fait le ſupplice des perſonnes qui en ont véritablement; & leur caractère va quelquefois juſqu'à être très incommode dans la ſociété, ſur-tout lorſqu'à la *bêtiſe* & à la vanité elles joignent en-

encore le caprice; comment tenir contre des gens qui ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils diſent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une ſupériorité de génie, & qui bouffis d'amour-propre débitent des ſottiſes comme des maximes, ou ſont toujours prêts à ſe fâcher du moindre mot & à prendre une politeſſe pour une inſulte? Les *ſtupides* ne ſe piquent point d'eſprit, & en cherchent encore moins chez les autres; il ne faut pas non plus ſe piquer d'en avoir avec eux; ils n'entrent pour rien dans la ſociété; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la ſolitude. Les *idiots* ſont quelquefois frappés des traits d'eſprit; mais à leur manière, par une eſpèce d'éblouiſſement & de ſurpriſe, qu'ils témoignent d'une façon ſingulière, capable de réjouir ceux qui ſavent ſe faire des plaiſirs de tout.

BONHEUR. PROSPÉRITÉ.

Le *bonheur* eſt l'effet du hazard; il arrive inopinément. La *proſpérité* eſt le ſuccès de la conduite; elle vient par degrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur*; les ſages ne *proſpèrent* pas toujours.

On dit du *bonheur* qu'il eſt grand, & de la *proſpérité* qu'elle eſt rapide.

Le prémier de ces mots ſe dit également pour le mal qu'on évite, comme pour le bien qui ſurvient; mais le ſecond n'eſt d'uſage qu'à l'égard du bien que les ſoins procurent.

Le Capitole ſauvé de la ſurpriſe des Gaulois par le chant des oies ſacrées, & non par la vigilance des ſentinelles, eſt un trait d'hiſtoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains, qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occaſion; quoi-

quoique dans toutes les autres la ſageſſe de la conduite ait autant contribué à leur *proſpérité*, que la valeur du ſoldat.

BONHEUR. FELICITE'. BEATITUDE.

Ces trois mots ſignifient également un état avantageux, & une ſituation gracieuſe. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matière des plaiſirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulièrement l'état du cœur, diſpoſé à goûter le plaiſir & à le trouver dans ce qu'on poſsède. Celui de *béatitude*, qui eſt du ſtyle myſtique, déſigne l'état de l'imagination, prévenue, & qui rend pleinement ſatisfait des lumières qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embraſſé.

Notre *bonheur* brille aux yeux du public; & nous expoſe ſouvent à l'envie. Notre *félicité* ſe fait ſentir à nous ſeuls; & nous donne toujours de la ſatisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & ſe perfectione au-delà de la vie temporelle.

On eſt quelquefois dans un état de *bonheur*, ſans être dans un état de *félicité*; la poſſeſſion des biens, des honneurs, des amis, & de la ſanté, fait le *bonheur* de la vie; mais ce qui en fait la *félicité* c'eſt l'uſage, la jouïſſance, le ſentiment, & le goût de toutes ces choſes. Quant à la *béatitude*, elle eſt le partage des dévots, & dépend, dans chaque religion, de la perſuaſion de l'eſprit, ſans qu'il ſoit néanmoins beſoin pour cet effet d'en avoir, ni d'en faire uſage.

Les choſes étrangères ſervent au *bonheur* de l'homme; mais il faut qu'il faſſe lui-même ſa *félicité*

cité; & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le prémier eſt pour les riches; la ſeconde pour les ſages; & la troiſième pour les pauvres d'eſprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le *terme* eſt où l'on peut aller. Les *limites* ſont ce qu'on ne doit point paſſer. Les *bornes* ſont ce qui empêche de paſſer outre.

On approche, ou l'on éloigne le *terme*. On reſſerre, ou l'on étend les *limites*. On avance, ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* appartiennent à la choſe; ils la finiſſent. Les *bornes* lui ſont étrangères; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans ſa ſphère.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité, que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du Monde. La Mer, les Alpes, & les Pirénées ſont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la fortune arrive ſouvent dans le moment qu'on eſt le plus occupé à étendre les *limites* de ſon pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à ſon ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux, que dans le *terme* de notre vie. Ce n'eſt pas dans l'accompliſſement des ſouhaits, qu'on en trouve les *limites*. Nous ne ſommes heureux, que quand les *bornes* de notre fortune ſont celles de notre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.

Habitant ſe dit uniquement par rapport au lieu de la réſidence ordinaire, quel qu'il ſoit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une réſidence dans les villes, & un degré de condition qui tient le milieu entre la nobleſſe & le payſan. *Citoyen* a un rapport particulier à la ſociété politique; il déſigne un membre de l'Etat, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir, ſelon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuſes & fidèles obſervations des voyageurs ſur les mœurs des divers *habitans* de la Terre, contribuent autant que l'exacte deſcription des lieux, à rendre leurs rélations intéreſſantes. La vraie politeſſe ne ſe trouve guère que chez les courtiſans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats républicains, rien n'eſt au-deſſus de la qualité de *citoyen*; la perſonne même qui gouverne s'en fait honneur; un Stathouder, un Doge, un Sénateur, un Député ſont d'illuſtres *citoyens* qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéiſſent moins par ſoumiſſion, que par une ſage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en eſt pas de même dans les Etats monarchiques; le pouvoir y élève celui qui en eſt ſaiſi au-deſſus de tous les autres, & ne laiſſe aucun titre commun qui ſente tant ſoit peu l'égalité: un Empereur, un Roi, un Duc, ne ſont point des *citoyens*; ce ſont des princes qui gouvernent leurs peuples, ou qui commandent à leurs ſujets; ceux-ci obéiſſent par ſoumiſſion, & le degré de modération ou d'excès dans cette ſoumiſſion fait que le vrai

vrai *citoyen* ſe conſerve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la ſervitude.

Il faut néceſſairement abandonner ſa patrie, quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le perſonnage le plus ridicule dans le commerce de la ſociété, eſt le *bourgeois* petit-maitre. Il étoit beau d'être ſimple *citoyen* Romain, ſous les Conſuls; mais ſous les Empereurs, le Conſul même fut bien peu de choſe; & il y a aujourd'hui plus de vraie nobleſſe dans un roturier Suiſſe qui eſt *citoyen* d'une patrie, que dans un Bacha Turc qui eſt eſclave d'un maitre.

BOUT. EXTREMITE'. FIN.

Ils ſignifient tous trois la dernière des parties qui conſtituent la choſe; avec cette différence, que le mot de *bout*, ſuppoſant une longueur & une continuité, repréſente cette dernière partie comme celle juſqu'où la choſe s'étend; que celui d'*extrémité*, ſuppoſant une ſituation & un arrangement, l'indique comme celle qui eſt la plus reculée dans la choſe; & que le mot de *fin*, ſuppoſant un ordre & une ſuite, la déſigne comme celle où la choſe ceſſe.

Le *bout* répond à un autre *bout*; l'*extrémité* au centre; & la *fin* au commencement. Ainſi l'on dit le *bout* de l'allée, l'*extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une choſe d'un *bout* à l'autre. On pénètre de ſes *extrémités* juſque dans ſon centre. On la ſuit depuis ſon origine juſqu'à ſa *fin*.

BREF. COURT. SUCCINT.

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée; le tems ſeul

ſeul eſt *bref*. *Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étendue; la matière & le tems ſont *courts*. *Succint* ne ſe dit que par rapport à l'expreſſion; le diſcours ſeulement eſt *ſuccint*.

On prolonge le *bref*. On allonge le *court*. On étend le *ſuccint*. Le long eſt l'oppoſé des deux prémiers; & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux, forment néanmoins un tems qui paroît toujours très *bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte*; mais il lui importe beaucoup que tous les inſtans, s'il eſt poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement; mais l'habit *court* eſt plus commode, & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'orateur doit être *ſuccint*, ou diffus, ſelon le ſujet qu'il traite, & l'occaſion où il parle.

BUT. VUES. DESSEIN.

Le *but* eſt plus fixe; c'eſt où l'on veut aller; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir; & l'on fait ſes efforts pour y arriver. Les *vues* ſont plus vagues; c'eſt ce qu'on veut procurer; on prend les meſures qu'on juge y être utiles; & l'on tâche de réuſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme; c'eſt ce qu'on veut exécuter; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres, & l'on travaille à en venir à bout.

Un bon Prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon Etat floriſſant par les arts, les ſciences, la juſtice, & l'abondance; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vue*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le ciel,

ciel, d'autre *vue* que de plaire à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vues*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vues* chimériques, & de former des *deſſeins* qu'on ne ſauroit exécuter.

Si mes *vues* ſont juſtes, j'ai un *deſſein* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DEGUISER.

On *cache* par un profond ſecret, ce qu'on ne veut pas manifeſter. On *diſſimule* par une conduite réſervée, ce qu'on ne veut pas faire appercevoir. On *déguiſe* par des apparences contraires, ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du ſoin & de l'attention à *cacher*; de l'art & de l'habileté à *diſſimuler*; du travail & de la ruſe à *déguiſer*.

L'homme *caché* veille ſur lui-même, pour ne ſe point trahir par indiſcrétion. Le *diſſimulé* veille ſur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguiſé* ſe montre autre qu'il n'eſt, pour donner le change.

Si l'on veut réuſſir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toujours *cacher* ſes deſſeins, les *diſſimuler* ſouvent, & les *déguiſer* quelquefois; pour les affaires de cœur, elles ſe traitent avec plus de franchiſe, du moins de la part des hommes.

Il ſuffit d'être *caché*, pour les gens qui ne voyent que lorſqu'on les éclaire; il faut être *diſſimulé*, pour

pour ceux qui voyent ſans le ſecours d'un flambeau ; mais il eſt néceſſaire d'être parfaitement *déguiſé* pour ceux qui, non contens de percer les ténèbres qu'on leur oppoſe, diſcutent la lumière dont on voudroit les éblouïr.

Quand on n'a pas la force de ſe corriger de ſes vices, on doit du moins avoir la ſageſſe de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui diſoit que pour ſavoir règner il faloit ſavoir *diſſimuler*, eſt vraie à tous égards, juſque dans le gouvernement domeſtique. Lorſque la néceſſité des circonſtances & la nature des affaires engagent à *déguiſer*, c'eſt politique; mais lorſque le goût de manège & la tournure d'eſprit y déterminent, c'eſt fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURÉ.

Soit que l'on conſidère ces mots dans le ſens qui a rapport à la réalité de la choſe, ou dans celui qui a rapport à la perſuaſion de l'eſprit, leur différence eſt toujours analogique: comme on le remarquera par les traits ſuivans, où je les place tantôt dans l'un, & tantôt dans l'autre de ces deux ſens.

Certain ſemble mieux convenir à l'égard des choſes de ſpéculation, & par-tout où la force de l'évidence a lieu; les prémiers principes ſont *certains*; ce que la raiſon démontre l'eſt auſſi. *Sûr* paroit être très à ſa place dans les choſes qui concernent la pratique, & dans tout ce qui ſert à la conduite; les règles générales ſont *ſûres*; ce que l'épreuve vérifie l'eſt également. *Aſſuré* a un rapport particulier à la durée des choſes, & au témoignage des hommes; les fortunes ſont *aſſurées*, mais légitimes, dans tous les bons gouvernemens; les évènemens ne peuvent être mieux *aſſurés* que par

par l'atteſtation des témoins oculaires, ou par l'uniformité des rélations.

On eſt *certain* d'un point de ſcience. On eſt *ſûr* d'une maxime de morale. On eſt *aſſuré* d'un fait ou d'un trait d'hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains*, pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſûre* n'eſt pas toujours la plus louable. La faveur des Princes ne fut jamais un bien *aſſuré*.

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſuré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* eſt ce qu'on doit, ou ce qu'on peut porter; de-là l'expreſſion proverbiale qui dit, que la *charge* d'un baudet n'eſt pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* eſt ce qu'on porte; ainſi l'on peut dire, dans le ſens figuré, que c'eſt riſquer ſa place, que de ſe décharger totalement du *fardeau* des affaires ſur ſon ſubalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte, celle d'une certaine impreſſion ſur ce qui porte; voilà pourquoi l'on dit, plier ſous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle eſt forte; du *fardeau*, qu'il eſt lourd; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.

Le mot de *charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*enchantement* ſe dit pro-

proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *ſort* enferme particulièrement l'idée de quelque choſe qui nuit, ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois dans le ſens littéral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique ſuppoſe, & dont la philoſophie ſe moque.

Les vieux contes diſent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On lit dans les anciens romans, que la puiſſance des *enchantemens* faiſoit ſubtilement changer de mœurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a cru & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *ſort*, altérer le tempérament & la ſanté, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon-ſens ne voyent point d'autre *charme* dans le monde que le caprice des paſſions à l'égard de la raiſon, dont il ſuſpend ſouvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devroit naturellement & néceſſairement produire. Ils ne connoiſſent pas non-plus d'autre *enchantement* que la ſéduction, qui nait d'un goût dépravé & d'une imagination dérèglée. Ils ſavent auſſi que tout ce qu'on attribue à un *ſort* malicieuſement jetté n'eſt que l'effet, ou d'une mauvaiſe conſtitution, ou d'une application phyſique de certaines choſes capables de déranger l'économie de la circulation du ſang, & par conſéquent propres à nuire à la ſanté & à bouleverſer les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier; on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les

Les pères *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* sévèrement.

Le *châtiment* dit une correction; mais la *punition* ne dit précisément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il est essentiel pour bien corriger, que le *châtiment* ne soit ni ne paroisse être l'effet de la mauvaise humeur. La justice demande que la *punition* soit rigoureuse, lorsque le crime est énorme.

Dieu nous *châtie* en père pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas *punir* en Juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de subordination, qui marque l'autorité ou la supériorité de celui qui *châtie* sur celui qui est *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans sa signification; on n'est pas toujours *puni* par ses supérieurs; on l'est quelquefois par ses égaux, par soi-même, par ses inférieurs, par le seul évènement des choses, par le hazard, ou par les suites mêmes de la faute qu'on a commise.

Les parens que la tendresse empêche de *châtier* leurs enfans, sont souvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'est pas d'un bon maitre de *châtier* son élève pour toutes les fautes qu'il fait; parce que les *châtimens* trop fréquens contribuent moins à corriger du vice, qu'à dégoûter de la vertu. La conservation de la société étant le motif de la *punition* des crimes, la justice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent, ou qui tendent à sa ruïne.

Il est du devoir des Ecclésiastiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation

& de l'exemple ; mais ce n'est point à eux à *châtier*, encore moins à *punir* le pécheur.

CIRCONSPECTION. CONSIDERATION. EGARDS. MENAGEMENS.

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne, est l'idée générale & commune que ces quatre mots présentent d'abord ; dont il me paroît que voici les différentes applications. La *circonspection* a principalement lieu dans le discours, pour ne parler qu'à propos & ne rien laisser échapper qui puisse nuire ou déplaire ; elle est l'effet d'une prudence qui ne néglige rien. La *considération* se trouve particulièrement dans les relations personelles, pour témoigner, dans les différentes occasions qui se présentent, le cas que l'on fait des personnes ; elle est une suite de l'estime ou du devoir. Les *égards* ont plus de rapport à l'état, à la qualité, ou à la situation des gens, pour ne manquer à rien de ce que la bienséance ou la politesse exige ; ils sont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer ou de faire de la peine, & pour tirer avantage de la société, soit par le profit, soit par le plaisir ; la sagesse les met en œuvre.

Il faut avoir beaucoup de *circonspection* dans les conversations qui roulent sur la religion & sur le gouvernement ; parce que ce sont matières publiques, sur lesquelles il n'est pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils pensent, si leurs pensées se trouvent opposées aux usages établis, & que d'ailleurs elles sont confiées aux soins de gens à crain-

craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes intérêts, que de négliger de donner des marques de *conſidération* aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires, ou dont on eſpère quelque ſervice. L'on ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames; ils leur ſont dûs; elles les attendent; & ce ſeroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toujours dans les ſociétés, ſur-tout avec les grands; les *ménagemens* ſont donc néceſſaires pour les maintenir: ceux qui ſont les plus capables d'y en apporter, n'y tiennent pas quelquefois le haut rang; mais ils en ſont toujours les liens les plus forts, quoique ſouvent les moins apperçus.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités ſe borne au ſujet qui les poſsède; elles contribuent à ſa perfection; & ne ſont pour les autres qu'un objet de ſpéculation, qui mérite leur applaudiſſement, mais qui nuit quelquefois à leur ſatisfaction.

On eſt *retenu* dans ſes paroles & dans ſes actions; le trop de liberté qu'on s'y donne eſt le défaut contraire; quand il eſt pouſſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On eſt *modeſte* dans ſes deſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement; ce qui fait trois genres de *modeſtie* par rapport au cœur, à l'eſprit, & au corps; dont les vices oppoſés ne ſont pas tous exprimés par l'immodeſtie, qui ne déſigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des poſtures & des habits. La vanité eſt le vice qui concerne l'eſprit, oppoſé au ſecond genre de *modeſtie*, par l'eſſor & la hauteur des airs qu'on ſe don-

donne mal-à-propos. Pour le vice oppoſé à la *modeſtie* du cœur, c'eſt une ambition démeſurée, qui fait deſirer au-delà de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* eſt bonne par-tout, mais elle eſt abſolument néceſſaire en public & avec les grands; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe, ſi l'on s'y livre trop; car ils ſe réſervent toujours un certain droit de reſpect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémiſſible. La *modeſtie* eſt un ornement pour les perſonnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & diſtingué, & pour celles à qui leur métier permet tout ſans conſéquence; mais elle eſt pour toutes les autres perſonnes une vertu indiſpenſable & d'état, ſans laquelle elles ne ſauroient paroître décemment, ni éviter le ridicule.

COEUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTREPIDITÉ.

Le *cœur* bannit la crainte, ou la ſurmonte; il ne permet pas de reculer; & tient ferme dans l'occaſion. Le *courage* eſt impatient d'attaquer; il ne s'embarraſſe pas de la difficulté; & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur; elle ne cède pas à la réſiſtance; & continue l'entrepriſe malgré les oppoſitions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoit pas la peur, elle court au danger de bonne grace, & préfère l'honneur au ſoin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de ſang-froid de péril le plus évident; elle n'eſt point effrayée d'une mort préſente.

Il entre dans l'idée des trois prémiers de ces

mots

mots plus de rapport à l'action, que dans celle des deux derniers; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particulière un certain rapport au danger, que les prémiers n'expriment pas.

Le *cœur* ſoutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expoſe. L'*intrépidité* fait qu'on ſe ſacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir; que la *valeur* ne nous faſſe pas mépriſer l'ennemi; que la *bravoure* ne ſe pique point de paroître mal-à-propos; & que l'*intrépidité* ne ſe montre que dans le cas où le devoir & la néceſſité y engagent.

COLERE. COURROUX. EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe, ou qui nous manque dans l'occaſion, fait le caractère commun que ces trois mots expriment. Mais la *colère* dit une paſſion plus intérieure & de plus de durée, qui diſſimule quelquefois, & dont il faut alors ſe défier. Le *courroux* enferme dans ſon idée quelque choſe qui tient de la ſupériorité, & qui reſpire hautement la vengeance ou la punition; il eſt auſſi d'un ſtyle plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui paſſe promtement.

Le cœur eſt véritablement piqué dans la *colère*; & il a peine à pardonner ſi l'on ne s'adreſſe pas directement à lui; mais il revient dès qu'on ſait le

prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige ſimplement une ſatisfaction ; & parce qu'il agit alors plus par jugement que par ſentiment, il en eſt plus difficile à appaiſer. Il arrive aſſez ordinairement que la chaleur du ſang & la pétulance de l'imagination occaſionnent l'*emportement*, ſans que le cœur ni l'eſprit y aient part ; il eſt alors tout mécanique, c'eſt pourquoi la raiſon n'eſt point de miſe à ſon égard ; il n'y a donc qu'à céder juſqu'à ce qu'il ait eu ſon cours.

La *colère* marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité ; celle de la femme eſt la plus dangéreuſe. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté ; celui du Prince eſt le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience ; celui de nos amis eſt le plus deſagréable, & le plus dur à ſoutenir.

COMMANDEMENT. ORDRE. PRECEPTE. INJONCTION. JUSSION.

Les deux prémiers de ces mots ſont de l'uſage ordinaire ; le troiſième eſt du ſtyle doctrinal ; & les deux derniers ſont des termes de Juriſprudence ou de Chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité ; on *commande* pour être obéi. Celui d'*ordre* a plus de rapport à l'inſtruction du ſubalterne ; on donne des *ordres* afin qu'ils ſoient exécutés. Celui de *précepte* indique plus préciſément l'empire ſur les conſciences ; il dit quelque choſe de moral qu'on eſt obligé de ſuivre. Celui d'*injonction* déſigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement ; on

on s'en ſert lorſqu'il eſt queſtion de ſtatuer, à l'égard de quelque objet particulier, une règle indiſpenſable de conduite. Enfin celui de *juſſion* marque plus poſitivement la puiſſance arbitraire; il enferme une idée de deſpotiſme, qui contraint la liberté & la force de ſe conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement*; la bonne diſcipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre*; il doit être précis. On donne ſouvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Légiſlateur; c'eſt l'effet ordinaire du commentaire. Il eſt bon, quelque formelle que ſoit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre, lorſque les circonſtances particulières rendent la règle générale abuſive. Il me ſemble que les Cours de Juſtice ne ſauroient trop prévenir les Lettres de *Juſſion*, & que le Miniſtère ne doit en uſer que très ſobrement.

REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.

On dit aſſez indifféremment & ſans beaucoup de choix, qu'une choſe nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroît néanmoins qu'il y a entre ces trois expreſſions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, enſorte que l'une enchérit ſur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la choſe, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*; mais il en faut prendre davantage, pour dire qu'elle nous *concerne*; & lorſqu'elle nous eſt plus ſenſible & perſonnelle, nous diſons qu'elle

nous *touche*. Il me paroît auſſi qu'on ſe ſert plus communément du mot de *regarder*, lorſqu'il eſt queſtion de choſes ſur leſquelles on a des prétentions ou des démêlés d'intérêt; qu'on emploie avec plus de grace celui de *concerner*, lorſqu'il s'agit de choſes commiſes au ſoin ou à la conduite; & que celui de *toucher* ſe trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, & de fortune.

Il n'en eſt pas des biens publics, comme des particuliers; la ſucceſſion *regarde* toujours ceux mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent; il eſt difficile qu'aucun d'eux ſe conſerve long-tems dans une parfaite neutralité, tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le prémier Miniſtre; il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou intérêts du dehors; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particulièrement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari, pour qu'il doive y avoir l'œil; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangéreuſe que la négligence. Les affaires des Moines *touchent* trop la Cour de Rome, pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſance, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorſqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquiètent mal-à-propos de ce qui ne les *regarde* pas; ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point; & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder ſuppoſe la conteſtation, ou la contrariété. *Concilier* ne ſuppoſe que l'éloignement, ou la diverſité.

On

On *accorde* les différends. On *concilie* les esprits.

Il paroît impossible d'*accorder* les Libertés de l'Eglise Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome; il faut nécessairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres; car il sera toujours très difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Consistoire.

On emploie le mot d'*accorder* pour les opinions qui se contrarient, & celui de *concilier* pour les passages qui semblent se contredire.

Le défaut de justesse dans l'esprit est, pour l'ordinaire, ce qui empêche les Docteurs de l'Ecole de *s'accorder* dans leurs disputes. La connoissance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonstances où il peut être employé, sert beaucoup à *concilier* les auteurs.

DE-CONDITION. DE-QUALITE.

La prémière de ces expressions a beaucoup gagné sur l'autre; mais quoique souvent très synonymes dans la bouche de ceux qui s'en servent, elles retiennent toujours dans leur propre signification le caractère qui les distingue, auquel on est obligé d'avoir égard en certaines occasions, pour s'exprimer d'une manière convenable. *De-qualité* enchérit sur *de-condition*; car on se sert de cette dernière expression dans l'ordre de la bourgeoisie, & l'on ne peut se servir de l'autre que dans l'ordre de la noblesse. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de qualité*; un homme né dans la robe, quoique roturier, se dit homme *de condition*.

Il semble que de tous les citoyens partagés en deux portions, les gens *de-condition* en fassent une & le peuple l'autre, distinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant

aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les personnes qui composent la première portion, celles qui sont illustrées par la naissance soient les gens *de-qualité*.

Les personnes *de-condition* joignent à des mœurs cultivées des manières polies; & les gens *de-qualité* ont ordinairement des sentimens élevés.

Il arrive souvent que les personnes nouvellement devenues *de-condition* donnent dans la hauteur des manières, croyant en prendre de belles; c'est par-là qu'elles se trahissent, & font sur l'esprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de-qualité* confondent l'élévation des sentimens avec l'énormité des idées qu'ils se font sur le mérite de la naissance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui est bourgeoisie; c'est un défaut qui leur fait beaucoup plus perdre que gagner dans l'estime des hommes, soit pour leur personne, soit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

Etat, Situation.

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*; & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, & d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états*; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition*, faute

faute de bien connoitre le juste mérite de leur état. Tels sont Mrs les Evêques.

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux prémiers de ces mots supposent dans leur propre valeur une supériorité de lumières, que le dernier n'exprime pas; mais en récompense celui-ci enferme une idée de crédit ou d'ascendant, tout-à-fait étrangère aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne savent pas les chemins; on *mène* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller seuls.

Dans le sens littéral, c'est proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mène*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mène* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politesse doit *guider* dans les procédés. Le goût peut *mener* dans les plaisirs.

On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous fassions précisément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mène* chez les gens, pour nous en procurer la connoissance.

Le sage ne se *conduit* par les lumières d'autrui, qu'autant qu'il se les est rendues propres. Une lecture attentive de l'Evangile suffit pour nous *guider* dans la voie du salut. Il y a de l'imbécillité à se laisser *mener* dans toutes ses actions par la volonté d'un autre; les personnes sensées se contentent de consulter dans le doute, & prennent leur résolution par elles-mêmes.

CONSENTIR. ACQUIESCER. ADHERER. TOMBER-D'ACCORD.

Nous *conſentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *acquieſçons* à ce qu'on nous propoſe, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui eſt fait ou conclu par d'autres, en l'autoriſant & en nous y joignant. Nous *tombons-d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'approuvant.

On s'oppoſe aux choſes auxquelles on ne veut pas *conſentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *acquieſcer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteſte celles dont on ne veut pas *tomber d'accord*.

Il me ſemble que le mot de *conſentir* ſuppoſe un peu de ſupériorité; que celui d'*acquieſcer* emporte un peu de ſoumiſſion; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complaiſance; & que *tomber-d'accord* marque un peu d'averſion pour la diſpute.

Les parens *conſentent* à l'établiſſement de leurs enfans. Les parties *acquieſcent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adhèrent* aux caprices de leurs maitreſſes. Les bonnes-gens *tombent-d'accord* de tout.

CONTENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'eſt un ſentiment qui rend l'ame tranquille. La *joie* regarde particulièrement la démonſtration extérieure; c'eſt une expreſſion du cœur qui agite quelquefois l'eſprit. La *ſatisfaction* regarde

garde plus les passions; c'est un retour sur le succès dans lequel on s'applaudit. Le *plaisir* regarde principalement le goût; c'est une sensation gracieuse, dont les suites peuvent quelquefois être desagréables.

Il est difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un esprit borné, qui se livrent à une *joie* immodérée. La *satisfaction* ne se trouve guère avec une ambition démesurée. Il est rare de goûter un *plaisir* pur, qui ne soit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

On est *satisfait*, quand on a obtenu ce qu'on souhaitoit. On est *content*, lorsqu'on ne souhaite plus.

Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*.

La possession doit toujours nous rendre *satisfaits*; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons, qui puisse nous rendre *contens*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *conte* est une avanture feinte, & narrée par un auteur connu. Une *fable* est une avanture fausse, divulguée dans le public & dont on ignore l'origine. Un *roman* est un composé & une suite de plusieurs avantures supposées.

Le mot de *conte* est plus propre lorsqu'il n'est question que d'une avanture de la vie privée; on dit, le *conte* de la matrone d'Epheſe. Le mot de *fable* convient mieux lorsqu'il s'agit d'un évènement qui regarde la vie publique; on dit, la *fable*

de la Papeſſe Jeanne. Le mot de *roman* eſt à ſa place, lorſque la deſcription d'une vie illuſtre ou extraordinaire fait le ſujet de la fiction; on dit, le *roman* de Cléopatre.

Les *contes* doivent être bien narrés; les *fables* bien inventées; & les *romans* bien ſuivis.

Les bons *contes* divertiſſent les honnêtes-gens; ils ſe plaiſent à les entendre. Les *fables* amuſent le peuple; il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes perſonnes; elles en préférent le merveilleux outré, au naturel ſimple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUITE.

Continuation eſt pour la durée. *Continuité* eſt pour l'étendue.

On dit la *continuation* d'un travail & d'une action; la *continuité* d'un eſpace & d'une grandeur; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuité* d'un même édifice.

CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit ſur le ſecond, comme celui-ci ſur le premier; & le tout aux dépens de la liberté, qui eſt également ravie par l'action qu'ils ſignifient. Mais celui de *contraindre* ſemble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppoſitions gênantes qui font qu'on ſe détermine contre ſa propre inclination, qu'on ſuivroit ſi les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer* paroît proprement exprimer une attaque portée

portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puiſſante qui fait qu'on agit formellement contre ſa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuſe à laquelle on eſſaye en vain de réſiſter.

Il faut quelquefois uſer de *contrainte* à l'égard des enfans; de *force* à l'égard du peuple; & de *violence* à l'égard des libertins.

Le ſexe le plus foible & le plus docile eſt celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occaſions où l'on n'eſt pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politeſſe de la table alloit juſqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque choſe de plus fort. *Engager* dit quelque choſe de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une choſe, en nous en impoſant le devoir ou la néceſſité. On nous y *engage* par des promeſſes, ou par de bonnes manières.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde, à des corvées qui ne ſont point de leur goût. La complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires, ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRE.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, & *malgré* les oppoſitions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience,

ſcience. Le ſcélérat commet le crime, *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les intentions de leurs maitres, & *malgré* leurs défenſes.

La témérité fait entreprendre, *contre* les apparences du ſuccès ; & la fermeté fait pourſuivre l'entrepriſe, *malgré* les obſtacles qu'on y rencontre.

Il eſt plus aiſé de décider *contre* l'avis & le conſeil d'un ſage ami, que d'exécuter *malgré* la force & la réſiſtance d'un puiſſant ennemi.

La vérité doit toujours être ſoutenue *contre* les raiſonnemens des faux-ſavans, & *malgré* les perſécutions des faux-zèlés.

COPIE. MODELE.

Le ſens dans lequel ces mots ſont ſynonymes ne ſe préſente pas d'abord à l'eſprit ; le prémier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite ſur un ouvrage qui en eſt l'original, & un *modèle* ſervant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une ſeconde réflexion nous fait voir que l'uſage emploie en beaucoup d'occaſions ces deux mots ſous une idée commune, pour marquer également tantôt l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & tantôt l'ouvrage fait d'après l'original ; *copie* ſe prenant ainſi que *modèle* pour le prémier ouvrage ſur lequel on conduit le ſecond ; & *modèle* ſe prenant ainſi que *copie* pour le ſecond ouvrage conduit ſur le prémier. De façon qu'ils deviennent doublement ſynonymes ; c'eſt-à-dire qu'ils le ſont dans l'un & l'autre des ſens dont l'inſtitution ou la prémière idée ſembloit avoir fait à chacun d'eux ſon partage, avec les différences ſuivantes.

Dans

Dans le prémier ſens, *copie* ne ſe dit qu'en fait d'impreſſion, & du manuſcrit de l'auteur ſur lequel on compoſe l'imprimé; *modèle* ſe dit en toute autre occaſion, dans la morale comme dans les arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive, que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel Imprimeur qui refuſe une excellente *copie*, en achète une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modèle* de vertu. Je crois que les arts & les ſciences gagneroient beaucoup, ſi les auteurs s'attachoient plus à ſuivre leur génie, qu'à imiter les *modèles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens, *copie* ſe dit pour la peinture, *modèle* pour le relief. La *copie* doit être fidèle, & le *modèle* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſuppoſe la reſſemblance avec plus de force que le prémier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément juſque dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modèles* de l'Antique qui ſont au Louvre, n'y figurent pas moins bien que les originaux des pièces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE. REPRIMANDER.

Celui qui *corrige*, montre ou veut montrer la manière de rectifier le *défaut*. Celui qui *reprend*, ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *réprimande*, prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes ſortes de fautes, ſoit en fait de mœurs, ſoit en fait d'eſprit ou de langage. *Reprendre* ne ſe dit guère que pour les fautes d'eſprit & de langage. *Réprimander* ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

Il faut ſavoir mieux faire, pour *corriger*. On peut

peut *reprendre* plus habile que ſoi. Il n'y a que les ſupérieurs qui ſoient en droit de *réprimander*.

Peu de gens ſavent *corriger*; beaucoup ſe mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'aviſent de *réprimander* ſans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* eſt ce qui diſtingue les traits, & forme l'image viſible des objets par ſes variétés. Le *coloris* eſt l'effet particulier qui réſulte de la qualité & de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la forme & du deſſein. La prémière a ſes différences objectives, diviſées par eſpèces, & enſuite par nuances. Le ſecond n'a que des différences qualificatives, diviſées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge ſont différentes eſpèces de *couleur*; le pâle, le clair, le foncé ſont des nuances; mais rien de tout cela n'eſt le *coloris*, parce qu'il eſt le tout-enſemble, pris en général, dans ſon union, par une ſenſation abſtraite & diſtinguée de la ſenſation propre & eſſentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant ſur le viſage des Dames, & même de celles qui ſont le moins bien partagées en *couleur*.

Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; & l'on dit qu'ils en ſont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COURRE. COURIR.

Courre eſt un verbe actif; c'eſt pourſuivre quelque

que choſe pour l'attraper. *Courir* eſt un verbe neutre; c'eſt aller fort vîte pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf; *courir* à toutes brides; & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire que, pour *courre* les Bénéfices & les emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINDRE. APREHENDER. REDOUTER. AVOIR-PEUR. NB.

On *craint* par un mouvement d'averſion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *apréhende* par un mouvement de déſir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire, dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *apréhender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort au-deſſus de tout; les Epicuriens *craignent* davantage la douleur; mais les gens d'honneur penſent que l'infamie eſt ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on ſouhaite ardemment une choſe, plus on *apréhende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur ſe flatte d'avoir, il doit toûjours *redouter* le jugement du public. Les femmes *ont peur* de tout, & il eſt peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit; ceux qui n'*ont peur* de rien, ſont les ſeuls qui faſſent honneur à leur ſexe.

DAN.

DANGER. PÉRIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *riſque* regardent le bien qu'on peut perdre; avec cette différence, que *péril* dit quelque choſe de plus prochain, & que *riſque* indique d'une façon plus éloignée la poſſibilité de l'évènement. De-là ces expreſſions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, ſauf à en courre les *riſques*.

Le ſoldat qui a l'honneur en recommandation, ne craint point le *danger*, s'expoſe au *péril*, & court tranquillement tous les *riſques* du métier.

DANS. EN.

Lorſqu'il s'agit du lieu; *dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un rapport du dedans au dehors; on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le Royaume, quand on n'en eſt pas ſorti, ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un rapport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être; on eſt *en* ville, *en* province, *en* pays étranger, lorſqu'on eſt ſorti de ſa maiſon, qu'on a quitté Paris, & qu'on eſt hors de ſa patrie. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorſqu'il eſt queſtion du tems, *dans* marque plus particuliérement celui où l'on exécute les choſes, & *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre

Lorſque ces mots ſont employés pour indiquer l'état

l'état ou la qualification, *dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *en* pour le ſens général. Ainſi l'on dit, vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie.

DANS-L'IDÉE. DANS-LA-TÊTE.

On a *dans-l'idée* ce qu'on penſe; on le croit. On a *dans-la-tête* ce qu'on veut; on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans-l'idée*; & nos deſſeins ſont *dans-la-tête*.

Les courtiſans ſe mettent aiſément *dans-l'idée* que le Prince doit faire leur fortune; mais il en eſt peu qui ſe mettent *dans-la-tête* de le mériter par des ſervices marqués au coin de la vertu.

Le philoſophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, ſe forme *dans-l'idée* un ſyſtême du moins vraiſemblable ſur la nature, l'économie & la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne ceſſe d'avoir *dans-la-tête* des projets d'agrandiſſement & d'élévation.

DE-BON-GRÉ. DE BONNE-VOLONTÉ. DE-BON-COEUR. DE-BONNE-GRACE.

On agit *de-bon-gré*, lorſqu'on n'y eſt pas forcé; *de-bonne-volonté*, lorſqu'on n'y a point de répugnance; *de-bon-cœur*, lorſqu'on y a de l'inclination; & *de-bonne-grace*, lorſqu'on témoigne y avoir du plaiſir.

Ce qui eſt fait *de-bon-gré*, eſt fait librement. Ce qui

qui eſt fait *de-bonne-volonté*, eſt fait ſans peine. Ce qui eſt fait *de-bon-cœur*, eſt fait avec affection. Ce qui eſt fait *de-bonne-grace*, eſt fait avec politeſſe.

Il faut ſe ſoumettre *de-bon-gré* aux loix; obéir à ſes maîtres *de-bonne-volonté*; ſervir ſes amis *de-bon-cœur*; & faire plaiſir à ſes inférieurs *de-bonne-grace*.

DECLARER. DECOUVRIR. MANIFESTER. REVELER. DECELER.

Faire connoître ce qui n'eſt pas connu, eſt la ſignification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'eſt dire les choſes exprès & de deſſein, pour en inſtruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir* c'eſt montrer, ſoit de deſſein, ſoit par inadvertence, ce qui avoit été caché juſqu'alors. *Manifeſter* c'eſt produire au dehors les ſentimens intérieurs. *Révéler* c'eſt rendre public ce qui a été confié ſous le ſecret. *Déceler* c'eſt nommer celui qui eſt, à la vérité, mais qui ne veut pas être cru auteur de la choſe.

Les criminels *déclarent* preſque toujours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtiſans ne ſe *manifeſtent* pas aiſément. Les confeſſeurs *révèlent* quelquefois par leur imprudence la confeſſion des pénitens. Les paraſites ſont ſujets à *déceler* ceux qui leur donnent leur confiance.

DE-

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le ſens où ils ſignifient la réſidence; mais *demeurer* ſe dit par rapport au lieu topographique où l'on habite; & *loger* par rapport à l'édifice où l'on ſe retire. On *demeure* à Paris, en Province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez ſoi, en hôtel garni.

Quand les gens de diſtinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots eſt de ne ſe point en aller; & leur différence conſiſte en ce que *demeurer* ne préſente que cette idée ſimple & générale de ne pas quitter le lieu où l'on eſt; & que *reſter* a de plus une idée acceſſoire de laiſſer aller les autres.

Il faut être hypocondre, pour *demeurer* toujours chez ſoi ſans compagnie & ſans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *reſter* les dernières aux cercles, pour diſpenſer les autres de médire d'elles.

Il paroît auſſi que le ſecond de ces mots convient mieux dans les occaſions où il y a une néceſſité indiſpenſable de ne pas bouger de l'endroit; & que le prémier figure bien où il y a pleine liberté. Ainſi l'on dit que la ſentineſle *reſte* à ſon poſte; & que le dévot *demeure* long-tems à l'Egliſe.

DE-PLUS. D'AILLEURS. OUTRE-CELA.

De-plus s'emploie fort à propos, lorſqu'il eſt ſeulement queſtion d'ajouter encore une raiſon à celles qu'on a déja dites; il ſert préciſément à multiplier, & n'a rapport qu'au nombre. *D'ailleurs* eſt à ſa vraie place, lorſqu'il s'agit de joindre une autre raiſon de différente eſpèce, à celles qu'on vient de rapporter; il ſert proprement à raſſembler, & a un rapport particulier à la diverſité. *Outre-cela* eſt d'un uſage très convenable, lorſqu'on veut augmenter par une nouvelle raiſon la force de celles qui ſuffiſoient par elles ſeules; il ſert principalement à renchérir, & a un rapport ſpécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat ſe ſoutienne, il faut que ceux qui gouvernent ſoient modérés, que ceux qui doivent obéir ſoient dociles, & que *de-plus* les loix y ſoient judicieuſes. Il y aura toujours des guerres entre les hommes, parce qu'ils ſont ambitieux, que l'intérêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zèle de la religion les rend cruels. L'Ecriture Sainte nous prêche l'unité d'un Dieu, la raiſon nous la démontre, *outre-cela* toute la nature nous la fait ſentir.

DE-TOUS-COTE'S. DE-TOUTES-PARTS.

De-tous-côtés paroît avoir plus de rapport à la choſe même dont on parle; & *de-toutes-parts* ſemble en avoir davantage aux choſes étrangères qui environnent celle dont on parle.

On

On va *de-tous-côtés*. On arrive *de-toutes-parts*.

On voit un objet *de-tous-côtés*, lorſque la vue ſe porte ſucceſſivement autour de lui & le regarde dans toutes ſes faces. On le voit *de-toutes-parts*, lorſque tous les yeux qui l'entourent l'apperçoivent, quoiqu'il ne ſoit vu de chacun d'eux que par une de ſes faces.

Le malheureux a beau ſe tourner *de-tous-côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honneurs *de-toutes-parts*, comme la diſgrace attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *Devin* découvre ce qui eſt caché. Le *Prophète* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le préſent & le paſſé. La *Prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien inſtruit, & qui connoît le rapport que les moindres ſignes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, paſſe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme ſage, qui voit les conſéquences dans leurs principes & les effets dans leurs cauſes, peut ſe faire regarder du peuple comme un *Prophète*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque choſe de plus fort pour la conſcience; il tient de la loi; la vertu nous engage à nous en aquitter. L'*obligation* dit quelque choſe de plus abſolu pour la pratique; elle tient de l'uſage; le monde ou la bienſéance exige que nous la rempliſſions.

Il eſt du *devoir* des Conſeillers de ſe rendre au

Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges; & ils ſont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On ſe diſpenſe d'une *obligation*.

Il eſt du *devoir* d'un Eccléſiaſtique d'être vêtu modeſtement; & il eſt dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les politiques ſe font moins de peine de négliger leur *devoir*, que d'*oublier* la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DEMON.

Diable ſe prend toujours en mauvaiſe part; c'eſt un eſprit mal-faiſant, qui porte au vice, tente avec adreſſe, & corrompt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part; c'eſt un fort génie, qui entraine hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altere la liberté. Le prémier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible, que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que par une fauſſe délicateſſe ils ſubſtituent à ſa place celui de *démon*.

La malice eſt l'appanage du *diable*; la fureur eſt celui du *démon*. Ainſi l'on dit proverbialement que le *diable* ſe mêle des choſes, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée; & l'on dit que le *démon* de la jalouſie poſsède un mari, lorſqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes, pour faire parade d'un fonds de vertu dans leurs méchancetés mêmes, attribuent au *diable* une attention continuelle à les induire au crime,

crime. Les Poëtes dans leur enthouſiaſme ſont agités d'un *démon* qui les fait ſouvent ſortir des règles du bon-ſens & donner dans le phébus, croyant ſaiſir le ſublime du ſtyle poëtique.

DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.

Le prémier de ces mots ſert à marquer la nature des diſcours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuiſent à la réputation de ceux qui en ſont les auteurs; avec cette différence que ce qui eſt *diffamant* eſt un obſtacle à la gloire, fait perdre l'eſtime, & attire le mépris des honnêtes-gens; que ce qui eſt *infamant* eſt une tache honteuſe dans la vie, fait perdre l'honneur, & attire l'averſion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le public, plus on eſt expoſé aux diſcours *diffamatoires* des jaloux & des mécontens. Qui a eu la ſottiſe ou le malheur de faire quelque action *diffamante*, doit être très attentif à ne ſe point donner des airs de vanité. Quand on a ſur ſon compte quelque choſe d'*infamant*, il faut ſe cacher entièrement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* ſont plus propres à deshonorer ceux qui les compoſent, que ceux contre qui ils ſont faits. Rien n'eſt plus *diffamant* pour un homme, que les baſſeſſes de cœur; & rien ne l'eſt davantage pour les femmes, que les foibleſſes de galanterie pouſſées à l'excès. Il n'eſt pour toutes ſortes de perſonnes rien de ſi *infamant*, que les châtimens ordonnés par la Juſtice publique.

DIFFERENCE. DIVERSITE'. VARIETE'. BIGARRURE.

La *différence* ſuppoſe une comparaiſon que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empêchent la confuſion. La *diverſité* ſuppoſe un changement, que le goût cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flatte & le réveille. La *variété* ſuppoſe une pluralité de choſes non-reſſemblantes, que l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſuppoſe un aſſemblage mal-aſſorti, que le caprice forme pour ſe réjouir, ou que le mauvais goût adopte par préférence.

La *différence* des mots doit ſervir à marquer celle des idées. Un peu de *diverſité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; ſi nous ne l'appercevons pas, c'eſt la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théatre.

DIFFEREND. DISPUTE, QUERELLE.

La concurrence des intérêts cauſe les *différends*. La contrariété des opinions produit les *diſputes*. L'aigreur des eſprits eſt la ſource des *querelles*.

On vuide le *différend*. On termine la *diſpute*. On appaiſe la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint

joint au défaut d'attention à la juſte valeur des termes, eſt ce qui prolonge ordinairement les *diſputes*. Il y a, dans la plupart des *querelles*, plus d'humeur que de haine.

DILIGENT. EXPEDITIF. PROMT.

Lorſqu'on eſt *diligent*, on ne perd point de tems, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorſqu'on eſt *expéditif*, on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui ſe préſente, & on le finit tout de ſuite. Lorſqu'on eſt *promt*, on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais, & la lenteur ſont les trois défaus oppoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quitte point; & l'homme *promt* en vient bien-tôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer; & *promt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *diſcernement* regarde non ſeulement la choſe, mais encore ſes apparences, pour ne la pas confondre avec d'autres; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe conſidérée en elle-même, pour en pénétrer le vrai; c'eſt une connoiſſance qui prononce. Le prémier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumières juſque dans l'avenir;

il ſent le rapport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin l'on peut dire du *diſcernement*, qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empêche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais; & l'on peut dire du *jugement*, qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente, & empêche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorſqu'il eſt queſtion de choiſir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en rapporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorſqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les ſciences veulent du *diſcernement*; il eſt plus ou moins délicat, ſelon la fineſſe de l'eſprit & l'étendue des connoiſſances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement*; il eſt plus ou moins ſûr, ſelon la force de la raiſon & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *diſcernement*, eſt une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement*, eſt un étourdi.

DISTINGUER. SEPARER.

On *diſtingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *ſépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on ſe fait des choſes, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les déſigne, ſervent à les *diſtinguer*. L'arrangement, la place, le tems, & le lieu, ſervent à les *ſéparer*.

Vouloir trop ſe *diſtinguer* des perſonnes avec qui nous devons vivre, c'eſt leur donner occaſion à ſe *ſéparer* de nous.

La

La différence des modes & du langage *diſtingue* plus de nations, que celle des mœurs. L'abſence *ſépare* les amis, ſans en deſunir le cœur: je n'oſerois dire la même choſe des amans; & ce n'eſt qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit, que les abſens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots ſignifient, que d'un tout on en fait pluſieurs parties; mais celui de *diviſer* ne marque préciſément que la deſunion du tout pour former de ſimples parties; & celui de *partager*, outre cette deſunion du tout, a de plus un certain rapport à l'union propre de chaques parties pour en former de nouveaux touts particuliers.

La différence des intérêts *diviſe* les Princes; celle des opinions *partage* les Peuples.

On *diviſe* le tout en ſes parties; on le *partage* en ſes portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviſer* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRESENTER. OFFRIR.

L'idée du don eſt le fondement eſſentiel & commun, qui rend en beaucoup d'occaſions la ſignification de ces mots ſynonyme. Mais *donner* eſt plus familier; *préſenter* eſt toujours reſpectueux; *offrir* eſt quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domeſtiques. Nous *préſentons* aux Princes. Nous *offrons* aux Dieux.

On *donne* à une perſonne, afin qu'elle reçoive. On lui *préſente*, afin qu'elle agrée. On lui *offre*, afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui eſt à nous;

offrir que ce qui eſt en notre pouvoir; mais nous *préſentons* quelquefois ce qui n'eſt ni à nous ni en notre puiſſance.

Donner marque plus poſitivement l'acte de la volonté qui tranſporte actuellement la propriété de la choſe. *Préſenter* déſigne proprement l'action extérieure de la main ou du geſte, pour livrer la choſe dont on veut tranſporter la propriété ou l'uſage. *Offrir* exprime particulièrement le mouvement du cœur qui tend à ce tranſport. Ainſi la valeur des deux derniers mots a plus de rapport à la partie préliminaire du don; & celle du prémier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté; c'eſt pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *préſente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner*; mais on ne peut changer l'ordre de ce ſens.

Les biens, le cœur, l'eſtime ſe *donnent*. Les reſpects, le pain benit, les cayers des Etats ou des délibérations ſe *préſentent*. Les ſervices perſonnels *s'offrent*.

Ce n'eſt pas toujours la libéralité qui fait *donner*; l'intérêt y a quelquefois beaucoup de part. La manière de *préſenter* peut être plus agréable, que le don même de la choſe. On *offre* plus ſouvent par pure politeſſe, que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque ſens qu'on prenne ces mots, le plaiſir eſt toujours l'oppoſé de la *douleur*, & le bien l'eſt du *mal*. Mais ils ne ſont proprement ſynonymes que dans le ſens où ils marquent une ſorte de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſouffrir; & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité; le *mal* dit quel-

quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là, qu'elle eſt aiguë; & de l'autre, qu'il eſt violent. On dit auſſi, par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

CHAGRIN. TRISTESSE. MELANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracaſſeries de la vie; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions; le goût des plaiſirs en eſt émouſſé. La *mélancolie* eſt l'effet du tempérament; les idées ſombres y dominent, & en éloignent celles qui ſont réjouiſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorſqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorſque par un excès de ſenſibilité il s'en laiſſe entièrement ſaiſir. Le ſang s'altère dans la *mélancolie*, lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe procurer des divertiſſemens & des diſſipations.

DROIT. DEBOUT.

On eſt *droit*, lorſqu'on n'eſt ni courbé ni penché. On eſt *debout*, lorſqu'on eſt ſur ſes pieds.

La bonne-grace veut qu'on ſe tienne *droit*. Le reſpect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice*; c'eſt ce qui eſt dû à chacun. La *juſtice* eſt la conformité des actions avec le *droit*; c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt dû. Le prémier eſt dicté par la nature, ou établi par l'autorité ſoit divine ſoit humaine; il peut quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde eſt la règle qu'il faut toujours ſuivre; elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les loix de la *juſtice*, que de ſoutenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point; il eſt ferme par ſa ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas; il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante*, & qui l'eſt le moins.

ECLAIRE'. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne ſe trompe pas; il ſait. Le *clairvoyant* ne ſe laiſſe pas tromper; il diſtingue.

L'étude rend *éclairé*. L'eſprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoit la juſtice d'une cauſe; il eſt inſtruit de la loi qui la favoriſe ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénètre les circonſtances & la nature d'une cauſe; il eſt d'abord au fait, & voit de quoi il eſt queſtion.

ECLAT.

ÉCLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit ſur le *brillant*, & celui-ci ſur le *luſtre*. Deſorte que c'eſt avec raiſon qu'on a critiqué l'expreſſion d'un auteur qui définit le JE-NE-SAI-QUOI, le *luſtre* du *brillant*; & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit, le *brillant* du *luſtre*; il auroit même mieux dit, s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui eſt abſolument mauvais. Mais ces mots ne ſont pas faits pour être ſous le régime l'un de l'autre; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant*, ni le *brillant* du *luſtre*; encore moins le *luſtre* du *brillant*, & le *brillant* de l'*éclat*; il faut opter pour l'un des trois, ſelon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer; ou ſi l'on veut les appliquer tous au même ſujet, il faut que ce ſoit ſans régime & par forme de gradation; en diſant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *luſtre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *luſtre* que les couleurs uſées.

Il ſemble que l'*éclat* tienne du feu; que le *brillant* tienne de la lumière; & que le *luſtre* tienne du poli.

On ne ſe ſert guère du mot de *luſtre* que dans le ſens littéral, pour ce qui tombe ſous la vue; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat*, & encore plus ſouvent celui de *brillant*, dans le ſens figuré, pour le diſcours & les ouvrages de l'eſprit. Etant conſidérés dans ce ſens, il me paroît que c'eſt par la vérité, la force, & la nouveauté des penſées qu'un diſcours a de l'*éclat*; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicateſſe de l'expreſſion; & que

c'eſt par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la phraſe, qu'on donne du *luſtre* à ce qu'on dit.

EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.

L'*effigie* eſt pour tenir la place de la choſe même. L'*image* eſt pour en repréſenter ſimplement l'idée. La *figure* eſt pour en montrer l'attitude & le deſſein. Le *portrait* eſt uniquement pour la reſſemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos myſtères. On fait des *figures* équeſtres de nos Rois. On grave les *portraits* des hommes illuſtres.

Effigie & *portrait* ne ſe diſent dans le ſens littéral, qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *figure* ſe diſent de toutes ſortes de choſes. *Portrait* ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les orateurs font, ſoit des perſonnes, des caractères, ou des actions.

ELEGANCE. ELOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* conſiſte dans un tour de penſée noble & poli, rendu par des expreſſions chatiées, coulantes & gracieuſes à l'oreille; & que ce qui fait l'*éloquence* eſt un tour de penſée vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes & figurées, ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles

L'*élégance* s'applique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la phraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des idées.

La

La prémière donne du luſtre au diſcours; la ſeconde y met du ſublime. L'une fait les beaux-parleurs; & l'autre les grands orateurs.

DIFFICULTÉ. OBSTACLE. EMPECHEMENT.

La *difficulté* embaraſſe; elle ſe trouve ſur-tout dans les affaires, & en ſuſpend la déciſion. *Obſtacle* arrête; il ſe rencontre proprement ſur nos pas, & barre nos démarches. L'*empêchement* réſiſte; il ſemble mis exprès pour s'oppoſer à l'exécution de nos volontés.

On dit, lever la *difficulté*; ſurmonter l'*obſtacle*; ôter ou vaincre l'*empêchement*.

Le mot de *difficulté* me paroît exprimer quelque choſe qui naît de la nature & des propres circonſtances de ce dont il s'agit. Celui d'*obſtacle* ſemble dire quelque choſe qui vient d'une cauſe étrangère. Celui d'*empêchement* fait entendre quelque choſe qui dépend d'une loi ou d'une force ſupérieure.

La diſpoſition des eſprits fait ſouvent naître dans les traités plus de *difficultés*, que la matière même ſur laquelle il eſt queſtion de ſtatuer. L'éloquence de Démoſthène fut le plus grand *obſtacle* que Philippe de Macédoine trouva dans ſes routes politiques, & qu'il ne put jamais ſurmonter que par la force des armes. La proche parenté eſt un *empêchement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de rapport au nombre & à la

quantité; ſa propre énergie eſt d'ajouter & d'augmenter; quand il n'y en a pas aſſez, il en faut *encore*; l'amour eſt non ſeulement libéral, mais *encore* prodigue. *Auſſi* tient davantage de la ſimilitude & de la comparaiſon; ſa valeur particulière eſt de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choſes; lorſque le corps eſt malade, l'eſprit l'eſt *auſſi*; ce n'eſt pas ſeulement à Paris qu'il y a de la politeſſe, on en trouve *auſſi* dans la province.

ENFANT. PUERIL.

On applique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on dirois d'un homme qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le prémier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité, & le ſecond un défaut d'élévation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon; un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoître le ſolide; une conduite *puérile* eſt une conduite ſans goût, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des ſentimens.

GAI. ENJOUÉ. RÉJOUISSANT.

C'eſt par l'humeur qu'on eſt *gai*; par le caractère d'eſprit qu'on eſt *enjoué*; & par les façons d'agir qu'on eſt *réjouiſſant*. Le triſte, le ſérieux, & l'ennuyeux ſont préciſément leurs oppoſés.

Notre *gaieté* tourne preſque entièrement à notre profit; notre *enjouement* ſatisfait autant ceux avec qui

qui nous nous trouvons, que nous-mêmes; mais nous sommes uniquement *réjouissans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* est de bonne compagnie. Un homme *réjouissant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertissemens, d'être *enjoué* dans les conversations libres, & il faut éviter d'être *réjouissant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APPRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE-SAVOIR.

Enseigner, c'est uniquement donner des leçons. *Apprendre*, c'est donner des leçons dont on profite. *Instruire*, c'est mettre au fait des choses par des mémoires détaillés. *Informer*, c'est avertir les personnes des évènemens qui peuvent leur être de quelque conséquence. *Faire-savoir*, c'est simplement rapporter ou mander fidèlement les choses.

Enseigner & *apprendre* ont plus de rapport à tout ce qui est propre à cultiver l'esprit & à former une belle éducation; c'est pourquoi l'on s'en sert très à propos lorsqu'il est question des arts & des sciences. *Instruire* a plus de rapport à ce qui est utile à la conduite de la vie & au succès des affaires; ainsi il est à sa place lorsqu'il s'agit de quelque chose qui regarde ou notre devoir, ou nos intérêts. *Informer* renferme particulièrement, dans l'étendue de son sens, une idée d'autorité à l'égard des personnes qu'on informe, & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits sont l'objet de l'*information*; c'est par cette raison que ce mot est à merveille lorsqu'il est question des servi-

ces

ces ou des malverſations de gens employés par d'autres, & de la manière dont ſe comportent les enfans, les domeſtiques, les ſujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raiſon à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire-ſavoir* a plus de rapport à ce qui ſatisfait ſimplement la curioſité; deſorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Profeſſeur *enſeigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ſes leçons. L'Hiſtorien *apprend* à la poſtérité les évènemens de ſon ſiècle. Le Prince *inſtruit* ſes Ambaſſadeurs de ce qu'ils ont à négocier. Le père *inſtruit* auſſi ſes enfans de la manière dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui ſe paſſe dans la Province. Le ſurveillant *informe* auſſi les ſupérieurs de la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui leur ſont ſoumis. Les correſpondans ſe *font-ſavoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils ſont.

Il faut ſavoir à fond, pour être en état d'*enſeigner*. Il faut de la méthode & de la clarté pour *apprendre* aux autres; de l'expérience & de l'habileté pour bien *inſtruire*; de la prudence & de la ſincérité pour *informer* à propos & au vrai; des ſoins & de l'exactitude pour *faire-ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *apprennent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire*. Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être deſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font-ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre deſavantage.

EN-

ENTENDRE ECOUTER. OUIR.

Entendre, c'eſt être frappé des ſons. *Ecouter*, c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas, quoiqu'on *écoute*; & ſouvent on *entend*, ſans *écouter*. *Ouïr* n'eſt guère d'uſage qu'au prétérit; il diffère d'*entendre*, en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe; on a quelquefois *ouï* parler, ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de *feindre* de ne pas *entendre*. Il eſt mal-honnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte, il faut avoir *ouï* diſtinctement.

ENTENDRE. COMPRENDRE, CONCEVOIR.

Se faire des idées conformes aux objets préſentés, c'eſt la ſignification commune de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité d'idées, qui a préciſément rapport à la valeur des termes dont on ſe ſert; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choſes qu'on explique; & celle qu'exprime le mot de *concevoir*, regarde plus particulièrement l'ordre & le deſſein de ce qu'on propoſe. Le prémier s'applique très bien aux circonſtances du diſcours, au ton dont on parle, au tour de la phraſe, à la délicateſſe des expreſſions; tout cela s'*entend*. Le ſecond paroît mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoiſſances ſpéculatives; ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſième s'emploie avec grace pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans; enfin tout ce qui dépend de l'imagination, ſe *conçoit*.

On

On *entend* les langues; on *comprend* les ſciences; & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique; de *comprendre* ce qui eſt abſtrait; & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* déſigne un eſprit fin; celle de *comprendre* déſigne un eſprit pénétrant; celle de *concevoir* déſigne un eſprit net & méthodique.

Le courtiſan *entend* le langage des paſſions. L'homme docte *comprend* les queſtions métaphyſiques de l'école. L'architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui eſt délicat; ne *comprend* pas ce qui eſt relevé; & ne *conçoit* pas ce qui eſt grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot; ne s'entretenir que de choſes communes & ſenſibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de ſublimes; & mettre, autant que la converſation le permet, de l'ordre dans ſon diſcours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTETÉ. OPINIATRE. TETU. OBSTINÉ.

Ces épithètes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention, qui le ſéduit, & qui, lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empêche d'en approuver & d'en goûter d'autres. Dans un *opiniâtre*, ce défaut paroît être l'effet d'une conſtance mal entendue, qui le confirme dans ſes volontés, & qui, lui faiſant trou-

trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empêche de ſe retracter. Dans un *têtu*, ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de ſoi-même, qui fait que, ſe conſultant ſeul, il ne compte pour rien le ſentiment d'autrui. Dans un *obſtiné*, ce défaut me paroît provenir d'une eſpèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impoliteſſe, fait qu'il ne veut jamais cèder.

Entêté & *têtu* déſignent un défaut plus fondé ſur un eſprit trop fortement perſuadé, que ſur une volonté trop difficile à réduire; & dont par conſéquent le propre effet eſt de faire trop abonder en ſon ſens; avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & ſe perſuade également les ſentimens des autres comme les ſiens, & même après quelque ſorte d'examen ou de raiſonnement; au-lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux ſiens propres, & le plus ſouvent du prémier aſpect ſans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obſtiné* déſignent tout au contraire un défaut plus fondé ſur une volonté revêche, que ſur une conviction d'eſprit; & dont l'effet particulier tend directement à ne ſe point rendre au ſens des autres, malgré toutes les lumières contraires; avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuſe ordinairement de ſe rendre à la raiſon, par une oppoſition à cèder qui lui eſt comme naturelle & de tempérament; au-lieu que l'*obſtiné* ne s'en défend ſouvent que par une volonté de pur caprice & de propos délibéré.

ENTIER. COMPLET.

Une choſe eſt *entière*, lorſqu'elle n'eſt ni mutilée, ni briſée, ni partagée, & que toutes ſes parties ſont jointes ou aſſemblées de la façon dont elles

elles doivent l'être. Elle eſt *complette*, lorſqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le prémier de ces mots a plus de rapport à la totalité des portions qui ſervent ſimplement à conſtituer la choſe dans ſon intégrité eſſentielle. Le ſecond en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la choſe.

Les bourgeois dans les provinces occupent des maiſons *entières*; à Paris ils n'ont pas toujours des appartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui nait du deſſein & de la conſtruction de l'ouvrage; & le *fini*, celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclud tout défaut; & l'autre montre un ſoin particulier & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire, n'eſt pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler, n'eſt pas *fini*.

Les anciens ſe ſont plus attachés au *parfait*; & les modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *achève* ce qui eſt commencé, en continuant à y travailler. On *finit* ce qui eſt avancé, en y mettant la dernière main. On *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faiſant diſcontinuer. De ſorte que l'idée caractériſtique d'*achever* eſt la conduite de la choſe juſqu'à ſon dernier période; celle de *finir* eſt l'arrivée de ce période; & celle de *terminer* eſt la ceſſation de la choſe.

Achever n'a proprement rapport qu'à l'ouvrage per-

permanent, ſoit de la main, ſoit de l'eſprit; on deſire qu'il ſoit *achevé*, par la curioſité qu'on a de le voir dans ſon entier. *Finir* ſe place particuliérement à l'égard de l'occupation paſſagère; on ſouhaite qu'elle ſoit *finie*, par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours appliqué à la même. *Terminer* ne ſe dit guère que pour les diſcuſſions, les différends, & les courſes.

Les eſprits légers commencent beaucoup de choſes, ſans en *achever* aucune. Les perſonnes extrêmement prévenues en leur faveur ne donnent guère de louanges aux autres, ſans *finir* par un correctif ſatirique. Ne peut-on pas douter de la ſageſſe de ces loix, qui au-lieu de *terminer* les procès, ne ſervent qu'à les prolonger?

ENVIER. AVOIR-ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils poſsèdent; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons-envie* pour nous de ce qui n'eſt pas en notre poſſeſſion; nous voudrions l'avoir. Le prémier eſt un mouvement de jalouſie ou de vanité. Le ſecond l'eſt de cupidité ou de volupté.

Les ſubalternes *envient* l'autorité des ſupérieurs. Les enfans *ont-envie* de tout ce qu'ils voyent.

Il me paroît qu'on ſe ſert plus à propos d'*envier* pour les avantages perſonnels & généraux; mais qu'*avoir-envie* va mieux pour les choſes particulières & détachées de la perſonne. Ainſi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir-envie* d'un mets.

EQUIVOQUE. AMBIGUITÉ. DOUBLE-SENS.

L'*équivoque* a deux ſens; l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire entendre, & qui eſt effectivement entendu de ceux qui écoutent; l'autre détourné, qui n'eſt entendu que de la perſonne qui parle, & qu'on ne ſoupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguïté* a un ſens général, ſuſceptible de diverſes interprétations; ce qui fait qu'on a peine à démêler la penſée préciſe de l'auteur, & qu'il eſt quelquefois même impoſſible de la pénétrer au juſte. Le *double-ſens* a deux ſignifications naturelles & convenables, par l'une deſquelles il ſe préſente littéralement pour être compris de tout le monde, & par l'autre il fait une fine alluſion pour n'être entendu que de certaines perſonnes.

Ces trois façons de parler ſont, dans l'occaſion, des ſubterfuges adroits pour cacher ſa véritable penſée. Mais on ſe ſert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguïté* pour ne pas trop inſtruire, & du *double-ſens* pour inſtruire avec précaution.

Il eſt bas & indigne d'un honnête-homme d'uſer d'*équivoque*; il n'y a que la ſubtilité d'une éducation ſcolaſtique, qui puiſſe perſuader qu'elle ſoit un moyen de ſauver du naufrage ſa ſincérité; car dans le monde elle n'empêche pas de paſſer pour menteur ou pour malhonnête-homme, & elle y donne de plus un ridicule d'eſprit très mépriſable. L'*ambiguïté* eſt peut-être plus ſouvent l'effet de la confuſion des idées de celui qui parle, que d'un deſſein prémédité de ſa part de ne point éclairer ceux qui l'écoutent; on ne doit en faire uſage que dans les occaſions où il eſt dangéreux de trop inſtruire.

ſtruire. Le *double-ſens* eſt d'un eſprit fin; la malignité & la politeſſe en ont introduit l'uſage; il faudroit ſeulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

ESPERER. ATTENDRE.

Le prémier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même; & il déſigne une confiance appuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particuliérement le moment heureux de l'évènement, ſans exclure ni déſigner par ſa propre énergie aucun fondement de confiance. On *eſpère* d'obtenir les choſes; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpère* ſoit plus une grace ou une faveur; & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos demandes; & nous en *attendons* de convenables à nos propoſitions.

J'*eſpère* que mon ouvrage ſera goûté du public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GENIE.

Le ſens littéral d'*eſprit* eſt d'une vaſte étendue; il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes; & par conſéquent il eſt le fondement du rapport

port & de la reſſemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a auſſi un ſens particulier & d'un uſage moins étendu, qui le diſtingue & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particulière qu'il eſt ici placé, défini, & caractériſé. J'ai cru ce préliminaire néceſſaire pour aller au-devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caractères ſuivans.

L'*eſprit* eſt fin, délicat; mais il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie; ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées. Son propre eſt de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée; elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la règle; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon-ſens* eſt droit & ſûr; ſon objet ne va pas au-delà des choſes communes; il empêche d'être la dupe des charlatans & des fripons; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & prévoyant; il diſtingue, pèſe, & diſcute; ne laiſſe rien au hazard; & inſpire beaucoup de diſcrétion & de réſerve. L'*entendement* eſt ſubtil & clairvoyant; il bannit l'air imbécille & nigaud; met aiſément au fait des choſes; parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & promte; elle épargne les longues applications; donne beaucoup d'ouverture pour les ſciences & pour les arts; met de la clarté dans les expreſſions, & de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* eſt habile & pénétrante; elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles; rend les hom-

hommes propres aux divers emplois de la ſociété civile; fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute régulièrement. Le *génie* eſt heureux & fécond; c'eſt plus un don de la nature, qu'un ouvrage de l'éducation; quand on a ſoin de le cultiver, on en eſt toujours récompenſé par le ſuccès; il met du caractère & du goût dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne ſe pique point d'*eſprit*; s'attache à avoir de la *raiſon*; veille à ne ſe point écarter du *bon-ſens*; travaille à former ſon *jugement*; exerce ſon *entendement*; cherche à rendre ſa *conception* juſte; ſe procure en toutes choſes le plus d'*intelligence* qu'il peut; & ſuit ſon *génie*.

La bêtiſe eſt l'oppoſé de l'*eſprit*; la folie l'eſt de la *raiſon*; la ſottiſe l'eſt du *bon-ſens*; l'étourderie l'eſt du *jugement*; l'imbécillité l'eſt de l'*entendement*; la ſtupidité l'eſt de la *conception*; l'incapacité l'eſt de l'*intelligence*; & l'ineptie l'eſt du *génie*.

Il faut dans le commerce des Dames, de l'*eſprit*; ou du jargon qui en ait l'apparence. L'on n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon*, dans les cercles d'amis. Le *bon-ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans. La *conception* fait goûter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

ETONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION.

Un événement imprévu, supérieur aux connoissances & aux forces de l'ame, lui cause les situations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* est plus dans les sens, & vient de choses blâmables ou peu approuvées. La *surprise* est plus dans l'esprit, & vient de choses extraordinaires. La *consternation* est plus dans le cœur, & vient de choses affligeantes.

Le prémier de ces mots ne se dit guère en bonne part; le second se dit également en bonne & en mauvaise; & le troisième ne s'emploie jamais qu'en mauvaise part. La beauté d'une femme ne cause point d'*étonnement*, & sa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami, comme celle d'un ennemi, peut causer de la *surprise*. Un accident qui attaque l'honneur, ou qui dérange la fortune, est capable de jetter dans la *consternation*.

L'*étonnement* suppose dans l'événement qui le produit, une idée de force; il peut frapper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs. La *surprise* y suppose une idée de merveilleux; elle peut aller jusqu'à l'admiration. La *consternation* y en suppose une de généralité; elle peut pousser la sensibilité jusqu'à un entier abattement.

Les cœurs bien-placés sont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liste des miracles ou des sortilèges. Dans les calamités publiques & dans les maux pressans, on est *consterné*; parce qu'on manque de ressources, ou qu'on se défie de celles qu'on a.

Plus

Plus on eſt expérimenté, moins on eſt ſuſceptible *d'étonnement*; parce que les choſes réelles donnent l'idée des poſſibles. L'eſprit ſupérieur trouve rarement un ſujet de *ſurpriſe*; parce qu'il ſait que ce qu'il ne connoit pas, n'eſt pas plus extraordinaire que ce qu'il connoit; & que les cauſes cachées ſont également, comme les cauſes connues, des reſſorts mécaniques de la nature, ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai Philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation*; parce qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes prémières, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entiere ſoumiſſion.

ETRE. EXISTER. SUBSISTER.

Etre convient à toutes ſortes de ſujets, ſubſtances ou modes, & à toutes les manières d'être, ſoit réelles, ſoit idéales, ſoit qualificatives ou rélatives. *Exiſter* ne ſe dit que des ſubſtances, & ſeulement pour en marquer l'être réel. *Subſiſter* s'applique également aux ſubſtances & aux modes, mais avec un rapport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers rapports, qu'ils *ſont*. On dit de la matière, de l'eſprit, des corps, & de tous les Etres réels, qu'ils *exiſtent*. On dit des Etats, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établiſſemens qui ne ſont ni détruits ni changés, qu'ils *ſubſiſtent*.

Le verbe *être* ſert ordinairement à marquer les modifications & les propriétés du ſujet; celui d'*exiſter* n'eſt d'uſage que pour en exprimer ſimplement l'exiſtence; & l'on emploie celui de *ſubſiſter* pour dé-

désigner le tems qui répond à cette existence ou à cette modification. Ainsi l'on dit que l'homme *est* inconstant; que le phénix n'*existe* pas; que tout ce qui est d'établissement humain ne *subsiste* qu'un tems.

EVEILLER. REVEILLER.

Le prémier de ces mots est d'un plus fréquent usage dans le sens littéral, & le second est plus souvent employé dans le sens figuré. L'un se fait quelquefois sans le vouloir, mais l'autre marque ordinairement du dessein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le sommeil tendre. Il faut peu de chose pour *réveiller* une passion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

EVENEMENT. ACCIDENT. AVANTURE.

Evènement se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, soit au public, soit aux particuliers; & il est le mot convenable pour les faits qui concernent l'état ou le gouvernement. *Accident* se dit de ce qui arrive de fâcheux, soit à un seul, soit à plusieurs particuliers; & il s'applique également aux faits qui ne sont pas personels, comme à ceux qui le sont. *Avanture* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, soit que les choses viennent inopinément, soit qu'elles soient la suite d'une intrigue; & ce mot marque quelque chose qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me semble aussi que le hazard a moins de part dans l'idée d'*évènement*, que dans celle d'*accident* & d'*avanture*.

Les

Les révolutions d'état ſont des *évènemens*; les chûtes d'édifices ſont des *accidens*; les bonnes-fortunes de jeunes gens ſont des *avantures*.

La vie eſt pleine d'*évènemens* que la prudence ne peut prévoir. La plupart des *accidens* n'arrivent que par défaut d'attention. Il eſt peu de gens qui aient vécu dans le monde ſans avoir eu quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE-EXCELLENT.

Exceller ſuppoſe une comparaiſon; met au-deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpèce, exclud les pareils; & s'applique à toutes ſortes d'objets. *Etre-excellent* place ſimplement dans le plus haut degré, ſans faire de comparaiſon; ſouffre des égaux; & ne convient bien qu'aux choſes de goût. Ainſi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Mikel-Ange dans le deſſein, & que Silvia *eſt excellente* actrice.

Quelque mécanique que ſoit un art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt excellent*, plus il eſt quelquefois dangéreux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuſe* d'une faute apparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier; & part d'un fonds de politeſſe. L'autre eſt pour arrêter la vengeance, ou pour empêcher la punition; & déſigne un mouvement de repentir.

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promtement.

EXPERIENCE. ESSAI. EPREUVE.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des choſes; elle décide de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, éclaircit le doute, & diſſipe l'ignorance. L'*eſſai* concerne particulièrement l'uſage des choſes; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choſes; elle inſtruit de ce qui eſt bon ou mauvais, diſtingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour ſavoir, des *eſſais* pour choiſir, & des *épreuves* pour connoître.

L'*expérience* confirme nos opinions; elle eſt la mère de la ſcience. L'*eſſai* conduit notre goût; il eſt la voie de la ſatisfaction. L'*épreuve* raffine notre confiance; elle eſt le remède contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTERIEUR. DEHORS. APPARENCE.

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit; il fait partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en approche le plus. L'*apparence* eſt l'effet que la vue de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vue.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées ſont l'*extérieur* d'un château; les foſſés, les cours, les jardins, & les avenues en ſont les *dehors*; la figure, la grandeur, la ſituation, & le plan de l'architecture en ſont l'*apparence*.

Dans

Dans le ſens figuré, *extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes; *dehors* eſt plus ordinaire pour les manières & pour la dépenſe; & *apparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide. Les pratiques de dévotion ſont des *apparences* qui ne décident rien ſur la vertu.

FACILE. AISÉ.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui ſe fait ſans peine; mais le prémier de ces mots exclud proprement la peine qui nait des obſtacles & des oppoſitions qu'on met à la choſe; & le ſecond exclud la peine qui nait de l'état même de la choſe. Ainſi l'on dit que l'entrée eſt *facile*, lorſque perſonne n'arrête au paſſage; & qu'elle eſt *aiſée*, lorſqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par la raiſon de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile*; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il eſt *aiſé*.

Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir du mot de *facile* en dénommant l'action; & de celui d'*aiſé* en exprimant l'évènement de cette action. De ſorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en eſt *facile*, & qu'il eſt *aiſé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs ſe forment les deux adverbes *aiſément* & *facilement*, qui, outre les différences qu'ils puiſent de leurs ſources, en ont encore une particulière, que je dois ſans doute faire remarquer ici; c'eſt que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'eſprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une

perſonne de bonne ſociété, qu'elle comprend *aiſément* les choſes fines, & pardonne *facilement* les deſobligeantes ; plutôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aiſément*. Ce choix eſt délicat, je l'avoue ; mais je le ſens, pourquoi un autre ne le ſentiroit-il pas ?

FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.

La *façon* nait du travail, & réſulte de la matière miſe en œuvre ; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, ſelon qu'il eſt habile dans l'art. La *figure* nait du deſſein, & réſulte du contour de la choſe ; l'auteur du plan la fait plus ou moins régulière, ſelon qu'il eſt capable de juſteſſe. La *forme* nait de la conſtruction, & réſulte de l'arrangement des parties ; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, ſelon qu'il ſait régler ſon imagination. La *conformation* ne ſe dit guère qu'à l'égard des parties du corps animal ; elle nait de leur rapport, & réſulte de la diſpoſition qu'elles ont à s'aquitter de leurs fonctions ; la nature la produit plus ou moins convenable, ſelon la concurrence accidentelle des cauſes phyſiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte ſouvent ſur le prix de la matière. On ne donne guère en architecture la *figure* ronde, qu'aux pièces uniques & iſolées. Le paganiſme a peint la Divinité ſous toutes ſortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'eſprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle eſt belle ou laide ; de la *figure*, qu'elle eſt gracieuſe ou deſagréable ; de

de la *forme*, qu'elle eſt ordinaire ou extraordinaire; & de la *conformation*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe.

La mode décide ſur la *façon*; l'ancienneté ayant toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure*; il ne s'agit que de l'avoir juſte. L'eſpèce règle la *forme*; il faut y aſſujettir le goût. La proportion préſide à la *conformation*; les cauſes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'eſt employé que dans le ſens littéral; mais *façon*, *figure* & *forme* le ſont auſſi dans le figuré; avec cette différence, qu'alors le prémier de ces mots ſe dit particulièrement à l'égard de l'action perſonnelle, le ſecond à l'égard de la contenance, & le troiſième à l'égard du cérémonial.

Chacun a ſa *façon* propre de penſer & d'agir. Un homme qui ſouffre, fait une triſte *figure* avec des gens en pleine ſanté qui ne reſpirent que la joie. La *forme* devient ſouvent plus eſſentielle que le fonds.

FAÇONS. MANIERES.

Il me ſemble que *façons* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie; & que *manières* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractère ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner des graces; & quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe: cet échange n'eſt pas à l'avantage des prémiers.

Les *manières* de la Cour deviennent *façons* dans la province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui est *fade* ne pique pas le goût. Ce qui est *insipide* ne le touche point du tout. Ainsi le dernier enchérit sur le premier; il ne manque à l'un qu'un degré d'assaisonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'esprit, ils sont tous les deux très éloignés du beau; mais le *fade* paroissant en affecter & en chercher les graces, déplaît & choque; l'*insipide* ne paroissant pas même le connoître, ennuye & rebute.

A l'égard de la beauté du sexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*insipide* qu'à ceux qui sont d'un tempérament tout à fait insensible; mais on dit une beauté *fade*, lorsqu'elle n'est point animée & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, soit de vivacité ou de langueur, qui sont faits pour réveiller l'œil du spectateur.

FAIRE. AGIR.

On *fait* une chose; on *agit* pour la *faire*.

Le mot de *faire* suppose, outre l'action de la personne, un objet qui termine cette action & qui en soit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la personne, & peut de plus être lui-même l'objet du mot de *faire*.

L'ambitieux, pour *faire* réussir ses projets, ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La sagesse veut que dans tout ce que nous *faisons*, nous *agissions* avec réflexion.

FAMEUX. ILLUSTRE. CELEBRE. RENOMMÉ.

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux* n'eſt fondée que ſur une ſimple diſtinction du commun, qui fait parler du ſujet dans une vaſte étendue de contrées & de ſiècles; ſoit que cette diſtinction ſe prenne en bonne ou en mauvaiſe part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illuſtre* eſt fondée ſur un mérite appuyé de dignité & d'éclat, qui fait non ſeulement connoître, mais qui fait encore eſtimer le ſujet, & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célèbre* eſt fondée ſur un mérite de talent, mais de talent d'eſprit ou de ſcience, qui, ſans placer dans le grand & ſans ſuppoſer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au ſujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé*, eſt uniquement fondée ſur la vogue que donne le ſuccès ou le goût public, qui, ſans procurer beaucoup d'honneur au ſujet, le tire ſimplement de l'oubli, & rend ſon nom connu dans le monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, eſtimée par les François, eſt également *fameuſe* chez l'une & l'autre nation. Les Princes brillent pendant leur vie; mais ils ne ſont *illuſtres* dans la poſtérité que par les monumens de grandeur, de ſageſſe, & de bonté qu'ils laiſſent après eux. Il y a des auteurs *célèbres* qu'il n'eſt pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, ſans faire courir beaucoup de riſque à ſa propre réputation. Il ſuffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris, pour y faire bien vîte ſa fortune.

Fameux, *célèbre*, & *renommé* ſe diſent des perſonnes & des autres choſes; mais *illuſtre* ne s'applique qu'aux perſonnes, du moins quand on veut être ſcrupuleux ſur le choix des termes.

Eroſtrate chez les Grecs brûla le Temple de Diane pour ſe rendre *fameux*, il y réuſſit plus par la défenſe que les juges firent de le nommer, que par ſon action; la plupart de nos libelles ont le même ſort, ils ſe tirent de la pouſſière & deviennent *fameux* par un Arrêt. La bataille de Cannes rendit les Carthaginois *illuſtres*; la journée de Ronceveaux ne fit pas le même effet pour les Eſpagnols; & ces deux actions ſont *célèbres* dans l'hiſtoire, quoique malheureuſes pour les peuples qui en ont conſervé la mémoire. Les Gobelins ont été des teinturiers ſi *renommés*, que leur nom eſt demeuré au lieu où ils travailloient, & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les vins de Falerne aient été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille eſt plus de bourgeoiſe. *Maiſon* eſt plus de qualité.

On dit, en parlant de naiſſance, être d'honnête *famille*, & de bonne *maiſon*. On dit auſſi *famille* royale, & *maiſon* ſouveraine.

Les *familles* ſe font par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières diſtinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui paſſent de père en fils. Les *maiſons* ſe forment par les titres, par les hautes dignités dont elles ſont illuſtrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FA-

FANE'E. FLETRIE.

Ces deux mots diffèrent entre eux du plus au moins; le ſecond enchérit au-deſſus du prémier; une fleur qui n'eſt que *fanée* peut quelquefois reprendre ſon éclat; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, ſe *fane* par la longueur du tems, & peut ſe *flétrir* promtement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.

Toutes ces qualités, très oppoſées à la bonne ſociété, ſont l'effet & en même tems l'expreſſion d'un goût particulier, qui s'écarte mal à propos de celui des autres. C'eſt-là l'idée générale qui en fait des ſynonymes, employés aſſez indifféremment dans beaucoup d'occaſions, parce qu'on n'a point alors en vue les idées particulières qui les diſtinguent. Mais chacun n'en a pas moins ſon propre caractère, que je crois rencontrer aſſez heureuſement en diſant, que s'écarter du goût commun par excès de délicateſſe, ou par une recherche du mieux faite hors de ſaiſon, c'eſt être *fantaſque*; s'en écarter par une ſingularité d'objet non convenable, c'eſt être *bizarre*; par inconſtance ou changement ſubit de goût, c'eſt être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penſer, c'eſt être *quinteux*; par groſſièreté de mœurs & défaut d'éducation, c'eſt être *bourru*.

Le *fantaſque* dit proprement quelque choſe de

difficile; le *bizarre*, quelque chose d'extraordinaire; le *capricieux*, quelque chose d'arbitraire; le *quinteux*, quelque chose de périodique; & le *bourru*, quelque chose de maussade.

FATAL. FUNESTE.

Ils signifient également quelque chose de triste & de malheureux; mais le premier est plus un effet du sort; & le second est plus une suite du crime.

Les gens de guerre sont en danger de finir leurs jours d'une manière *fatale*; & les scélérats sont sujets à mourir d'une manière *funeste*.

FAUTE. DEFAUT. DEFECTUOSITE'. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans son idée un rapport accessoire à l'auteur de la chose; ensorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il désigne aussi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la chose, sans rapport à l'auteur; mais il exprime un mal qui consiste dans un écart positif de la règle. *Défectuosité* marque quelque chose qui n'est pas mal par lui-même, mais uniquement par rapport au but de la chose, ou au service qu'on s'en propose. *Vice* dit un mal qui nait du fonds ou de la disposition naturelle de la chose, & qui en corrompt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moins de conséquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il est plus d'usage dans la morale que dans la physique & dans la mécanique.

La

La concession d'un pouvoir sans bornes est une grande *faute* dans l'établissement du gouvernement; il n'est point de législateur qui n'ait faite. Quelques connoisseurs ont observé qu'il y avoit dans la chapelle de Versailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaisseau ne répondoit pas à l'élévation. La roture est en France une *défectuosité* qui prive les sujets de beaucoup de places brillantes, dont ils seroient néanmoins capables, comme la noblesse en est une en Suisse qui empêche d'avoir part au gouvernement. L'indigestion causée par un excès d'alimens, est moins dangereuse que celle qui vient du *vice* de l'estomac. Les personnes scrupuleuses regardent les *imperfections* comme de vrais péchés, dont Dieu doit les punir; mais les Chrétiens raisonnables ne les regardent que comme suites nécessaires de l'humanité, dont Dieu se sert simplement pour les humilier & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PECHE'. DELIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la foiblesse humaine; elle va contre les règles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur; il est contre les loix de la nature. Le *péché* ne se dit que par rapport aux préceptes de religion; il va proprement contre les mouvemens de la conscience. Le *délit* part de la désobéissance ou de la rebellion contre l'autorité légitime; il est une transgression de la loi civile; voilà pourquoi il est du style de Palais. Le *forfait* vient de scélératesse & d'une corruption entière du cœur; il blesse les sentimens d'humanité, viole la foi, & attaque la sûreté publique.

Les

Les emportemens de la colère & les intrigues de galanterie ſont des *fautes*. Les calomnies & les aſſaſſinats ſont des *crimes*. Les menſonges & les jugemens téméraires ſont des *péchés*. Les duels & les contrebandes ſont des *délits*. Les incendies & les empoiſonnemens ſont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider ſur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTE'. DEDAIN.

Le prémier de ces mots ſe dit également en bien & en mal; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaiſe part, parce que c'eſt dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un ſentiment qui nous empêche de nous familiariſer, & qui nous éloigne des perſonnes que nous croyons au-deſſous de nous, ſoit par la naiſſance, les biens, ou les talens; avec cette différence, que la *fierté* eſt fondée ſur l'eſtime qu'on a de ſoi-même; & le *dédain*, ſur le peu de cas qu'on fait des autres.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit eſprit, ou d'une ſotte éducation. Ceux qui n'ont que l'étiquette du mérite, ſe font du *dédain* une ſorte de décoration perſonelle, qui produit un effet tout contraire à leur intention, en les aviliſſant aux yeux de ceux dont ils prétendent ſe faire admirer.

FIN. DELICAT.

Il ſuffit d'avoir aſſez d'eſprit, pour concevoir ce qui eſt *fin*; mais il faut encore du goût, pour entendre ce qui eſt *délicat*. Le prémier eſt au-deſſus

deſſus de la portée de bien des gens, & le ſecond trouve peu de perſonnes qui ſoient à la ſienne.

Un diſcours *fin* eſt quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne ſent pas le *délicat* du prémier coup, ne le ſentira jamais. On peut chercher l'un, & il faut ſaiſir l'autre.

Fin eſt d'un uſage plus étendu; on s'en ſert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* eſt d'un ſervice, comme d'un mérite, plus rare; il ne ſied pas aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choſes flatteuſes. Ainſi l'on dit une ſatire *fine*, une louange *délicate*.

FIN. SUBTIL. DELIÉ.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *ſubtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aiſé par des routes ſûres.

Les Normands ont la réputation d'être *fins*. Les Gaſcons paſſent pour *ſubtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. ETABLIR. INSTITUER. ERIGER.

Fonder, c'eſt donner le néceſſaire pour la ſubſiſtance; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir*, c'eſt accorder une place & un lieu de réſidence; il a un rapport particulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Inſtituer*, c'eſt créer & former les choſes; il en déſigne l'auteur, ou celui qui les a le prémier imagi-

née-

ginées & miſes au monde. *Eriger*, c'eſt changer en mieux la valeur des choſes; il ne s'emploie bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX a *fondé* les Quinze-Vingts. Louis XIV a *établi* les Filles de ſaint Cyr. Ignace de Loyola a *inſtitué* les Jéſuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622, ſous Louis XIII.

FOU. EXTRAVAGANT. INSENSÉ. IMBÉCILLE.

Le *fou* manque par la raiſon, & ſe conduit par la ſeule impreſſion mécanique. L'*extravagant* manque par la règle, & ſuit ſes caprices. L'*inſenſé* manque par l'eſprit, & marche ſans lumière. L'*imbécille* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui ſans aucun diſcernement.

Les *fous* ont l'imagination forte; les *extravagans* ont les idées ſingulières; les *inſenſés* les ont bornées; & les *imbécilles* n'en ont point de leur propre fonds.

GAIN. PROFIT. LUCRE. EMOLUMENT. BENEFICE.

Le *gain* ſemble être quelque choſe de très caſuel, qui ſuppoſe des riſques & du hazard; voilà pourquoi ce mot eſt d'un grand uſage pour les joueurs & pour les commençans. Le *profit* paroît être plus ſûr & venir d'un rapport habituel, ſoit de fonds, ſoit d'induſtrie; ainſi l'on dit les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fourniſſent les cartes, & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par

par les baux. Le *lucre* eſt d'un ſtyle plus ſoutenu, & dont l'idée a quelque choſe de plus abſtrait & de plus général ; ſon caractère conſiſte dans un ſimple rapport à la paſſion de l'intérêt, de quelque manière qu'elle ſoit ſatisfaite ; voilà pourquoi l'on dit très bien d'un homme, qu'il aime le *lucre* ; & qu'en pareille occaſion l'on ne ſe ſerviroit pas des autres mots avec la même grace. L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois ; marquant non ſeulement la finance règlée des appointemens, mais encore tous les autres revenant-bons. *Bénéfice* ne ſe dit guère que pour les Banquiers, les commiſſionaires, & les affaires d'argent ; ou dans la Juriſprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite tout *gain* fait aux jeux de hazard. On nomme ſouvent *profit*, ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet, eſt roturier. Ce n'eſt pas toujours où il y a le plus d'*émolumens*, qu'il ſe trouve le plus d'honneur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement des monnoies, ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſsède, lorſque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

GE-

GENERAL. UNIVERSEL.

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu eſt *univerſelle*.

Un Orateur parle en *général*, lorſqu'il ne fait point d'application particulière. Un ſavant eſt *univerſel*, lorſqu'il ſait de tout.

GENIE. TALENT.

Ils naiſſent tous les deux avec nous, & ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les arts & pour les emplois; mais le *génie* paroît être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif; le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la poëſie & de la peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer, n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir aucun rapport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de rapport au ſexe quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour; les *perſonnes* de

de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſouffre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoître la qualité des *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les gouvernemens il ſe trouve des *gens* mal-intentionnés; & il y a toujours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les Rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONNEUR.

La *gloire* dit quelque choſe de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de ſon propre mouvement & ſans y être obligé, les choſes les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, ſans répugnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui eſt pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le deſir d'acquérir de la *gloire* pouſſe quelquefois le courage du ſoldat juſqu'à la témérité; & les ſentimens d'*honneur* le retiennent ſouvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il eſt aſſez d'uſage, dans le diſcours, de mettre l'intérêt en antithèſe avec la *gloire*, & le goût avec l'*honneur*. Ainſi l'on dit, qu'un auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ſes ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; & que quand un avare fait de la dépenſe, c'eſt plus par *honneur* que par goût.

GRACES. AGREMENS.

Les *graces* naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté; c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agrémens* viennent d'un assemblage de traits fins, que l'humeur & l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *graces*, & l'esprit d'*agrémens*. L'on dit d'une personne qu'elle marche, danse, chante avec *grace*, & que sa conversation est pleine d'*agrémens*.

Que peut desirer un homme dans une Dame, que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *graces* & d'*agrémens*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit & de plus délicat dans les sentimens? En est-il de ce caractère?

GRAVE. SERIEUX. PRUDE.

On est *grave* par sagesse & par maturité d'esprit. On est *sérieux* par humeur & par tempérament. On est *prude* par goût & par affectation.

La légèreté est l'opposé de la *gravité*; l'enjouement l'est du *sérieux*; le badinage l'est de la *pruderie*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale sévère rendent *sérieux*. Le desir de passer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS. EPAIS.

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité de ſa circonférence; elle eſt *épaiſſe* par l'une de ſes dimenſions.

Un arbre eſt *gros*. Une planche eſt *épaiſſe*.

Il eſt difficile d'embraſſer ce qui eſt *gros*. On a de la peine à percer ce qui eſt *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la ſpéculation font le *ſavant*. Celles qui rempliſſent la mémoire font l'homme-*docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils ſont *habiles*; du Philoſophe & du Mathématicien, qu'ils ſont *ſavans*; de l'Hiſtorien & du Juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu; le *ſavant* plus profond; & le *docte* plus univerſel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience; *ſavans* par la méditation; *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. REPUGNANCE.

Le mot de *haine* s'applique plus ordinairement aux perſonnes. Les mots d'*averſion* & d'*antipathie* conviennent à tout également. On ne ſe ſert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions; c'eſt-à-dire, lorſqu'il s'agit de faire quelque choſe.

La *haine* eſt plus volontaire, & paroît jetter ſes racines dans la paſſion, ou dans le reſſentiment d'un

d'un cœur irrité & plein de fiel. L'*averſion* & l'*antipathie* ſont moins dépendantes de la liberté, & paroiſſent avoir leur ſource dans le tempérament, ou dans le goût naturel; mais avec cette différence, que l'*averſion* a des cauſes plus connues; & que l'*antipathie* en a de plus ſecrettes. Pour la *répugnance* elle n'eſt pas, comme les autres, une habitude qui dure; c'eſt un ſentiment paſſager, cauſé par la peine ou par le dégoût de ce qu'on eſt obligé de faire.

Les manières impertinentes & les mauvaiſes qualités, qu'on remarque dans les perſonnes ou qu'on leur attribue, nourriſſent la *haine*; elle ne ceſſe que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, ſoit par un retour d'eſtime, ſoit par reconnoiſſance pour quelque ſervice, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur & les façons d'agir oppoſées aux nôtres, nous donnent de l'*averſion* pour les perſonnes qui les ont; elle ne ceſſe que lorſque ces perſonnes changent & s'accommodent à notre eſprit & à nos mœurs; ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence du tempérament, la ſingularité de l'humeur, l'eſprit particulier, & le je-ne-ſai-quoi d'un air qui déplait, produiſent l'*antipathie*; elle dure juſqu'à ce que les reſſorts ſecrets du ſang & de la nature aient fait un aſſez grand changement dans le goût, pour qu'il ſoit univerſel, ou entièrement ſoumis à la raiſon. Une infinité de motifs particuliers peuvent cauſer la *répugnance* qu'on a à uſer des choſes ou à les faire, ſelon la nature de ces choſes, les occaſions, & les circonſtances; on ne la ſent qu'autant qu'on eſt contraint par les autres, ou qu'on ſe contraint ſoi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on

qu'on hait, & y noircit juſqu'aux vertus. L'*averſion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la ſociété comme quelque choſe de fort deſagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut ſouffrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empêche qu'on ne faſſe les choſes de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'eſt pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'eſprit, de la *haine* à l'amour, que de la *haine* à l'indifférence. C'eſt quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre, que nous avons le plus d'*averſion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*; tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de la diſſimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raiſon, l'honneur & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice; de l'*averſion*, que pour ce qui eſt nuiſible; de l'*antipathie*, que pour ce qui porte au crime; & de la *répugnance*, que pour les fauſſes démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.

Le dernier de ces mots ſuppoſe toujours quelque appareil ou quelque circonſtance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir ſa place dans une occaſion preſſée & peu connue, & le *diſcours* étant ſouvent préparé pour des occaſions publiques & brillantes. Je fais donc excuſe à certains critiques ſi je n'adhère pas, dans cette ſeconde édition, au

jugement qu'ils ont porté ſur cet article, & ſi je ne penſe pas, comme eux, que ce ſoit dans cette idée d'appareil que conſiſte la différence qui eſt entre la *harangue* & le *diſcours*. Ce n'eſt pas faute de docilité, c'eſt faute de perſuaſion; puiſque les *diſcours*, qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les chaires, & en cent autres occaſions, peuvent avoir l'appareil le plus éclatant, ſans être ni *harangues* ni *oraiſons*; & que, dans une converſation ſecrette ou dans un tête-à-tête, on peut *haranguer* au-lieu de *diſcourir*. Leur cenſure n'a été fondée que ſur ce qu'ils ont penſé que le mot de *diſcours* étoit placé dans le ſens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le ſens particulier d'un *diſcours* préparé. Mais quelle apparence qu'on puiſſe le prendre dans un autre ſens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaiſon & en faire un ſynonyme avec le mot de *harangue*? Ce préliminaire poſé, voici comment je crois devoir caractériſer ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur, elle a pour but de perſuader & d'émouvoir; ſa beauté conſiſte à être vive, forte & touchante. Le *diſcours* s'adreſſe directement à l'eſprit; il ſe propoſe d'expliquer & d'inſtruire; ſa beauté eſt d'être clair, juſte & précis. L'*oraiſon* travaille à prévenir l'imagination; ſon plan roule ordinairement ſur la louange, ou ſur la critique; ſa beauté conſiſte à être noble, délicate & brillante.

Le Capitaine fait à ſes ſoldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *diſcours*, pour développer ou pour ſoutenir un ſyſtème. L'Orateur prononce une *oraiſon* funèbre, pour donner à l'aſſemblée une grande idée de ſon héros.

La

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *discours* en diminuent souvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraison* lui fait perdre l'avantage du vrai.

HAZARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.

Le *hazard* ne forme ni ordre ni dessein; on ne lui attribue ni connoissance ni volonté; & ses évènemens sont toujours très incertains. La *fortune* forme des plans & des desseins, mais sans choix; on lui attribue une volonté sans discernement; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *sort* suppose des différences & un ordre de partage; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laisse dans le doute jusqu'au moment qu'elle se manifeste. Le *destin* forme des desseins, des ordres, & des enchainemens de causes; on lui attribue la connoissance, la volonté, & le pouvoir; ses vues sont fixes & déterminées.

Le *hazard* fait. La *fortune* veut. Le *sort* décide. Le *destin* ordonne.

La plupart des succès sont plus l'effet du *hazard* que de l'habileté. Il en coûte beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vu des intrépides abandonner volontairement leur vie au *sort* du dé. Tout ce qui est écrit dans le livre du *destin* est inévitable, parce qu'on ne peut ni forcer son tempérament, ni voir au-delà de la portée de ses lumières.

HONNETE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.

Nous ſommes *honnêtes*, par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils*, par les honneurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à notre rencontre. Nous ſommes *polis*, par les façons flatteuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux*, par des airs prévenans pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſommes *affables*, par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manières *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſtime. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie; *civil* ſans importunité; *poli* ſans fadeur; *gracieux* ſans minauderie; & *affable* ſans familiarité.

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentimens de modeſtie produiſent la *pudeur*. Elles font quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au viſage; mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de ſe glorifier ni d'avoir *honte* de ſa naiſſance; ce ſont des traits d'orgueil: mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pu-*

deur

deur soit une vertu, il y a néanmoins des occasions où elle passe pour foiblesse & timidité.

ICI. LA.

Ici est le lieu même où est la personne qui parle. *Là* est un lieu différent. Le prémier marque & spécifie l'endroit. Le second est plus vague; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main.

On dit, venez *ici*, allez *là*. L'un est plus près, l'autre est plus éloigné.

IDE'E. PE'NSE'E. IMAGINATION.

L'*idée* représente l'objet, & nous frappe. La *pensée* considère l'objet, & nous persuade. L'*imagination* forme l'objet, & nous séduit.

On est sûr de plaire dans la conversation, quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuser les *pensées*. On accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités.

IL-FAUT. IL-EST-NECESSAIRE. ON-DOIT.

Le prémière de ces expressions marque plus précisément une obligation de complaisance, ou de coutume. La seconde marque plus particulière-

ment une obligation essentielle. La troisième est plus propre à désigner une obligation de bienséance.

Il faut hurler avec les loups. *Il est nécessaire* d'aimer Dieu pour être sauvé. *On doit* dans chaque chose s'en rapporter aux maîtres de l'art.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'est un plus grand défaut d'être *grossier*, que d'être simplement *impoli*; & c'en est encore un plus grand d'être *rustique*.

L'*impoli* manque de belles manières; il ne plaît pas. Le *grossier* en a de desagréables; il déplaît. Le *rustique* en a de choquantes; il rebute.

L'*impolitesse* est le défaut des gens d'une médiocre éducation; la *grossièreté* l'est de ceux qui en ont eu une mauvaise; & la *rusticité* l'est de ceux qui n'en ont point eu.

On souffre l'*impoli* dans le commerce du monde; on évite le *grossier*; & l'on ne se lie point du tout avec le *rustique*.

INCERTITUDE. DOUTE. IRRESOLUTION.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision; mais l'*incertitude* vient de ce que l'événement des choses est inconnu; le *doute* vient de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix; & l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire; & dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire.

L'hom-

L'homme ſage ne ſort guère de l'*incertitude* ſur l'avenir; du *doute* ſur les opinions; & de l'*irréſolution* ſur les engagemens.

INCLINATION. PENCHANT.

L'*inclination* dit quelque choſe de moins fort que le *penchant*. La prémière nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraine.

Il ſemble auſſi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation; & que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies eſt eſſentiel pour les jeunes-gens; parce qu'à cet âge on prend aiſément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* inſurmontable vers le plaiſir; il le cherche même au moment qu'il croit ſe faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête; mais on ſuppoſe celui du *penchant* plus ſenſuel, & quelquefois même honteux. Ainſi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les ſciences; & qu'il a du *penchant* à la débauche & au libertinage.

INCROYABLE. PARADOXE.

On ſe ſert d'*incroyable* en fait d'évènemens; & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choſes *incroyables*; on propoſe des *paradoxes*.

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable*, lorſque c'eſt leurs maitres qui parlent. Une propoſition nouvelle, quoique vraie, riſque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoiqu'extravagante, conſerve tout ſon crédit.

INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NEGLIGENT.

On eſt *indolent* par défaut de ſenſibiliné; *nonchalant* par défaut d'ardeur; *pareſſeux* par défaut d'action; *négligent* par défaut de ſoin.

Rien ne pique l'*indolent*; il vit dans la tranquillité, & hors des atteintes que donnent les fortes paſſions. Il eſt difficile d'animer le *nonchalant*; il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *pareſſeux*, ſur les avantages que procure le travail. L'inattention eſt l'appanage du *négligent*; tout lui échape, & il ne ſe pique point d'exactitude.

L'*indolence* émouſſe le goût. La *nonchalance* craint la fatigue. La *pareſſe* fuit la peine. La *négligence* apporte des délais & fait manquer l'occaſion.

Je crois que l'amour eſt de toutes les paſſions la plus propre à vaincre l'*indolence*. Il me ſemble qu'on ſurmonte plus aiſément la *nonchalance* par la crainte du mal, que par l'eſpérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *pareſſe*. Des intérêts perſonels & conſidérables ne ſouffrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*induſtrie* eſt un tour ou une adreſſe de la conduite. Le *ſavoir-faire* eſt un avantage d'art ou de talent.

Dans la néceſſité, la reſſource de l'*induſtrie* eſt plus prompte; celle du *ſavoir-faire* eſt plus ſûre.

On nomme chevaliers d'*induſtrie* ceux qui, ſans biens, ſans emplois, ſans métier, vivent néanmoins

moins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'acquiert plus par pénétration que par maximes.

INIMITIE'. RANCUNE.

L'*inimitié* eſt plus déclarée; elle paroît toujours ouvertement. La *rancune* eſt plus cachée; elle diſſimule.

Les mauvais ſervices & les diſcours deſobligeans entretiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorſque fatigué de chercher à nuire, on ſe raccommode; ou que perſuadé par des amis communs, on ſe réconcilie. Le ſouvenir d'un tort ou d'un affront reçu conſerve la *rancune* dans le cœur; elle n'en ſort que lorſqu'on n'a plus aucun deſir de vengeance, & qu'on pardonne ſincèrement.

L'*inimitié* n'empêche pas toujours d'eſtimer ſon ennemi, ni de lui rendre juſtice; mais elle empêche de le careſſer, & de lui faire du bien autrement que par de certains mouvemens d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on ſacrifie quelquefois ſa vengeance. La *rancune* fait toujours embraſſer avec plaiſir l'occaſion de ſe venger; mais elle ſait ſe couvrir de l'extérieur de l'amitié juſqu'au moment qu'elle trouve à ſe ſatisfaire.

Il y a quelquefois de la nobleſſe dans l'*inimitié*; & il ſeroit honteux de n'en point avoir pour certaines perſonnes. Mais la *rancune* a toujours quelque choſe de bas; un courage fier refuſe nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vu les ſentimens héréditaires, & l'*inimitié* ſe perpétuer dans les familles; les mœurs ſont changées, le fils ne veut du père que la ſucceſſion des

biens. Les réconciliations parfaites ſont rares; il reſte ſouvent bien de la *rancune* après celles qui paroiſſent être les plus ſincères; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens, eſt aſſez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philoſophe. S'il y a un cas où la *rancune* ſoit excuſable, c'eſt à l'égard des traîtres; leur crime eſt trop noir, pour qu'on puiſſe penſer à eux ſans indignation.

INSINUER, PERSUADER, SUGGERER.

On *inſinue* finement & avec adreſſe. On *perſuade* fortement & avec éloquence. On *ſuggère* par crédit & avec artifice.

Pour *inſinuer*, il faut ménager le tems, l'occaſion, l'air, & la maniére de dire les choſes. Pour *perſuader*, il faut faire ſentir les raiſons & l'avantage de ce qu'on propoſe. Pour *ſuggérer*, il faut avoir acquis de l'aſcendant ſur l'eſprit des perſonnes.

Inſinuer dit quelque choſe de plus délicat. *Perſuader* dit quelque choſe de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans ſa valeur quelque choſe de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *inſinuer*. On propoſe nettement ce qu'on veut *perſuader*. On fait valoir ce qu'on veut *ſuggérer*.

On croit ſouvent avoir penſé de ſoi-même ce qui a été *inſinué* par d'autres. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raiſonnement a *perſuadé* des gens, qui ne s'étoient pas rendus à des preuves con-

convaincantes & démonſtratives. La ſociété des perſonnes qui ne penſent & n'agiſſent qu'autant qu'elles ſont *ſuggérées* par leurs domeſtiques, ne peut pas être d'un goût bien délicat.

INTERIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* eſt caché par l'extérieur. Le *dedans* eſt renfermé par les dehors.

Il faut ſavoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans*, & régulier en dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs paſſions.

INTERIEUR. INTERNE. INTRINSEQUE.

Intérieur ſe dit plus particulièrement des choſes ſpirituelles. *Interne* a plus de rapport aux parties du corps. *Intrinsèque* s'applique à la valeur ou à la qualité qui réſulte de l'eſſence des choſes mêmes, indépendamment de l'eſtimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* ſont les plus dangéreuſes. Les fréquentes mutations des monnoies ont appris à faire attention à leur valeur *intrinsèque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On *trouve* des choſes cachées, par

la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'esprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Physique *trouve* les causes & les effets.

Le Baron de Ville a *inventé* la Machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du sang.

JOIE. GAIETÉ.

La *joie* est dans le cœur. La *gaieté* est dans les manières. L'une consiste dans un doux sentiment de l'ame; l'autre, dans une agréable situation d'esprit.

Il arrive quelquefois que la possession d'un bien, dont l'espérance nous avoit causé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut souvent qu'un tour d'imagination, pour faire succéder une grande *gaieté* aux larmes qui paroissent les plus amères.

JUSTESSE. PRECISION.

La *justesse* empêche de donner dans le faux; & la *précision* écarte l'inutile.

Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule; le *poltron* n'ose avancer. Le prémier ne se défend pas; le second n'attaque point.

Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*.

LAR-

LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.

Ce ſont gens qui prennent ce qui ne leur appartient pas; avec cette différence, que le *larron* prend en cachette; il dérobe. Le *fripon* prend par fineſſe; il trompe. Le *filou* prend avec adreſſe & ſubtilité; il eſcamote. Le *voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert; le *fripon* d'être reconnu; le *filou* d'être ſurpris; & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même choſe *laſſe*. La peine *fatigue*. On ſe *laſſe* à ſe tenir debout. On ſe *fatigue* à travailler.

Etre *las*, c'eſt ne pouvoir plus agir. Etre *fatigué*, c'eſt avoir trop agi.

La *laſſitude* ſe fait quelquefois ſentir ſans qu'on n'ait rien fait; elle vient alors d'une diſpoſition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le ſang. La *fatigue* eſt toujours la ſuite de l'action; elle ſuppoſe un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le ſens figuré, un ſuppliant *laſſe* par ſa perſévérance; & il *fatigue* par ſes importunités.

On ſe *laſſe* d'attendre. On ſe *fatigue* à pourſuivre.

LEGERE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légère* ne s'attache pas fortement. Une *inconſtante* ne s'attache pas pour long-tems. Une *volage* ne s'attache pas à un ſeul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légère* ſe donne à un autre, parce que le prémier ne la retient pas; l'*inconſtante*, parce que ſon amour eſt fini; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de pluſieurs; & la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différens.

Les hommes ſont ordinairement plus *légers* & plus *inconſtans* que les femmes; mais celles-ci ſont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainſi les prémiers pèchent par un fonds d'indifférence, qui fait ceſſer leur attachement; & les ſecondes par un fonds d'amour, qui leur fait ſouhaiter de nouveaux attachemens. Par conſéquent le mérite des hommes ne paroît être dans la perſévérance; & celui des femmes dans la réſiſtance. Les uns doivent ſe munir contre les dégoûts; & les autres contre les attaques.

LEVER. ELEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.

On *lève* en dreſſant ou en mettant debout. On *élève* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *ſoulève* en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe* en ajoutant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étendue. On *exhauſſe* en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt-à-dire en donnant plus de hau-

hauteur par une continuation de la chose même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une statue, *soulever* un coffre, *hausser* les épaules & la voix, *exhausser* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agissent, ou que les parties d'une chose ne se séparent. On *attache* pour arrêter une chose, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel; & on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faisceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le sens figuré, un homme est *lié*, lorsqu'il n'a pas la liberté d'agir; & il est *attaché*, quand il n'est pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorsque nous ne voyons pas nos liens; & nous ne sentons pas que nous sommes *attachés*, lorsque nous ne pensons point à faire usage de notre liberté.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'espace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu. *Place* insinue une idée d'ordre & d'arrangement.

Paris est le *lieu* du monde le plus agréable. Les espions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes.

On

On eſt dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

LITTERATURE. ERUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me ſemble, entre les quatre prémières de ces qualités un ordre de gradation & de ſublimité d'objet, ſuivant le rang où elles ſont ici placées. La *littérature* déſigne ſimplement les connoiſſances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège; car ce mot n'eſt pas pris ici dans le ſens où il ſert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoiſſances plus recherchées, mais dans l'ordre ſeulement des belles-lettres. Le *ſavoir* dit quelque choſe de plus étendu, principalement dans ce qui eſt de pratique. La *ſcience* enchérit par la profondeur des connoiſſances, avec un rapport particulier à ce qui eſt de ſpéculation. Quant au mot de *doctrine*, il ne ſe dit proprement qu'en fait de mœurs & de religion; il emporte auſſi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une ſecte.

La *littérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *ſavoir* fait les doctes. La *ſcience* fait les ſavans. La *doctrine* fait les gens inſtruits.

Il y a eu un tems où la nobleſſe ſe piquoit de n'avoir pas même les prémiers élémens de *littérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amuſemens infinis à une vie tranquille & retirée. Il faut dans le *ſavoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *ſcience* n'eſt qu'une orgueilleuſe inſulte, de la part de l'ignorance.

On

On ſuit ordinairement la *doctrine* de ſes maitres, ſans trop examiner ſi elle eſt la bonne.

LOURD. PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps; & celui de *peſant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'eſprit. Il faut de la force pour porter l'un, & de la ſupériorité de génie pour ſoutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un Etat eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul.

LUEUR. CLARTE'. SPLENDEUR.

La *lueur* eſt un commencement de *clarté*, & la *ſplendeur* en eſt la perfection. Ce ſont les trois différens degrés de l'effet de la lumière.

Tout le ſecours de la *lueur* ſe borne à faire appercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement diſtinguer & connoître. La *ſplendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT. DESASTRE.

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux évènement. Mais le *malheur* s'applique particulièrement aux évènemens de fortune & de choſes étrangères à la perſonne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne-même. Le *deſaſtre* dit quelque choſe de plus général.

C'eſt

C'eſt un *malheur*, de perdre ſon argent ou ſon ami. C'eſt un *accident*, de tomber ou d'être bleſſé. C'eſt un *deſaſtre*, de ſe voir tout à coup ruïné & deshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident*, & un *deſaſtre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. MECHANT. MALICIEUX.

Le *malin* l'eſt de ſang-froid; il eſt ruſé; quand il nuit, c'eſt un tour qu'il joue; pour s'en défendre, il faut s'en défier. Le *mauvais* l'eſt par emportement; il eſt violent; quand il nuit, il ſatisfait ſa paſſion; pour n'en rien craindre, il ne faut pas l'offenſer. Le *méchant* l'eſt par tempérament; il eſt dangéreux; quand il nuit, il ſuit ſon inclination; pour en être à couvert, le meilleur eſt de le fuir. Le *malicieux* l'eſt par caprice; il eſt obſtiné; s'il nuit, c'eſt de rage; pour l'appaiſer, il faut lui céder.

L'amour eſt un Dieu *malin*, qui ſe moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais*, quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes ſont quelquefois plus *méchans* que les femmes; mais les femmes ſont toujours plus *malicieuſes* que les hommes.

MASQUE. DEGUISE. TRAVESTI.

Il faut, pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert du mot de *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, lorſqu'il s'agit de paſſer en inconnu; & c'eſt alors prendre un habit

habit ordinaire & commun dans la ſociété, mais très éloigné & très différent de celui de ſon état.

On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes ennemis.

MATIERE. SUJET.

La *matière* eſt ce qu'on emploie dans le travail. Le *ſujet* eſt ſur quoi l'on travaille.

La *matière* d'un diſcours conſiſte dans les mots, dans les phraſes, & dans les penſées. Le *ſujet* eſt ce qu'on explique par ces mots, par ces phraſes, & par ces penſées.

Les raiſonnemens, les paſſages de l'Ecriture ſainte, les penſées des Pères de l'Egliſe, les caractères des paſſions, & les maximes de morale ſont la *matière* des ſermons. Les myſtères de la Foi & les préceptes de l'Evangile en doivent être le *ſujet*.

MENAGE. MENAGEMENT. EPARGNE.

On ſe ſert du mot de *ménage* en fait de dépenſe ordinaire; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires; & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* eſt le talent des femmes; il empêche de ſe trouver court dans le beſoin. Le *ménagement* eſt du reſſort des maris; il fait qu'on n'eſt jamais dérangé. L'*épargne* convient aux pères; elle ſert à amaſſer pour l'établiſſement de leurs enfans.

MENU. DELIE. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la groſſeur dont il manque, & d'autrefois il en a à la grandeur en tous ſens. Le *délié* n'eſt oppoſé qu'à la groſſeur, ſuppoſant toujours une ſorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaiſſeur, pouvant beaucoup avoir des autres dimenſions. Ainſi l'on dit, une jambe & une écriture *menue*; un fil *délié*; une planche & une étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un ſens plus général; *poſer* & *placer* en ont un plus reſtreint; mais *poſer* c'eſt mettre avec juſteſſe, dans le ſens & de la manière dont les choſes doivent être miſes; *placer* c'eſt les mettre avec ordre, dans le lieu & dans le rang qui leur conviennent. Pour bien *poſer*, il faut de l'adreſſe dans la main; pour bien *placer*, il faut du goût & de la ſcience.

On *met* des colonnes pour ſoutenir un édifice; on les *poſe* ſur des baſes; on les *place* avec ſymmétrie.

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'eſt pas long; un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *moment* a une ſignification plus étendue; il ſe prend quelquefois pour le tems en général, & il eſt d'uſage dans le ſens figuré. Le mot d'*inſtant* a une ſignification plus reſſerrée; il marque la plus petite durée du tems, & n'eſt jamais employé que dans le ſens littéral.

Tout

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *inſtant* trop tôt, ou trop tard, eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſauroit prévenir. Il ne faut ſouvent qu'un *inſtant*, pour changer la face entière des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* ſont chers à qui connoit le prix du tems. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans ſa valeur que l'idée d'un Etre ſeul, quoique général ; c'eſt ce qui exiſte. *Univers* renferme l'idée de pluſieurs Etres, ou plutôt celle de toutes les parties du monde ; c'eſt tout ce qui exiſte. Le prémier de ces mots ſe prend quelquefois dans un ſens particulier, comme quand on dit, l'ancien & le nouveau *monde* ; & dans un ſens figuré, comme quand on dit, en ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le ſecond ſe prend toujours à la lettre, & dans un ſens qui n'excepte rien. C'eſt pourquoi il faut ſouvent joindre le mot TOUT avec celui de *monde* ; mais il n'eſt pas néceſſaire de donner cette épithète au mot d'*univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échauffe tout le *monde*, & qu'il eſt le foyer de l'*univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le *mot* eſt de la Langue ; l'uſage en décide. Le *terme* eſt du ſujet ; la convenance en fait la bonté.

té. *L'expreſſion* eſt de la penſée; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots*; ſa préciſion dépend des *termes*; & ſon brillant dépend des *expreſſions*.

Tout diſcours travaillé demande que les *mots* ſoient François; que les *termes* ſoient propres; & que les *expreſſions* ſoient nobles.

Un *mot* hazardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts ſont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde; il en eſt pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profeſſion de ces arts. Les *expreſſions* guindées & trop recherchées font à l'égard du diſcours, ce que le fard fait à l'égard de la beauté du ſexe; employées pour embellir, elles enlaidiſſent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne ſoutient pas ſes entrepriſes. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté. Le ſecond manque de volonté & d'émulation.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'eſt pas propre à le former.

NEGOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandiſes. Le *commerce* & le *trafic* ne regardent que celles de marchandiſes; avec cette différence, ce me ſemble, que le *commerce* ſe fait plus par vente & par achat; & le *trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RECENT.

Ce qui n'a point ſervi eſt *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru eſt *nouveau*. Ce qui vient d'arriver eſt *récent*.

On dit d'un habit, qu'il eſt *neuf*; d'une mode, qu'elle eſt *nouvelle*; d'un fait, qu'il eſt *récent*.

Une penſée eſt *neuve*, par le tour qu'on lui donne; *nouvelle*, par le ſens qu'elle exprime; *récente*, par le tems de ſa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'uſage du monde, eſt un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui eſt le prémier de ſon nom, eſt un homme *nouveau*. L'on eſt moins touché des anciennes hiſtoires, que des *récentes*.

NOMMER. APPELLER.

On *nomme* pour diſtinguer dans le diſcours. On *appelle* pour faire venir dans le beſoin.

Le Seigneur *appella* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam, pour l'inſtruire de leurs noms; tel eſt le ſens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choſes par leurs noms, ni *appeller* toutes ſortes de gens à ſon ſecours.

NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. REFLEXIONS.

Les *notes* diſent quelque choſe de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une diſtinction. Les *obſervations* déſignent quelque choſe

choſe de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment ſeulement quelque choſe d'ajouté aux penſées de l'auteur.

Les *notes* ſont ſouvent néceſſaires. Les *remarques* ſont quelquefois utiles. Les *obſervations* doivent être ſavantes. Les *réflexions* ne ſont pas toujours juſtes.

Le changement des mœurs & des uſages fait que la plupart des auteurs ont beſoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'auſſi bonnes *remarques* à faire ſur les modernes, que ſur les anciens. Les *obſervations* hiſtoriques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connue. Les *réflexions* ne ſervent le plus ſouvent qu'à faire perdre de vue la prémière penſée.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils ſont également tous les deux des interprétations ou des explications ſuivies d'un texte. Mais la *gloſe* eſt plus littérale, & ſe fait preſque mot à mot. Le *commentaire* eſt plus libre, & moins ſcrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur eſt aſſez ordinaire d'être diffus ſur ce qui s'entend aiſément, & de garder le ſilence ſur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occaſion ſe dit pour l'arrivée de quelque choſe de nouveau, ſoit que cela ſe préſente, ou qu'on le cherche; & dans un ſens aſſez indéterminé, pour le tems comme pour l'objet. *Occurrence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche, & avec un rapport fixé au tems préſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un

d'un concours d'évènemens, d'affaires, ou d'intérêts. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport singulier à l'espèce & à la particularité de la chose. *Circonstance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une chose accessoire à une autre qui est la principale.

On connoit les gens dans l'*occasion*. Il faut se comporter selon l'*occurrence* des tems. Ce sont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raison défend de consulter la vertu. La diversité des *circonstances* fait que le même homme pense différemment sur la même chose.

Quoique tous ces mots s'unissent assez indifféremment avec les mêmes épithètes, il me semble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, une belle *occasion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuse, un *cas* pressant, une *circonstance* délicate; & qu'on ne diroit pas, une *occasion* heureuse, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* pressante.

OEUVRE. OUVRAGE.

Oeuvre dit précisément une chose faite; mais *ouvrage* dit une chose travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens font de bonnes-*œuvres*; les bons ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur & les passions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* est plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'esprit ou de la science. Ainsi l'on dit, une *œuvre* de miséricorde & une *œuvre* d'iniquité,

un *ouvrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique.

Oeuvres au pluriel se dit pour le recueil de tous les *ouvrages* d'un auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à se donner par la condamnation de la Philosophie de Descartes; c'est l'Arrêt de l'Université de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expressions sont entièrement semblables pour le sens; elles ne diffèrent dans l'usage que par rapport à la délicatesse de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroît qu'on doit se servir de *l'on* après ET, SI, OU, & même après QUE lorsque le mot qui suit commence par la syllabe COM; qu'ailleurs il est ordinairement mieux de se servir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes, si *l'on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où *l'on* voudra; & *l'on* doit le lire à plus d'une reprise.

Quelquefois la poésie met *l'on* au-lieu d'*on*, pour la mesure du vers.

ON-EST-ALLÉ. ON-A-ETÉ.

La première de ces expressions signifie qu'on est parti pour se rendre dans un lieu. La seconde marque qu'on en est de retour.

Tous ceux qui *sont-allés* à la guerre n'en reviendront

dront pas. Tous ceux qui *ont été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

ON-NE-SAUROIT. ON-NE-PEUT.

On-ne-ſauroit paroît plus propre pour marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On-ne-peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS qui fortifie la négation ne ſe joint jamais avec la prémière de ces expreſſions, & qu'elle accompagne ſouvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on-ne-ſauroit* faire eſt trop difficile. Ce qu'*on-ne-peut* pas faire eſt impoſſible.

On-ne-ſauroit bien ſervir deux maîtres. *On-ne-peut* pas obéir en même tems à deux ordres oppoſés.

On-ne-ſauroit aimer une perſonne dont on a lieu de ſe plaindre. *On-ne-peut-PAS* en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'averſion.

Un eſprit vif *ne ſauroit* s'appliquer à de longs ouvrages. Un eſprit groſſier *ne-peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils ſont l'un & l'autre une ſage diſpoſition des choſes; mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui réſulte de cette diſpoſition; & celui de *règle* en a davantage à l'autorité & au modèle qui conduiſent la diſpoſition.

On obſerve l'*ordre*, on ſuit la *règle*. Le prémier eſt un effet de la ſeconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *règle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire; & le *règlement*, la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du Droit naturel; & dans l'idée de l'autre quelque choſe qui tient plus du Droit poſitif.

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes, elles ſont même en droit de déroger à tous les *règlemens* particuliers.

On ſe ſoumet à la *règle*. On ſe conforme au *règlement*. Quoique celle-là ſoit plus indiſpenſable, elle eſt néanmoins plus tranſgreſſée; parce qu'on eſt plus frappé du détail du *règlement*, que de l'avantage de la *règle*.

ORGUEIL. VANITE'. PRESOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous eſtimons. La *vanité* fait que nous voulons être eſtimés. La *préſomption* fait que nous nous flattons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* ſe conſidère dans ſes propres idées; plein & bouffi de lui-même, il eſt uniquement occupé de ſa perſonne. Le *vain* ſe regarde dans les idées d'autrui; avide d'eſtime, il deſire d'occuper la penſée de tout le monde. Le *préſomptueux* hardi porte ſon eſpérance audacieuſe juſqu'à la chimère, & s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puiſſe faire à un *or-*

gueil-

meilleur, eſt de lui mettre ſes défauts ſous les yeux. On ne ſauroit mieux mortifier un homme *vain*, qu'en ne faiſant aucune attention aux avantages dont il veut ſe faire honneur. Pour confondre le *préſomptueux*, il n'y a qu'à le préſenter à l'exécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *pareſſe* eſt un moindre vice que la *fainéantiſe*. Celle-là ſemble avoir ſa ſource dans le tempérament, & celle-ci dans le caractère d'eſprit.

Le *pareſſeux* craint la peine; il fuit ce qui fatigue. Le *fainéant* n'aime point l'occupation; il eſt continuellement déſœuvré. L'un eſt lent au travail; & l'autre l'évite.

PAROLE. MOT.

La *parole* eſt l'expreſſion des idées par les organes de la voix; & le *mot* eſt la manière ou le moyen dont on ſe ſert pour rendre cette expreſſion; car c'eſt pour faire uſage de la *parole* que le *mot* eſt établi. La prémière eſt naturelle, générale, & univerſelle chez les hommes. Le ſecond eſt arbitraire, & varie ſelon les divers uſages des peuples. Le OUI & le NON ſont toujours & en tous lieux les mêmes *paroles*; mais ce ne ſont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes ſortes de langues, & dans toutes ſortes d'occaſions.

On a le don de la *parole* & la ſcience des *mots*: On donne du tour & de la juſteſſe à celle-là. On choiſit & l'on range ceux-ci.

Il eſt de l'eſſence des *paroles* de ſignifier quelque choſe; elles tendent ſouvent à perſuader & à faire agir. Les *mots* n'ont quelquefois point de ſens;

tout le but de leur établissement est la simple représentation des idées. Ainsi les *paroles* diffèrent entre elles par la différence des sens qu'elles ont; le mauvais sens fait la mauvaise *parole*. Mais il peut arriver que les *mots* ne diffèrent entre eux que par le son & l'articulation de la voix; le mauvais *mot* n'est tel, que parce qu'il n'est point en usage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'esprit. L'abondance des *mots* ne fait la richesse de la Langue, qu'autant qu'elle a pour origine la diversité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* est ce qu'on détache du tout. La *part* est ce qui en doit revenir. La *portion* est ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'assemblage; le second au droit de propriété; & le troisième à la quantité.

On dit, une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la succession; une *portion* d'héritage, & une *portion* de réfectoire.

Dans la Coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troisième *partie* des biens pour leur *part*, qui se partage entre elles par égales *portions*.

PAS. POINT.

Point nie avec plus de force que *pas*; & l'on pourroit dire que celui-ci marque simplement la négation, mais que l'autre semble de plus l'affirmer.

Pas

Pas doit être placé devants les mots qui servent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, & autres semblables. *Point* a ordinairement meilleure grace devant la particule DE, & à la fin de la phrase.

Pour l'ordinaire, il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de Lettres. La plupart des philosophes ne sont *pas* fort raisonnables. Qui n'a *pas* un sou à dépenser, n'a *pas* un grain de mérite a faire paroître. Il n'y a *point* de ressource dans une personne qui n'a *point* d'esprit. Si pour avoir du bien il en coûte à la probité, je n'en veux *point*.

PENSER. SONGER. REVER.

On *pense* tranquillement & avec ordre. On *songe* avec plus d'inquiétude & sans suite. On *rêve* d'une maniere abstraite & profonde.

Le philosophe *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours.

PERÇANT. PENETRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumiere, & du coup d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre; il est difficile de lui cacher la vérité; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* approfondit les choses sans s'arrêter à la superficie; il n'est pas aisé de lui donner le change; il ne se laisse point amuser.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITÉ.

La *pesanteur* est, dans le corps, une qualité qu'on sent & qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité; on ne le connoit que par comparaison. La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur*, avec un peu de mêlange de l'idée du *poids*; c'est-à-dire qu'elle désigne une certaine mesure générale & indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique ou de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, & lorsqu'on le joint avec le mot de CENTRE; ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il en faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs & de manières.

On dit absolument & dans un sens indéfini, qu'une chose a de la *pesanteur*; mais on dit relativement & d'une manière déterminée, qu'elle est d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air; & le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faisoit tendre vers leur centre; & de notre tems, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu, qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord règlé la valeur des monnoies; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à

celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, & qui procure à celui qui le possède du crédit & de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de sa *pesanteur* naturelle, que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, & la réflexion rend sage; mais l'une & l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, & le font paroître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement. La robe & le bonnet attirent du respect aux magistrats; mais c'est la science, la sagesse, & l'intégrité qui les rendent gens de *poids*.

PLAINDRE. REGRETTER.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'absent. L'un est un mouvement de la pitié; & l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un courtisan en faveur est l'objet de l'envie, & lorsqu'il tombe dans la disgrace personne ne le *plaint*. Les Princes les plus loués pendant leur vie, ne sont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre*, employé pour soi-même, change un peu la signification qu'il a lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres; & au-lieu

de marquer un ſimple ſentiment ; il emporte de plus dans ſa ſignification la manifeſtation de ce ſentiment. Nous *plaignons* les autres, lorſque nous ſommes touchés de leurs maux ; cela ſe paſſe au dedans de nous, ou du moins ſe peut y paſſer ſans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorſque nous voulons que les autres en ſoient touchés ; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot eſt encore quelquefois employé dans un autre ſens que celui dans lequel je viens de le définir, au-lieu d'un ſentiment de pitié, il en marque un de repentir ; on dit en ce ſens, qu'on *plaint* ſes pas ; qu'un avare ſe *plaint* toutes choſes, juſqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on ſoit de ſoi-même, il eſt des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il eſt bien difficile, quelque philoſophie qu'on ait, de ſouffrir long-tems ſans ſe *plaindre*. Les gens intéreſſés *plaignent* tous les pas qui ne mènent à rien. Souvent on ne fait ſemblant de *regretter* le paſſé, que pour inſulter au préſent.

Un cœur dur ne *plaint* perſonne. Un courage féroce ne ſe *plaint* jamais. Un pareſſeux *plaint* ſa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime ſeroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorſqu'ils ſouffrent ſans l'avoir mérité ; de ne ſe *plaindre* que quand on peut par-là ſe procurer du ſoulagement ; de ne *plaindre* ſes peines que lorſque la ſageſſe n'a pas dicté de ſe les donner ; & de *regretter* ſeulement ce qui méritoit d'être eſtimé.

PLAISIR. DELICE. VOLUPTE'.

L'idée de *plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étendue

dre que celle de *délice* & de *volupté*; parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'esprit, le cœur, les sens, la fortune; enfin tout est capable de nous procurer du *plaisir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du sentiment, sur celle de *plaisir*; mais elle est bien moins étendue par l'objet; elle se borne proprement à la sensation, & regarde sur-tout celle de la bonne-chère. L'idée de *volupté* est toute sensuelle, & semble désigner, dans les organes, quelque chose de délicat qui rafine & augmente le goût.

Les vrais philosophes cherchent le *plaisir* dans toutes leurs occupations; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'est un *délice* pour certaines personnes de boire à la glace, même en Hiver; & cela est indifférent pour d'autres, même en Eté. Les femmes poussent ordinairement la sensibilité jusqu'à la *volupté*; mais ce moment de sensation ne dure guère; tout est chez elles aussi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment, ou une situation gracieuse de l'ame. Mais ils ont encore, sur-tout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment; comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*; qu'elle jouit des *délices* de la campagne; qu'elle se plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particulières. Alors le mot de *plaisirs* a plus de rapport aux pratiques perſonelles, aux uſages, & aux paſſe-tems, tels que la table, le jeu, les ſpectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature,

l'art, & l'opulence fournissent; tels que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choisies. Celui de *volupté* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse, de la débauche, & du libertinage; recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oisiveté, & préparés par la dépense; tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'Ile de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui est *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le prémier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau; & le second à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux noces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau; & par miracle ils se trouvèrent *pleins* de vin.

POURTANT. CEPENDANT. NEANMOINS. TOUTEFOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourroit être opposé. *Cependant* est moins absolu & moins ferme; il affirme seulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choses qui paroissent opposées; & il en soutient une sans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une chose par exception; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs se piquent d'une morale sévère, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flat-

ter

ter la sensualité. Corneille n'est pas toujours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille est un excellent auteur. Que ne haïssoit pas Néron? *toutefois* il aimoit Popée.

POUVOIR. PUISSANCE. FACULTÉ.

Ces mots sont expliqués & pris ici dans le sens physique & littéral. Ils signifient tous une disposition dans le sujet, par le moyen de laquelle il est capable d'agir, ou de produire un effet. Mais le *pouvoir* vient des secours ou de la liberté d'agir; la *puissance* vient des forces; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme sans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeunesse manque de sagesse pour délibérer, & la vieillesse manque de *puissance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raisonner, & en même tems la facilité de s'en acquitter tout de travers.

Je regarde le *pouvoir* de mal-faire comme un défaut dans la créature, & non comme un avantage dont on doive faire honneur à la liberté. Il seroit, ce me semble, plus glorieux à l'Etre raisonnable que toute sa *puissance* se bornât au bien, & qu'il fût absolument incapable du mal. La *faculté* de desirer sert à rendre l'homme habile & laborieux; mais elle contribue aussi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puissance* s'affoiblit. La *faculté* se perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puissance*, & non le desir de satisfaire ses passions. L'ame ne perd

de ſes *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PRÉDICATION. SERMON.

On s'applique à la *prédication*, & l'on fait un *ſermon*. L'une eſt la fonction du prédicateur, l'autre eſt ſon ouvrage.

Les jeunes Eccléſiaſtiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication*, & négligent la ſcience. La plupart des *ſermons* ſont de la troiſième main dans le débit; l'auteur & le copiſte en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les diſcours faits aux Infidèles, pour leur annoncer l'Evangile, ſe nomment *prédications*. Ceux qui ſont faits aux Chrétiens, pour nourrir leur piété, ſont des *ſermons*.

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de ſolides vérités. Les Prêtres font aujourd'hui des *ſermons* pleins de brillantes figures.

PRÉROGATIVE. PRIVILÈGE.

La *prérogative* regarde les honneurs & les préférences perſonelles; elle vient principalement de la ſubordination, ou des relations que les perſonnes ont entre elles. Le *privilège* regarde quelque avantage d'intérêt ou de diſtinction; il vient de la conceſſion du Prince, ou des ſtatuts de la ſociété.

La naiſſance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privilèges*.

PRIVÉ. APPRIVOISÉ.

Les animaux *privés* le ſont naturellement; & les

les *apprivoisés* le sont par l'art & par l'industrie de l'homme.

Le chien, le bœuf, & le cheval sont des animaux *privés*. L'ours & le lion sont quelquefois *apprivoisés*.

Les bêtes sauvages ne sont pas *privées*; les farouches ne sont pas *apprivoisées*.

QUALITÉ. TALENT.

Les *qualités* forment le caractère de la personne; les *talens* en sont l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais, & influent fortement sur l'habitude des mœurs. Les seconds rendent utile ou amusant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot de *qualité* en bien & en mal; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme est un mêlange de bonnes & de mauvaises *qualités*, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talens* sujets à se faire valoir, & dont il faut souffrir pour en jouir; mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux essuyer le caprice du renchéri, que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles; celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les *talens* qui servent aux besoins sont les plus nécessaires; ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés.

On se fait aimer ou haïr par ses *qualités*. On se fait rechercher par ses *talens*.

Des *qualités* excellentes, jointes à de rares *talens*, font le parfait mérite.

QUAND.

QUAND. LORSQUE.

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines circonſtances dans les évènemens qu'ils joignent. Mais *quand* paroît plus propre pour marquer la circonſtance du tems; & *lorſque* ſemble mieux convenir pour marquer celle de l'occaſion. Ainſi je dirois; il faut travailler *quand* on eſt jeune; il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime; on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime; le chanoine va à l'Egliſe *quand* la cloche l'avertit d'y aller; & il fait ſon devoir *lorſque* il aſſiſte aux offices.

Cette différence paroîtra peut-être trop ſubtile; mais pour être délicate, elle n'en eſt pas moins réelle; on peut même ſe la rendre plus ſenſible, ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* & de *lorſque*; & l'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du tems, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *lorſque*, & qu'elles y altèreroient le ſens. Au-lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du tems, y conviendroient bien à la place du mot *lorſque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans l'occaſion de la jeu-

jeuneſſe; mais dire qu'il faut être docile *lorſqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le tems où l'on nous reprend. De même en diſant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on eſt amoureux eſt le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire des folies que d'aimer; mais en diſant qu'on ſe fait aimer *lorſqu'* on aime, on veut dire qu'on ſe fait aimer en aimant; il n'eſt point alors queſtion du tems où l'on ſe fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très clair, dans le troiſième exemple, que *quand* ſignifie que le chanoine va à l'Egliſe aux heures que la cloche l'y appelle; & que *lorſque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y aſſiſte, car peut-être y manque-t-il alors en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervations ſur la différence de ces deux mots, & peut ſervir en d'autres occaſions pour faire un choix entre eux. Il y aura peut-être quelques perſonnes qui, en liſant cet éclairciſſement, penſeront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prens la liberté de leur dire que je n'ai jamais eu deſſein d'ennuyer par de longues diſſertations; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veux qu'indiquer les différences des ſynonymes, & le faire d'une manière que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaiſir d'y mettre quelque choſe de lui.

QUES-

QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.

On *queſtionne*, on *interroge*. & l'on *demande* pour ſavoir; mais il ſemble que *queſtionner* faſſe ſentir un eſprit de curioſité; qu'*interroger* ſuppoſe de l'autorité; & que *demander* ait quelque choſe de plus civil & de plus reſpectueux.

Queſtionner & *interroger* ſont ſeuls un ſens; mais il faut ajouter un cas à *demander*, c'eſt-à-dire que pour faire un ſens parfait, il faut marquer la choſe qu'on *demande*.

L'eſpion *queſtionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le ſoldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoie. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les ſervices.

Recevoir exclud ſimplement le refus. *Accepter* ſemble marquer un conſentement, ou une approbation plus expreſſe.

Il faut toujours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejetter ce qu'on a *accepté*.

REFORMATION. REFORME.

La *réformation* eſt l'action de réformer; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le tems de la *réformation*, on travaille à mettre en règle, & l'on cherche les moyens de remé-

remédier aux abus. Dans le tems de la *réforme*, on eſt règlé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une choſe dure moins que le tems qu'on a mis à ſa *réformation*.

REGIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés à nos ſoins, pour les faire valoir au profit d'autres à qui ils appartiennent, & dont nous devons rendre compte de clerc à maître. La *direction* eſt pour certaines affaires où il y a une diſtribution, ſoit de finances, ſoit d'occupations, & auxquelles on eſt commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*adminiſtration* a des objets d'une plus grande conſéquence, tels que la juſtice ou les finances d'un Etat; elle ſuppoſe une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une ſorte de liberté dans le département dont on eſt chargé. La *conduite* déſigne quelque ſageſſe & quelque habileté à l'égard des choſes, & une ſubordination à l'égard des perſonnes. Le *gouvernement* réſulte de l'autorité & de la dépendance; il indique une ſupériorité de place ſur des inférieurs, & a un rapport particulier à la politique.

REGLÉ. RANGÉ.

On eſt *règlé* par ſes mœurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *règlé* ménage ſa réputation & ſa perſonne;

ſonne; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon tems & ſon bien; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail; on en prend quand on eſt las; il ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zèle; on y tombe quand la ferveur diminue; il peut mener au dérèglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement*.

RELEVÉ. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le ſens où ils s'appliquent au diſcours. Alors il me ſemble que celui de *relevé* a plus de rapport à la ſcience, & à la nature des choſes qu'on traite; & que celui de *ſublime* en a davantage à l'eſprit, & à la manière dont on traite les choſes.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke eſt un ouvrage très *relevé*; & l'on trouve du *ſublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un diſcours *relevé* eſt quelquefois guindé, & fait ſentir la peine qu'il a coûté à l'auteur; mais un diſcours *ſublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroît toujours naturel.

Des mots recherchés, connus ſeulement des doctes, joints à des raiſonnemens profonds & métaphyſiques, forment le ſtyle *relevé*. Des expreſſions également juſtes & brillantes, jointes à des pen-

penſées vraies finement & noblement tournées, ſont le ſtyle *ſublime*.

Tous les différens ouvrages de l'eſprit ne peuvent pas être *relevés*; mais ils peuvent tous être *ſublimes*; il eſt cependant plus rare d'en trouver de *ſublimes*, que de *relevés*.

RELIGION. PIETE'. DEVOTION.

Le mot de *religion* n'eſt pas pris ici dans un ſens objectif, qui ſignifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance que nous lui rendons; mais dans un ſens formel, qui marque une qualité de l'ame & une diſpoſition de cœur à ſon égard, qui eſt le ſeul ſens dans lequel il eſt ſynonyme avec les deux autres; & cette diſpoſition fait ſimplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à Dieu. La *piété* fait qu'on s'en aquitte avec plus de reſpect & plus de zèle. La *dévotion* ajoute un extérieur plus compoſé.

C'eſt aſſez pour une perſonne du monde d'avoir de la *religion*; la *piété* convient aux perſonnes qui ſe piquent de vertu; & la *dévotion* eſt le partage des gens entièrement retirés.

La *religion* eſt plus dans le cœur, qu'elle ne paroît au dehors. La *piété* eſt dans le cœur, & paroît au dehors. La *dévotion* paroît quelquefois au dehors, ſans être dans le cœur.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choſes par attention, pour s'en reſſouvenir. On les *obſerve* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus.

L'eſ-

L'eſpion *obſerve* les démarches qu'il croit de plus de conſéquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui ſe diſtinguent dans ſes troupes, & *obſerver* les mouvemens de l'ennemi.

RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté, ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage, ou en dépôt. Nous *reſtituons* ce que nous avions pris, ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, & *reſtituer* entièrement.

On emprunte pour *rendre*; on ſe charge d'une choſe pour la *remettre*; mais on ne prend guère à deſſein de *reſtituer*.

RENONCER. RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des uſages qu'on ne veut plus ſuivre, ou à des prétentions dont on ſe déſiſte. On *renie* le maître qu'on ſert, ou la religion qu'on avoit embraſſée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faiſoit profeſſion publique.

Philippe V a *renoncé* à la Couronne de France. S. Pierre a *renié* Jéſus-Chriſt. Henri IV a fait *abjuration* du Calviniſme.

Abjurer ſe dit toujours en bonne part; c'eſt l'amour de la vérité & l'averſion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tels, qui nous engagent extérieurement à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaiſe part; un libertin

bertinage outré, ou un intérêt criminel, fait les *renégats*. *Renoncer* eſt d'uſage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures; mais il arrive encore plus ſouvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui eſt bon, pour nous livrer à ce qui eſt mauvais.

L'Hérétique *abjure*, quand il rentre dans le ſein de l'Egliſe. Le Chrétien *renie*, quand il ſe fait Mahométan. Le Schiſmatique *renonce* à la communion univerſelle des fidèles, pour s'attacher à une ſociété particulière.

Ce n'eſt que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions; ils ſont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occaſion leur en fourniſſent les moyens. Tel réſiſte aux perſécutions, qui n'eſt pas à l'épreuve des careſſes; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt ſoit très ſouvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur ſincérité; parce que je ſai que l'intérêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans ſa patrie. On *retourne* dans ſon exil.

ROUTE. VOIE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans ſon idée quelque choſe d'ordinaire & de fréquenté; c'eſt pourquoi l'on

l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il eſt queſtion ; ainſi l'on dit que les ſouffrances ſont la *voie* du ciel. Le mot de *chemin* ſignifie préciſément le terrain qu'on ſuit & dans lequel on marche ; & en ce ſens on dit que les *chemins* coupés ſont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* eſt toujours plus ſûr.

Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diverſité des places ou des pays par où l'on peut paſſer ; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne, ou par la *route* de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* ſemble venir de la diverſité des manières dont on peut voyager ; on va à Rome ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroiſſent différer entre eux par la diverſité de leur ſituation & de leurs contours ; on ſuit le *chemin* pavé, ou le *chemin* des terres.

Dans le ſens figuré, la bonne *route* conduit ſûrement au but ; la bonne *voie* y mène avec honneur ; le bon *chemin* y mène facilement.

On ſe ſert auſſi des mots de *route* & de *chemin* pour déſigner la marche ; avec cette différence que le prémier, ne regardant alors que la marche en elle-même, s'emploie dans un ſens abſolu & général, ſans admettre aucune idée de meſure ni de quantité ; ainſi l'on dit ſimplement, être en *route*, faire *route* ; au-lieu que le ſecond, aiant non ſeulement rapport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en eſt le but, s'emploie dans un ſens relatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui eſt joint ; deſorte qu'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'eſt en aucune façon d'uſage pour déſigner

désigner la marche, il l'est en revanche pour désigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche; ainsi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poste, par la *voie* du coche, par la *voie* du messager; mais cette idée est tout-à-fait étrangère aux deux autres, & tire par conséquent celui-ci hors du rang de leurs synonymes à cet égard.

SAGESSE. PRUDENCE.

La *sagesse* fait agir & parler à propos. La *prudence* empêche de parler & d'agir mal-à-propos. La prémière, pour aller à ses fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les suivre. La seconde, pour ne pas manquer son but, tâche de connoitre les mauvaises routes, afin de s'en écarter.

Il semble que la *sagesse* soit plus éclairée; & que la *prudence* soit plus reservée.

Le *sage* emploie les moyens qui paroissent les plus propres pour réussir; il se conduit par les lumières de la raison. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus sûres; il ne s'expose point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il est de la *sagesse* de ne parler que de ce qu'on sait parfaitement, sur-tout lorsqu'on veut se faire estimer; & l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, sur-tout quand on a dessein de se faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *secourir*, dans le danger; *aider*, dans la peine; *assister*, dans le besoin. Le prémier part

d'un mouvement de générosité; le second, d'un sentiment d'humanité; & le troisième, d'un mouvement de compassion.

On va au *secours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *assiste* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'ame. Mais le *sentiment* va au cœur; la *sensation* s'arrête aux sens; & la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentimens* vifs, des *sensations* gracieuses, & des *perceptions* claires. C'est aimer, goûter & connoître.

Le *sentiment* étend son ressort jusques aux mœurs; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur & de la vertu, comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au-delà du physique; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences, & tout ce dont l'ame peut se former une image; mais ses impressions sont plus tranquilles que celles du *sentiment* & de la *sensation*, quoique plus promtes.

Un homme d'esprit & de courage reçoit les honneurs ou souffre les injures, avec des *sentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoit point d'autre félicité que celle de la vie présente, on ne travaille qu'à se procurer des *sensations* gracieuses. Nous ne jugeons

geons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets, que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un ſens général, qui rend ces mots ſynonymes lorſqu'il eſt queſtion de conſeiller ou de juger; mais le prémier a plus de rapport à la délibération, on dit ſon *ſentiment*; le ſecond en a davantage à la déciſion, on donne ſon *avis*; le troiſième en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions*.

Le *ſentiment* emporte toujours dans ſon idée celle de ſincérité, c'eſt-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne ſuppoſe pas rigoureuſement cette ſincérité, il n'eſt préciſément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un ſuffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occaſions où un Juge ſoit obligé de donner ſon *avis* contre ſon *ſentiment*, & de ſe conformer aux *opinions* de ſa compagnie.

SENTIMENT. OPINION. PENSE'E.

Ils ſont tous les trois d'uſage lorſqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées; & en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain, c'eſt une croyance qu'on a par des raiſons ou ſolides ou apparentes; l'*opinion* eſt plus douteuſe, c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement; la *penſée* eſt moins aſſurée, elle tient de la conjecture.

On dit, rejetter & ſoutenir un *ſentiment*; attaquer

taquer & défendre une *opinion*; desapprouver & justifier une *pensée*.

Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût; c'est un *sentiment* général, qu'Homère est un excellent poëte. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de science; l'*opinion* commune est, que le soleil est au centre du monde. Le mot de *pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des évènemens des choses ou des actions des hommes; la *pensée* de quelques politiques est, que le Moscovite trouveroit mieux ses vrais avantages du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe.

Les *sentimens* sont un peu soumis à l'influence du cœur; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention; il est ordinaire aux écoliers de tenir celles de leur maitre. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination; on en a souvent de chimériques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *serment* se fait proprement pour confirmer la sincérité d'une promesse; le *jurement*, pour confirmer la vérité d'un témoignage; & le *juron* n'est qu'un stile, dont le peuple se sert, pour donner au discours un air assuré & prévenir la défiance.

Le mot de *serment* est plus d'usage pour exprimer l'action de jurer en public & d'une manière solennelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *serment* du Prince ne l'engage point contre les loix, ni contre les intérêts de son Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* sont presque toujours du

du bas ſtyle ou du très familier; il y a peu d'occaſions ſérieuſes où ils puiſſent être placés avec grace.

SEVERITE'. RIGUEUR.

La *ſévérité* ſe trouve principalement dans la manière de penſer & de juger; elle condamne facilement, & n'excuſe pas. La *rigueur* ſe trouve particulièrement dans la manière de punir; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *ſévérité* que pour autrui; prêts à tout blâmer, ils ne ceſſent de s'applaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroît bonne que dans les occaſions où l'exemple ſeroit de conſéquence; il me ſemble que par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foibleſſe humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *ſigne* fait connoître; il eſt quelquefois naturel. Le *ſignal* avertit; il eſt toujours arbitraire.

Les mouvemens qui paroiſſent dans le viſage, ſont ordinairement les *ſignes* de ce qui ſe paſſe dans le cœur. Le coup de cloche eſt le *ſignal* qui appelle le chanoine à l'Egliſe.

On s'explique par *ſignes* avec les muets ou les ſourds; & l'on convient d'un *ſignal* pour ſe faire entendre des gens éloignés.

SINCERITE'. FRANCHISE. NAÏVETE'. INGENUITE'.

La *ſincérité* empêche de parler autrement qu'on ne penſe; c'eſt une vertu. La *franchiſe* fait parler

ler comme on penſe; c'eſt un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on penſe; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on fait & ce qu'on ſent; c'eſt ſouvent une bêtiſe.

Un homme *ſincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne ſauroit diſſimuler. Un homme *naïf* n'eſt guère propre à flatter. Un homme *ingénu* ne ſait rien cacher.

La *ſincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchiſe* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait ſouvent manquer à la politeſſe. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *ſincère* eſt toujours eſtimable. Le *franc* plait à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque choſe d'accidentel & de paſſager. *Etat* dit quelque choſe d'habituel & de permanent.

On ſe ſert aſſez communément du mot de *ſituation* pour les affaires, le rang, ou la fortune; & de celui d'*état* pour la ſanté.

Le mauvais *état* de la ſanté eſt un prétexte aſſez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *ſituations* embaraſſantes ou deſagréables.

La viciſſitude des évènemens de la vie fait ſouvent que les plus ſages ſe trouvent dans de triſtes *ſituations*; & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir long-tems vécu dans un *état* brillant.

STA-

STABILITE' CONSTANCE. FERMETE'.

La *ſtabilité* empêche de varier, & ſoutient le cœur contre les mouvemens de légèreté & de curioſité, que la diverſité des objets pourroit y produire; elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empêche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégoût & l'ennui d'un même objet; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maîtres ſe piquent aujourd'hui d'être volages; bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs engagemens. Si ceux des Dames ne durent pas éternellement, c'eſt moins par défaut de *conſtance* pour ce qu'elles aiment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITE'. SOLIDE.

Le mot de *ſolidité* a plus de rapport à la durée; & celui de *ſolide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes ouvrages; & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques auteurs & dans quelques bâtimens plus de grace que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté, joints à l'art d'en jouir, ſont le *ſolide* de la vie; les honneurs n'en ſont que l'ornement.

SOUFFRIR. ENDURER. SUPPORTER.

Souffrir ſe dit d'une manière abſolue; on *ſouffre*

le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a rapport au tems; on *endure* le mal dont on diffère à ſe venger. *Supporter* regarde proprement les défauts perſonnels; on *ſupporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *ſouffrir* les mépris ſans reſſentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'eſt pas en état de ſecouer. La politeſſe fait *ſupporter*, dans la ſociété, une infinité de choſes qui déplaiſent.

On *ſouffre* avec patience. On *endure* avec diſſimulation. On *ſupporte* avec douceur.

SOUVENT. FREQUEMMENT.

L'un eſt pour la répétition des mêmes actes; l'autre pour la pluralité des objets. On déguiſe *ſouvent* ſes penſées. On rencontre *fréquemment* des traîtres.

SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux, eſt l'idée commune qui rend ſynonymes ces quatre mots. Mais *ſurprendre* c'eſt y faire donner par adreſſe, en ſaiſiſſant la circonſtance de l'inattention à diſtinguer le vrai. *Tromper* c'eſt y faire donner par déguiſement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'eſt y faire donner par les appas de l'eſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très avantageux. *Duper* c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *ſurprendre* marque plus particuliérement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur; que *tromper* diſe nettement quelque choſe qui bleſſe la probité ou la fidélité; que *leurrer* exprime quelque choſe qui attaque directement l'attente ou le deſir; & que *duper* ait proprement pour objet les choſes où il eſt queſtion d'intérêt & de profit.

Il eſt difficile que la religion du Prince ne ſoit pas *ſurpriſe* par l'un ou l'autre des partis, lorſqu'il y en a pluſieurs dans ſes Etats. Il y a des gens à qui la vérité eſt odieuſe, il faut néceſſairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands eſt de *leurrer* les petits par des promeſſes magnifiques; & l'art des petits eſt de *duper* les grands dans les choſes que ceux-ci commettent à leurs ſoins.

CAPACITE'. HABILETE'.

Capacité a plus de rapport à la connoiſſance des préceptes; & *habileté* en a davantage à leur application. L'une s'acquiert par l'étude; & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* eſt propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* eſt propre à réuſſir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TENEBRES. OBSCURITE'. NUIT.

Les *ténèbres* ſemblent ſignifier quelque choſe de réel & d'oppoſé à la lumière. L'*obſcurité* eſt une pure privation de clarté. La *nuit* eſt la ceſſation du jour, c'eſt-à-dire le tems où le ſoleil n'éclaire plus.

On dit des *ténèbres*, qu'elles ſont épaiſſes; de

l'*obscurité*, qu'elle eſt grande; de la *nuit*, qu'elle eſt ſombre.

On marche dans les *ténèbres*, à l'*obscurité*, & pendant la *nuit*.

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particuliérement les biens & la réputation; il ravit ce qui eſt dû. L'*injure* regarde proprement les qualités perſonnelles; elle impute des défauts. Le prémier nuit; la ſeconde offenſe.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colère d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puiſſe faire à un honnête-homme eſt de ſe défier de ſa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.

L'*affront* eſt un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins, qui picque & mortifie ceux qui ſont ſenſibles à l'honneur. L'*inſulte* eſt une attaque faite avec inſolence, qu'on repouſſe ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'*inſulte* un excès de violence, qui irrite. L'*avanie* eſt un traitement humiliant, qui expoſe au mépris & à la moquerie du public.

Ce n'eſt pas réparer ſon honneur, que de plaider pour un *affront* reçu. Les honnêtes gens ne font jamais d'*inſulte* à perſonne. Il eſt difficile de décider en quelle occaſion l'*outrage* eſt plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refuſent, ou de rejetter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on eſt en butte au peuple, il faut s'at-

s'attendre aux *avanies*, ou ne se point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils sont également un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres; avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec symmétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le hazard lui donne.

Il paroît que le mot de *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choses, n'étant point écartées, occupent moins de place; & que celui de *monceau* ne désigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'une masse ou d'un amas.

On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment; & l'on dit un *monceau* de pierres, lorsqu'elles sont les restes d'un édifice renversé.

TEMPLE. EGLISE.

Ces mots signifient un édifice destiné à l'exercice public de la religion. Mais *temple* est du style pompeux, *église* du style ordinaire, du moins à l'égard de la Religion Romaine; car à l'égard du Paganisme & de la religion Protestante, on se sert du mot de *temple*, même dans le style ordinaire, au lieu de celui d'*église*. Ainsi l'on dit le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*église* de saint Sulpice.

Temple paroît exprimer quelque chose d'auguste, & signifier proprement un édifice consacré à la Divinité. *Eglise* paroît marquer quelque chose de plus commun, & signifier particulièrement un édifice fait pour l'assemblée des fidèles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *temple* du Seigneur ; & l'on ne devroit permettre dans nos *égliſes* que ce qui peut contribuer à l'édification des Chrétiens.

L'eſprit & le cœur de l'homme ſont les *temples* chéris du vrai Dieu ; c'eſt là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *égliſes*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux-Dieux étoient autrefois des aſyles pour les criminels ; mais c'eſt, ce me ſemble, deshonorer celui du Très-haut que d'en faire un réfuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'*égliſe* un eſprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeſte ; non ſeulement la piété, mais encore la bienſéance l'exige.

TÊTE. CHEF.

Le ſecond de ces mots n'eſt d'uſage, dans le ſens littéral, que lorſqu'on parle des reliques des ſaints Martyrs ; comme quand on dit, le *chef* de ſaint Jean & de ſaint Denys. Mais ils ſont tous les deux fort uſités dans le ſens figuré, avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion de place ou d'arrangement, & que le mot de *chef* s'emploie très-proprement lorſqu'il s'agit d'ordre ou de ſubordination.

On dit la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment ; & le *chef* d'une entrepriſe, d'un parti. On dit auſſi, être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il ſied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

TOLERER. SOUFFRIR. PERMETTRE.

On *tolère* les choſes, lorſque, les connoiſſant & aiant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *ſouffre*, lorſqu'on ne s'y oppoſe pas, faiſant ſemblant de les ignorer ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorſqu'on les autoriſe par un conſentement formel.

Tolérer & *ſouffrir* ne ſe diſent que pour des choſes mauvaiſes, ou qu'on croit telles. *Permettre* ſe dit & pour le bien & pour le mal.

Les magiſtrats ſont ſouvent obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il eſt quelquefois de la prudence de *ſouffrir* des abus dans la diſcipline de l'Egliſe, plutôt que d'en rompre l'unité. Les loix humaines ne peuvent jamais *permettre* ce que la loi divine défend; mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légèrement. On *manie* à pleine main.

On *touche* une colonne, pour ſavoir ſi elle eſt de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoître ſi elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui eſt fragile. Il n'y a point de plaiſir à *manier* ce qui eſt rude.

TOUJOURS. CONTINUELLEMENT.

Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout tems & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* appliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* est en Langue vulgaire, & la *version* en Langue étrangère. Ainsi la Bible Françoise de Sacy est une *traduction*, & les Bibles Latines, Grecques, Arabes, & Syriaques sont des *versions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *versions* de l'Ecriture sainte ont acquis presque autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le tems de la *version* des Septante sont inconnus.

TRAIN. EQUIPAGE.

Le *train* regarde la suite, & l'*équipage* le service.

On dit un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de superbes *équipages*.

TRAN-

TRANQUILLITÉ. PAIX. CALME.

Ces mots, soit qu'on les applique à l'ame, à la république, ou à quelque société particulière, expriment également une situation exemte de trouble & d'agitation. Mais celui de *tranquillité* ne regarde précisément que la situation en elle-même, & dans le tems présent, indépendamment de toute relation. Celui de *paix* regarde cette situation par rapport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y causer de l'altération. Celui de *calme* la regarde par rapport à l'évènement, soit passé, soit futur; ensorte qu'il la désigne comme succédant à une situation agitée, ou comme la précédant.

On a la *tranquillité* en soi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquillité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guère en *paix* avec leurs voisins. Plus la passion a été orageuse, plus on goûte le *calme*.

Pour conserver la *tranquillité* de l'Etat, il faut faire valoir l'autorité sans abuser du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'est pas toujours en mollissant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné.

TRÉPAS. MORT. DÉCÈS.

Trépas est poëtique, & emporte dans son idée le passage d'une vie à l'autre. *Mort* est du style ordinaire, & signifie précisément la cessation de vivre. *Décès* est d'un style plus recherché, tenant un peu de l'usage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le second de ces mots se dit à l'égard de toutes for-

ſortes d'animaux; & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la terre. Toute ſucceſſion n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid à l'imagination; il peut même faire enviſager quelque choſe de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, cauſée par la ſéparation des choſes auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* préſente quelque choſe de laid & d'affreux.

TRES. FORT. BIEN.

On ſe ſert aſſez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammairiens nomment SUPERLATIF, c'eſt-à-dire le plus haut degré; par exemple, on dit dans le même ſens, *très* ſage, *fort* ſage, *bien* ſage. Il me paroît cependant qu'il y a entre eux quelque petite différence; en ce que le mot de *très* marque préciſément & clairement ce ſuperlatif, ſans mêlange d'autre idée ni d'aucun ſentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins préciſément, mais qu'il y ajoute une eſpèce d'affirmation; & que le mot de *bien* exprime de plus un ſentiment d'admiration. Ainſi l'on dit, Dieu eſt *très* juſte; les hommes ſont *fort* mauvais; la providence eſt *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre plus ſenſible, ce me ſemble; c'eſt que *très* ne convient que dans le ſens naturel & littéral; car lorſqu'on dit d'un homme qu'il eſt *très* ſage, cela veut dire qu'il l'eſt véritablement; au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un ſens

ironique; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorſque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut; & que *bien* eſt plus d'uſage lorſque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès. On diroit donc en raillant; c'eſt être *fort* ſage que de quitter ce qu'on a, pour courir après ce qu'on ne ſauroit avoir; & c'eſt être *bien* patient, que de ſouffrir des coups de bâton ſans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent uſage rend les choſes *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales*; mais il y a à cet égard une ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque choſe de plus uſité que *vulgaire*, qui à ſon tour enchérit ſur *commun*, & celui-ci ſur *ordinaire*. Il me paroît auſſi qu'*ordinaire* eſt d'un uſage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la multitude des objets; *vulgaire* pour la connoiſſance des faits; & *trivial* pour la tournure du diſcours.

La diſſimulation eſt *ordinaire* à la Cour. Les monſtres ſont *communs* en Afrique. Les diſputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des ſavans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expreſſions *triviales* puiſſent trouver place.

Ces mots peuvent être conſidérés dans un autre ſens que dans celui du fréquent uſage; ils ſe diſent ſouvent par rapport au petit mérite des choſes; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots eſt celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui eſt *ordinaire* n'a rien de diſtingué. Ce qui eſt *commun* n'a rien de recherché.

Ce

Ce qui eſt *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui eſt *trivial* a quelque choſe de bas.

CHANGE. TROC. ECHANGE. PERMUTATION.

Le mot de *change* marque ſimplement l'action de changer une choſe pour une autre dans un ſens abſtrait, qui non ſeulement n'exprime pas, mais qui de plus exclud tout rapport & toute idée acceſſoire; c'eſt peut-être par cette raiſon qu'on ne l'emploie pas à dénommer directement aucune eſpèce; car on ne dit pas le *change* d'une choſe; & qu'on l'emploie néanmoins dans toutes les eſpèces, en régime indirect avec une prépoſition, pour indiquer l'eſſentiel de l'acte; enſorte que, dans toutes les occaſions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots ſervent à dénommer les eſpèces ou façons de changer les choſes les unes pour les autres; dont voici les différences. *Troc* ſe dit pour les choſes de ſervice, & pour tout ce qui eſt meuble; ainſi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'uſtenciles. *Echange* ſe dit pour les terres, les perſonnes, & tout ce qui eſt bien-fonds; ainſi l'on fait des *échanges* d'Etats, de charges, & de priſonniers. *Permutation* n'eſt d'uſage que pour les biens & titres eccléſiaſtiques; ainſi l'on *permute* une cure, un canonicat, un prieuré avec un autre bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Pluſieurs perſonnes jointes pour aller enſemble ſont la *troupe*. Pluſieurs perſonnes ſéparées des autres

autres pour ſe ſuivre & ne ſe point quitter ſont la *bande*. Pluſieurs perſonnes réunies par l'occupation, l'emploi, ou l'intérêt, ſont la *compagnie*.

On dit une *troupe* de comédiens, une *bande* de violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'eſt pas honnête de ſe ſéparer de ſa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on ſe trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choſes inconnues, ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choſes qui ſont à notre chemin, ou qui ſe préſentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque reſſource dans leurs diſgraces. Les gens qui ſe lient aiſément avec tout le monde ſont ſujets à *rencontrer* mauvaiſe compagnie.

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par ſa valeur l'idée d'un plus grand bruit; & *tumulte* celle d'un plus grand défordre.

Une ſeule perſonne fait quelquefois du *vacarme*; mais le *tumulte* ſuppoſe toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maiſons de débauche ſont ſujettes aux *vacarmes*. Il arrive ſouvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le dérèglement eſt le partage de tous les trois. Mais

Mais le *libertin* pèche proprement contre les bonnes mœurs; la paſſion ou l'amour du plaiſir le domine. Le *vagabond* manque par la conduite; l'indocilité ou l'amour exceſſif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies. Le *bandi* pèche par le cœur & la probité; il ne ſe conforme pas même aux loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* ſont l'effet naturel de la fluïdité d'une eau qui coule; elles ne s'appliquent guère qu'à l'égard des rivières, & laiſſent une idée de calme ou de cours paiſible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais aſſez ordinaire; ils indiquent un peu d'agitation, & s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent; elles marquent par conſéquent une plus forte agitation, & s'appliquent également aux rivières comme à la mer.

On coule ſur les *ondes*; on eſt porté ſur les *flots*; & l'on eſt entraîné par les *vagues*.

Un terrein raboteux rend les *ondes* inégales; un grand vent fait enfler les *flots*; & excite des *vagues*.

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre ſuppoſe un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui ſe défend. *Surmonter* ſuppoſe ſeulement des efforts contre quelque obſtacle qu'on rencontre & qui fait de la réſiſtance.

On a *vaincu* ſes ennemis, quand on les a ſi bien battus qu'ils ſont hors d'état de nuire. On a *ſurmonté* ſes adverſaires, quand on eſt venu à bout de ſes deſſeins malgré leur oppoſition.

Il

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *ſurmonter*.

On ſe ſert du mot de *vaincre* à l'égard des paſſions; & de celui de *ſurmonter* pour les difficultés.

De toutes les paſſions, l'avarice eſt la plus difficile à *vaincre*; parce qu'on ne trouve point de ſecours contre elle, ni dans l'âge, ni dans la foibleſſe du tempérament, comme on en trouve contre les autres; & que d'ailleurs, étant plus reſſerrée qu'entreprenante, les choſes extérieures ne lui oppoſent aucune difficulté à *ſurmonter*.

VAINEMENT. INUTILEMENT. EN-VAIN.

On a travaillé *vainement*, lorſqu'on n'eſt pas récompenſé de ſon travail, ou qu'il n'eſt pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorſque l'ouvrage qu'on a fait ne ſert à rien. On a travaillé *en-vain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet ouvrage ne me procure pas l'eſtime du public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *en-vain* que je me ſerai donné beaucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraie différence & le propre caractère des ſynonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un ſens général, qu'on applique à tous ceux qui ſervent. Celui de *laquais* a un ſens particulier, qui ne convient qu'à une ſorte de domeſtiques. Le prémier déſigne proprement

ment un homme de ſervice; & le ſecond un homme de ſuite. L'un emporte une idée d'utilité; l'autre une idée d'oſtentation. Voilà pourquoi il eſt plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet*; & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à ſa nobleſſe; au-lieu que le *valet*-de-chambre y déroge, quoique la qualité & l'office de celui-ci ſoient dans le domeſtique au-deſſus de l'autre.

Les Princes & les gens de baſſe condition n'ont point de *laquais*; mais les prémiers ont des *valets* de pied, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom; & les ſeconds ont des *valets* de labeur.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur*; & l'eſtimation en fait le *prix*.

La *valeur* eſt la règle du *prix*; mais une règle aſſez incertaine, & qu'on ne ſuit pas toujours.

De deux choſes, celle qui eſt d'une plus grande *valeur* vaut mieux; & celle qui eſt d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il ſemble que le mot de *prix* ſuppoſe quelque rapport à l'achat ou à la vente des choſes, qui ne ſe trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainſi l'on dit que ce n'eſt pas être connoiſſeur, que de ne juger de la *valeur* des choſes que par le *prix* qu'elles coûtent.

VALÉE. VALON.

Valée ſemble ſignifier un eſpace plus étendu; & *Valon* ſemble en marquer un plus reſſerré.

Les poëtes ont rendu le mot de *valon* plus uſité; parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot une idée

idée de quelque choſe d'agréable ou de champêtre; que celui de *valée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & ſitué entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, la *valée* de Joſaphat, où le vulgaire penſe que ſe doit faire le Jugement univerſel; & l'on dit, le ſacré *valon*, où la fable établit une demeure des Muſes.

VANTER. LOUER.

On *vante* une perſonne pour lui procurer l'eſtime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'eſtime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir.

Vanter c'eſt dire beaucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, ſoit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer* c'eſt approuver avec une ſorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, ſoit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme; on *loue* ſa conduite.

Le mot de *vanter* ſuppoſe que la perſonne dont on parle eſt différente de celle à qui la parole s'adreſſe; ce que le mot de *louer* ne ſuppoſe point.

Les charlatans ne manquent jamais de ſe *vanter*; ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir; ou ſe font honneur d'une eſtime qui ne leur a pas été accordée. Les perſonnes pleines d'amour-propre ſe donnent ſouvent des *louanges*; elles ſont ordinairement très contentes d'elles-mêmes.

Il eſt plus ridicule, ſelon mon ſens, de ſe *louer* ſoi-même que de ſe *vanter*; car on ſe *vante* par un grand deſir d'être eſtimé, c'eſt une vanité qu'on pardonne; mais on ſe *loue* par une grande eſtime qu'on a de ſoi, c'eſt un orgueil dont on ſe moque.

VA-

VARIATION. CHANGEMENT.

La *variation* consiſte à être tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* conſiſte ſeulement à ceſſer d'être le même.

C'eſt *varier* dans ſes ſentimens, que de les abandonner & les reprendre ſucceſſivement. C'eſt *changer* d'opinion, que de rejetter celle qu'on avoit embraſſée pour en ſuivre une nouvelle.

Les *variations* ſont ordinaires aux perſonnes qui ne ſont point déterminées dans leurs volontés; & le *changement* eſt le propre des inconſtans.

Qui n'a point de principes certains, eſt ſujet à *varier*; & qui eſt plus attaché à la fortune qu'à la vérité, n'a pas de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIETE.

Les changemens ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La multitude des différens objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit, la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'eſpèces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* eſt à cheval; une *ſentinelle* eſt à pied. L'un & l'autre veillent à la ſureté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

VENERATION. RESPECT.

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens; mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération*; & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect*.

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes; & nous avons du *reſpect* pour celles qui ſont fort au-deſſus de nous, ou par leur naiſſance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénérable*. Le rang & la dignité rendent *reſpectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple; & la crainte qu'on lui inſpire le tient dans le *reſpect*.

VETEMENT. HABILLEMENT. HABIT.

Vêtement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la coiffure & la chauſſure, & rien au-delà; voilà pourquoi l'on s'en ſert avec grace en diſant que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée; outre l'eſſentiel de vêtir, il renferme dans ſon idée un rapport à la forme & à la façon dont on eſt vêtu; & ſon diſtrict s'étend non ſeulement à tout ce qui ſert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'eſt que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierreries; c'eſt par cette raiſon qu'on dit, la deſcription d'un *habillement* de cérémonie & de théatre. *Habit* a un ſens bien plus reſtreint que les deux autres mots; il ne ſigni-

fie que ce qui eſt robe, ou ce qui tient de la robe; enſorte que le linge, le chapeau, & les ſouliers ne ſont pas compris ſous l'idée de ce mot; ainſi l'on ne s'en ſert que pour marquer ce qui eſt l'ouvrage du Tailleur ou de la Couturière; le juſtaucorps, la veſte, la culotte, la robe, la jupe, le corſet ſont des *habits*; mais la chemiſe & la cravate ne le ſont point, quoiqu'ils ſoient *vêtemens*; & l'épée n'eſt ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle ſoit de l'*habillement* du cavalier.

VESTIGES. TRACES.

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoit les *veſtiges*; on ſuit les *traces*.

On voit les *veſtiges* d'un vieux château. On remarque les *traces* d'un cerf ou d'un ſanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair*; & ce dernier a un rapport à la compoſition phyſique de l'animal, que n'a pas le prémier. Ainſi l'on dit que le poiſſon & les légumes ſont *viandes* de Carême; que la perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchériſſent l'un ſur l'autre, *antique* ſur *ancien* & celui-ci au-deſſus de *vieux*.

Une mode eſt *vieille*, quand elle ceſſe d'être en uſage; elle eſt *ancienne*, lorſque l'uſage en eſt entiè-

tièrement passé; mais elle est *antique*, lorsqu'il y a déja long-tems qu'elle est *ancienne*.

Ce qui est récent n'est pas *vieux*. Ce qui est nouveau n'est pas *ancien*. Ce qui est moderne n'est pas *antique*.

La *vieillesse* regarde particulièrement l'âge; l'*ancienneté* est plus propre à l'égard de l'origine des familles; & l'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieillesse* décrépite, *ancienneté* immémorable, & *antiquité* reculée.

La *vieillesse* diminue les forces du corps, & augmente les lumières de l'esprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agrémens, & donne de l'éclat à la Noblesse. L'*antiquité* faisant périr les preuves de l'histoire, en affoiblit la vérité, & fait valoir les monumens qui se conservent.

VIVACITE'. PROMTITUDE.

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité & de l'esprit; les moindres choses piquent un homme *vif*; il sent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promtitude* tient davantage de l'humeur & de l'action; un homme *prompt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre; il a la main légère, & il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité*; & la lenteur l'est de la *promtitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* semble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroît être plus ferme, & doit beaucoup à la constructiion des muscles.

Le *robuſte* eſt moins ſujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On eſt *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On eſt *fort* par la ſolidité & par la réſiſtance des membres. On eſt *robuſte* par la bonne conformation des parties qui ſervent aux fonctions naturelles.

Vigoureux eſt d'un uſage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui eſt défenſe. *Robuſte* ſe dit à l'égard de la ſanté, & de l'aſſiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aiſé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuſte* eſt à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTE.

Il me ſemble que le *violent* va juſqu'à l'action; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt promt à lever la main; il frappe auſſi-tôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt promt à dire des injures; il ſe fâche aiſément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le prémier feu de mauvais; les *violens* ſont plus dangereux.

Il faut ſe tenir ſur ſes gardes avec les perſonnes *violentes*; & il ne faut ſouvent que de la patience avec les perſonnes *emportées*.

VISION. APPARITION.

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſuppoſe que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe

frappe de plus les ſens extérieurs, & ſuppoſe un objet au dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuir en Egypte avec ſa famille. La Magdeleine fut inſtruite de la Réſurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échauffés & vuides de nourriture croyent ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

VITE. TOT. PROMTEMENT.

Le mot de *vîte* paroît plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit; ſon oppoſé eſt Lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action ſe fait; ſon oppoſé eſt Tard. Le mot de *promtement* ſemble avoir plus de rapport au tems qu'on emploie à la choſe; ſon oppoſé eſt Long-tems.

On avance en allant *vîte*, mais on va ſûrement en allant lentement. Le crime eſt toujours puni; ſi ce n'eſt *tôt*, c'eſt tard. Il faut être long-tems à délibérer, mais il faut exécuter *promtement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vîte*, acheve *promtement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui eſt *uni* n'eſt pas raboteux. Ce qui eſt *plain* n'a ni enfoncemens ni élévations.

Le marbre le plus *uni* eſt le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni valées eſt un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particulièrement deux différentes choſes qui ſe trouvent bien enſemble. La *jonction* regarde proprement deux choſes éloignées qui ſe rapprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* ſemble ſuppoſer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées; l'*union* de deux voiſins, & la *jonction* de deux rivières.

Ce qui n'eſt pas *uni* eſt diviſé. Ce qui n'eſt pas *joint* eſt ſéparé.

On *s'unit*, pour former des corps de ſociété. On ſe *joint*, pour ſe raſſembler & n'être pas ſeuls.

Union s'emploie ſouvent au figuré; mais on ne ſe ſert de *jonction* que dans le ſens littéral.

L'*union* ſoutient les familles & fait la puiſſance des Etats. La *jonction* des ruiſſeaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une choſe eſt *unique*, lorſqu'il n'y en a point d'autre de la même eſpèce. Elle eſt *ſeule*, lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni frères ni ſœurs, eſt *unique*. Un homme abandonné de tout le monde, reſte *ſeul*.

Rien n'eſt plus rare que ce qui eſt *unique*; & rien n'eſt plus ennuyant que d'être toujours *ſeul*.

VOIE. MOYEN.

On ſuit les *voies*. On ſe ſert des *moyens*.

La *voie* eſt la manière de s'y prendre pour réuſſir. Le *moyen* eſt ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La prémière a un rapport particulier aux mœurs; & le ſecond aux évènemens; enſorte qu'on y a égard lorſqu'il s'agit d'en marquer la bonté; celle de la *voie* dépend de l'honneur & de la probité; celle du *moyen* conſiſte dans la conſéquence & dans l'effet. Ainſi la bonne *voie* eſt celle qui eſt juſte; le bon *moyen* eſt celui qui eſt ſûr.

La ſimonie eſt une très mauvaiſe *voie*, mais un fort bon *moyen*, pour avoir des bénéfices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frappe la vue. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui ſe préſentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curioſité.

On *voit* ou diſtinctement, ou confuſément. On *regarde* ou de loin, ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils ſe tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voyent*, comme les autres, les agrémens du ſexe; mais ceux qui en ſont frappés les *regardent*.

Le connoiſſeur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit*; celui qui ne l'eſt pas *regarde* le tableau ſans en *voir* les beautés.

VOIR. APPERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui ſe mon-

montrent, ſont *vus*. Ceux qui fuyent ou qui ſe cachent, ſont *apperçus*.

On *voit* dans un viſage la régularité des traits; & l'on y *apperçoit* les mouvemens de l'ame.

Dans une nombreuſe Cour, les prémiers ſont *vus* du Prince, à peine les autres en ſont-ils *apperçus*.

Une complaiſance *vue* de tout le monde, en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *apperçu*.

Les novices & les ſottes en amour ignorent les avantages du myſtère, & font *voir* tout ce qui ſe paſſe au fond de leur cœur. Les plus fines, quelque attention qu'elles aient, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne s'*apperçoive* de leurs ſentimens.

L'amour qui ſe fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du ſpectateur. Celui qui ſe laiſſe ſeulement *appercevoir* fait, ſur le théatre du monde, une ſcène gracieuſe à qui ſait connoitre & aimer le jeu des paſſions.

VOLONTE'. INTENTION. DESSEIN.

La *volonté* eſt une détermination fixe, qui regarde quelque choſe de prochain; elle le fait rechercher. L'*intention* eſt un mouvement ou un penchant de l'ame, qui enviſage quelque choſe d'éloigné; elle y fait tendre. Le *deſſein* eſt une idée adoptée & choiſie, qui paroît ſuppoſer quelque choſe de médité & de méthodique; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de ſervir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ſes prémières *intentions* furent de faire

re une auſtère pénitence, & il forma pour cela le *deſſein* de ſe retirer dans ſon Abbaye & d'y établir la réforme.

Les *volontés* ſont plus connues & plus préciſes. Les *intentions* ſont plus cachées & plus vagues. Les *deſſeins* ſont plus vaſtes & plus raiſonnés.

La *volonté* ſuffit pour nous rendre criminel devant Dieu; mais elle ne ſuffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* eſt l'ame de l'action & la ſource de ſon vrai mérite; mais il eſt difficile d'en juger bien ſainement. Le *deſſein* eſt un effet de la réflexion; mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaiſe.

On dit, faire une choſe de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *deſſein* prémédité.

Perſonne n'aime à être contrarié dans ſes *volontés*, ni trompé dans ſes *intentions*, ni traverſé dans ſes *deſſeins*. Mais pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ſes maitres, d'autre *intention* que de faire ſon devoir, ni d'autre *deſſein* que de ſe conformer à l'ordre de la providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maitre, que de l'exécution de ſes dernières *volontés*; rien de moins ſuivi, que l'*intention* de la plupart des fondateurs de bénéfices; & rien de plus extravagant, que le *deſſein* de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir pluſieurs *tomes*; & le tome peut faire pluſieurs *volumes*; mais la reliure

ſépare les *volumes*; & la diviſion de l'ouvrage diſtingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la ſcience de l'auteur par la groſſeur du *volume*; & il y a beaucoup d'ouvrages en pluſieurs *tomes*, qui ſeroient meilleurs s'ils étoient réduits en un ſeul.

VOULOIR. AVOIR-ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale; & il ſuppoſe toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire; & la force de leur ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit, avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux. On *veut* & on *a-envie* d'un objet préſent; mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & plus de réflexion; & l'on en *a-envie* avec plus de ſentiment & plus de goût. On *ſouhaite* & on *deſire* des choſes plus éloignées; mais les *ſouhaits* ſont plus vagues, & les *deſirs* plus ardens. On *ſoupire* pour des choſes plus touchantes.

Les *volontés* ſe conduiſent par l'eſprit; elles doivent être juſtes. Les *envies* tiennent des ſens; elles doivent être règlées. Les *ſouhaits* ſe nourriſſent d'imaginations; ils doivent être bornés. Les *deſirs* viennent des paſſions; ils doivent être modérés. Les *ſoupirs* partent du cœur; ils doivent être bien adreſſés.

On fait ſa *volonté*. On ſatisfait ſon *envie*. On

ſe

se repaît de souhaits. On s'abandonne à ses *désirs*. On pousse des *soupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons envie* de ce qui nous plaît. Nous *souhaitons* ce qui nous flatte. Nous *désirons* ce que nous estimons. Nous *soupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle est éclairée ou aveugle; de l'*envie*, qu'elle est bonne ou mauvaise; du *souhait*, qu'il est raisonnable ou ridicule; du *désir*, qu'il est foible ou violent; & du *soupir*, qu'il est naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une manière absolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les paresseux s'occupent à faire des *souhaits* chimériques. Les courtisans se tourmentent par des *désirs* ambitieux. Les amans romanesques s'amusent à de vains *soupirs*.

VRAI. VERITABLE.

Vrai marque précisément la vérité objective; c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose, & il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive; c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose; & il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le prémier de ces mots aura une grace particulière, lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même; & le second, lorsqu'on le portera sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'appercevoir; mais elle n'en subsiste pas moins; & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées, où l'usage n'en a mis que de très délicates. Peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer; &

qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'application que dans la définition.

Quelques auteurs, même Proteſtans, ſoutiennent qu'il n'eſt pas *vrai* qu'il y ait eu une Papeſſe JEANNE, & que l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coutume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique eſt un *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis long-tems eſt une *coutume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le prémier fait la mode. La ſeconde forme l'habitude. L'une & l'autre ſont des eſpèces de loix, entièrement indépendantes de la raiſon dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il eſt quelquefois plus à propos de ſe conformer à un mauvais *uſage*, que de ſe diſtinguer, même par quelque choſe de bon. Bien des gens ſuivent la *coutume* dans la façon de penſer, comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs mères & leurs nourrices ont penſé avant eux.

USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.

Uſurper, c'eſt prendre injuſtement une choſe à ſon légitime maître par voie d'autorité ou de puiſſance; il ſe dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir*, c'eſt prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, ſans prévenir par aucun acte d'hoſtilité. *S'emparer*

parer, c'eſt préciſément ſe rendre maitre d'une choſe en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre même avec plus de droit.

Il me ſemble auſſi que le mot d'*uſurper* renferme quelquefois une idée de trahiſon; que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé; & que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adreſſe & de diligence.

Ce n'eſt point *uſurper* la couronne, lorſqu'on eſt appellé par toute la nation pour être Roi. Ce n'eſt pas *envahir* les provinces, quand on ne fait des conquêtes ſur ſes ennemis qu'après que la guerre eſt déclarée. Il n'y a point d'injuſtice à *s'emparer* des choſes qui nous appartiennent, quoique nos droits & nos prétentions ſoient conteſtés.

UTILITE'. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* nait du ſervice qu'on tire des choſes. Le *profit* nait du gain qu'elles produiſent. L'*avantage* nait de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a ſon *utilité*. Une terre apporte du *profit*. Une grande maiſon a ſon *avantage*.

Les richeſſes ne ſont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point uſage. Les *profits* ſont plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires, il en facilite le ſuccès.

Je ſouhaite que cet ouvrage ſoit *utile* au lecteur; qu'il faſſe le *profit* du libraire; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en ſe déterminant pour une choſe, par-

ce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choisit* en comparant les choſes, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne ſuppoſe qu'une ſimple déciſion de la volonté, pour ſavoir à quoi s'en tenir. L'autre ſuppoſe un diſcernement de l'eſprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choſes parfaitement égales, il y a à *opter*; mais il n'y a pas à *choiſir*.

On eſt quelquefois contraint d'*opter*; mais on ne l'eſt jamais de *choiſir*. Le *choix* eſt un plein exercice de la liberté; c'eſt pourquoi, lorſque le ſens ou l'expreſſion marque une néceſſité abſolue, il eſt mieux de ſe ſervir du mot d'*opter* que de celui de *choiſir*; de-là vient que l'uſage dit, puiſqu'il eſt impoſſible de ſervir en même tems deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *choiſir* ne me paroît pas non plus être tout-à-fait à ſa place lorſqu'on parle de choſes entièrement diſproportionées, à moins qu'il n'y ſoit employé dans un ſens ironique. Par exemple, je ne dirois pas, il faut *choiſir* ou de Dieu ou du monde; mais je dirois, il faut *opter*. Car le *choix* étant une préférence fondée ſur la comparaiſon des choſes, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaiſon à faire. Un prédicateur diroit cependant avec beaucoup de grace: „ Meſſieurs, le joug du Seigneur eſt doux & nous conduit au comble de „ tous biens, le joug du monde eſt dur & nous „ plonge dans l'abîme de tous maux, *choiſiſſez* „ maintenant auquel des deux vous voulez vous „ ſoumettre;" parce qu'alors il ſe trouve une fine ironie dans l'emploi de *choiſir*.

Je ne connois point de droit de *choix*; mais il y a un droit d'*option*, c'eſt lorſqu'entre pluſieurs choſes à diſtribuer on a droit de prendre avant les autres celle qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par

à par conſéquent la liberté de *choiſir*; car on peut *opter* par *choix*, en examinant quelle eſt la meilleure, comme on peut *opter* ſans *choix*, en ſe déterminant indifféremment pour la prémière venue.

Nous n'*optons* que pour nous; mais nous *choiſiſſons* pour les autres.

On peut *opter* ſans *choiſir*, il n'y a qu'à ſuivre le hazard ou le conſeil d'autrui; mais on ne peut *choiſir* ſans *opter*, quand on *choiſit* pour ſoi.

Lorſque les choſes ſont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu, il n'y a point d'accommodement; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroît plus difficile à *choiſir*, qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zèlé mais indiſcret, & un ami diſcret mais moins zèlé, je *choiſirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE-CHOIX.

Choiſir ſe dit ordinairement de choſes dont on veut faire uſage. *Faire-choix* ſe dit proprement des perſonnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV *choiſit* Verſailles pour le lieu de ſa réſidence ordinaire; & il *fit-choix* du Maréchal de Villeroi pour être Gouverneur de ſon Petit-fils Louis XV.

Le mot de *choiſir* marque plus particulièrement la comparaiſon qu'on fait de tout ce qui ſe préſente, pour connoître ce qui vaut le mieux, & le prendre. Le mot de *faire-choix* marque plus préciſément la ſimple diſtinction qu'on fait d'un ſujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choiſiſſent* pas toujours leurs Miniſtres;

niſtres; on n'a pas *fait-choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvois pour la Guerre.

CHOISIR. PREFERER.

On ne *choiſit* pas toujours ce qu'on *préfère*; mais on *préfère* toujours ce qu'on *choiſit*.

Choiſir, c'eſt ſe déterminer en faveur de la choſe par le mérite qu'elle a, ou par l'eſtime qu'on en fait. *Préférer*, c'eſt ſe déterminer en ſa faveur par quelque motif que ce ſoit, mérite, affection, complaiſance, ou politique, n'importe.

L'eſprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'eſt par cette raiſon qu'on *choiſit* ordinairement ce que l'on connoit, & qu'on *préfère* ce qu'on aime.

La ſageſſe nous défend quelquefois de *choiſir* ce qui paroît le plus brillant à nos yeux; & ſouvent la juſtice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorſqu'il eſt queſtion de *choiſir* un état de vie, je ne crois pas qu'on faſſe mal de *préférer* celui où l'inclination porte; c'eſt le moyen de réuſſir plus facilement, & de trouver ſa ſatisfaction dans ſon devoir.

On *choiſit* l'étoffe. On *préfère* le Marchand.

Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon le goût & la connoiſſance qu'on a des choſes. La *préférence* eſt juſte ou injuſte, ſelon qu'elle eſt dictée par la raiſon ou qu'elle eſt inſpirée par la paſſion.

Les *préférences* de pure faveur ſont quelquefois permiſes aux Princes dans la diſtribution des graces; mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la diſtribution des charges & des emplois publics.

CHOI-

CHOISIR. ELIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des ſynonymes, que parce que notre Dictionaire les a définis l'un par l'autre. *Choiſir* c'eſt, comme je viens de le dire, ſe déterminer par la comparaiſon qu'on fait des choſes en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire* c'eſt nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque choſe de ſemblable. Ainſi le *choix* eſt un acte de diſcernement, qui fixe la volonté à ce qui paroît le meilleur; & l'*élection* eſt un concours de ſuffrages, qui donne à un ſujet une place dans l'Etat ou dans l'Egliſe.

Il peut très aiſément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHETIF. MAUVAIS.

Le prémier de ces mots commence à vieillir, & n'eſt pas d'un uſage fort fréquent; il n'eſt pas néanmoins tout-à-fait ſuranné, & il trouve encore des places où il figure; nous pouvons donc le caractériſer, ſans craindre de rien faire hors de propos. Quant au ſecond mot, il n'eſt pas pris ici dans toutes ſes ſignifications, mais ſeulement dans celle qui le rend ſynonyme au prémier; je veux dire, pour marquer uniquement une ſorte d'ineptitude à être avantageuſement placé ou mis en uſage.

L'inutilité ou le peu de valeur rendent une choſe *chétive*. Les défauts & la perte de ſon mérite la rendent *mauvaiſe*. De-là vient qu'on dit, dans le ſtyle myſtique, que nous ſommes de *chétives* créatures, pour marquer que nous ne ſommes rien à l'é-

à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas besoin de nos services; & qu'on appelle *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grace du Baptême.

Un *chétif* sujet est celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun service dans la République. Un *mauvais* sujet est celui qui, se laissant aller à un penchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui est *chétif* est méprisable, & devient le rebut de tout le monde. Qui est *mauvais* est condamnable, & s'attire la haine des honnêtes-gens.

En fait de choses d'usage, comme étoffes, linge, & semblables, le terme de *chétif* enchérit sur celui de *mauvais*. Ce qui est usé, mais qu'on peut encore porter au besoin, est *mauvais*; ce qui ne peut plus servir, & ne sauroit être mis honnêtement, est *chétif*.

Un *mauvais* habit n'est pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois sous un *chétif* haillon plus d'orgueil que sous l'or & sous la pourpre.

FUIR. EVITER. ELUDER.

On *fuit* les choses & les personnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choses qu'on ne veut pas rencontrer, & les personnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vu. On *élude* les questions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté opposé, & l'on s'éloigne avec vîtesse, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte subtilement, afin de n'être point apperçu ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*,

on

on fait semblant de n'avoir pas entendu, & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en se détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous *fuyons* ceux qui nous poursuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les conversations qui nous déplaisent.

La peur fait *fuir* devant son ennemi; la prudence en fait quelquefois *éviter* la présence; & l'adresse en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuir* & *éviter* le danger; mais le *fuir* c'est ne s'y pas exposer; l'*éviter* c'est n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup.

Le remède le plus sûr contre la peste est de *fuir* bien loin des lieux où elle est. Le moyen le plus propre pour conserver l'innocence des mœurs est d'*éviter* les mauvaises compagnies. L'art de garder le secret demande de l'habileté à *éluder* les questions curieuses.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* est plus vif que la *galanterie*; il a pour objet la personne; fait qu'on cherche à lui plaire dans la vue de la posséder, & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour soi; il s'empare brusquement du cœur; & doit sa naissance à un je-ne-sai-quoi d'indéfinissable, qui entraîne les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La *galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*amour*; elle a pour objet le sexe; fait qu'on noue des intrigues dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa maîtresse; elle attaque moins le cœur que les sens; & doit plus au tempéra-

pérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en obſerve le mérite avec des yeux plus connoiſſeurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les perſonnes qui plaiſent à celle que nous aimons, pourvû qu'elles ne ſoient pas du nombre de celles qui peuvent exciter notre jalouſie. L'autre nous engage à ménager toutes les perſonnes qui ſont capables de ſervir ou de nuire à nos deſſeins, juſqu'à notre rival même, ſi nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le prémier ne laiſſe pas la liberté du choix; il commande d'abord en maître, & règne enſuite en tyran, juſqu'à ce que ſes chaînes ſoient uſées par la longueur du tems, ou qu'elles ſoient briſées par l'effort d'une raiſon puiſſante ou d'un capricieux dépit. Mais la ſeconde permet quelquefois qu'une autre paſſion décide de la préférence; la raiſon & l'intérêt lui ſervent ſouvent de frein; & elle s'accommode aiſément à notre ſituation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une perſonne, & lui livre notre cœur ſans aucune reſerve; enſorte qu'elle le remplit entièrement; & qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles aient. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſemens & à nos deſirs; de façon cependant qu'il nous reſte encore du goût pour les autres.

Il ſemble que l'*amour* ſe plaiſe dans les difficultés; bien loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter; on en

fait

fait toujours une de ſes plus ſérieuſes occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités; le facile l'emporte ſouvent chez elle ſur le difficile; & elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fonds plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour*; car il eſt rare de voir un prémier *amour* ſuivi d'un ſecond; & je doute qu'on ait jamais pouſſé juſqu'à un troiſième; il en coûte trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépenſes; mais les *galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccèdent juſqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toujours de la bonne-foi dans l'*amour*; mais il eſt gênant & capricieux; on le regarde aujourd'hui comme une maladie, ou comme un foible d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *galanterie*; mais elle eſt libre & enjouée; c'eſt le goût de notre ſiècle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flatteuſe d'un bonheur éternel, dans l'entière & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime; & la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſingulier, dans la jouiſſance de l'objet qu'on pourſuit. Mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes; avec cette différence, que l'*amour* étant plus ſérieux, on eſt plus piqué de l'infidélité de ſon pinceau; & que le ſouvenir des peines qu'il a données ſert, en les voyant ſi mal récompenſées, à nous dégoûter entièrement de lui; au-lieu que la *galanterie* étant plus badine, on eſt moins ſenſible à la tricherie de ſes peintures; & la vanité, qu'on a d'être venu à bout de ſes projets, conſole de n'avoir pas trouvé le plaiſir qu'on s'étoit figuré.

En

En *amour*, c'eſt le cœur qui goûte principalement le plaiſir; l'eſprit l'y ſert en eſclave, ſans ſe regarder lui-même; & la ſatisfaction des ſens y contribue moins à la douceur de la jouiſſance, qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en poſſeſſion de ce qu'on aime, & d'avoir les plus ſenſibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frappé de l'objet, l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs à ſe ſatisfaire, y partagent le plaiſir avec plus d'égalité; la jouiſſance y eſt plus agréable par la volupté, que par la délicateſſe des ſentimens.

Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le prémier cas, on eſt ſujet à ſe troubler la cervelle. Dans le ſecond, on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles; mais la *galanterie* ne leur convient nullement; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes; on leur paſſe la *galanterie*; mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il eſt à ſa place qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion; le ſpectateur naturellement touché s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle, & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au-lieu qu'un cœur ſoumis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tyrannique qu'aveugle, lui paroît faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'une fille peut, avec

avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bornent aux ſentimens que produiſent l'eſtime & le reſpect; & qu'il eſt bien difficile qu'une femme mariée, qui s'aviſe d'aimer un quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ſes autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'eſtime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la prémière circonſtance, l'*amour* parle toujours ſon ton, & jamais ne prend celui de la ſimple amitié; ainſi les amis, ne perdant rien de ce qui leur eſt dû, ne ſont point allarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais, dans la ſeconde circonſtance, l'*amour* parle & ſe conduit ſur l'un & l'autre ton, l'amant fait l'ami; de façon que les autres, s'ils ne ſont écartés, ſentent du moins diminuer la confiance, voyent changer les maniéres, & ont leur part de l'indifférence univerſelle qui nait de ce nouvel attachement; ce qui ſuffit pour leur donner de juſtes allarmes; & plus leur amitié eſt délicate, noble, & fondée ſur l'eſtime, plus ils ſont touchés de ſe voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus ſouvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme ſage aux yeux d'une folle.

Le myſtère eſt, pour une femme mariée, encore plus néceſſaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie*; parce que, dans celui-ci, elle riſque ſeulement la réputation de ſa vertu; & dans l'autre, elle riſque également celle de ſa vertu & de ſon eſprit, car on dit alors qu'elle n'eſt pas plus ſage qu'une autre, mais qu'elle eſt plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à conſerver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'eſprit; & que la *galanterie* étoit propre à for-

former l'esprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'usage du monde justifie cet axiome en ce qui regarde l'esprit; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le discernement, au-lieu que la *galanterie* en fait jouer les ressorts. Pour le cœur, c'est toujours le caractère personel qui en décide; ces deux passions s'y conforment dans les divers sujets qui en sont atteints; & si l'une avoit du desavantage à cet égard, ce seroit sans doute l'*amour*; parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occasionnent du mécontentement; & qu'étant aussi plus personel, il fait agit avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en sont point l'objet ou qui ne le flattent pas. La preuve en est dans l'expérience; on voit assez ordinairement une femme *galante* caresser son mari de bonne grace, & ménager ses amis; au-lieu que ceux-ci deviennent insipides, & le mari un objet d'aversion, à une femme prise dans les filets de l'*amour*. On voit aussi plus de choix dans la *galanterie*; c'est toujours ou la figure, ou l'esprit, ou l'intérêt, ou les services, ou la commodité du commerce qui déterminent; mais dans l'*amour*, toutes ces choses manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache; & ses liens sont alors comme des miracles, dont la cause est également invisible & impénétrable.

BAISSER. ABAISSER.

Baisser se dit des choses qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains mouvemens de corps; on *baisse* une poutre, on *baisse* les voiles d'un navire, on *baisse* un bâtiment, on *baisse* les yeux & la tête. *Abaisser* se dit des choses faites pour en couvrir d'autres, mais

mais qui étant relevées les laiſſent à découvert; on *abaiſſe* le deſſus d'une caſſette, on *abaiſſe* les paupières, on *abaiſſe* ſa coiffe & ſa robe.

Les oppoſés de *baiſſer* ſont élever & exhauſſer; ceux d'*abaiſſer* ſont lever & relever; chacun ſelon les différentes occaſions où ils ſont employés, & les divers ſujets dont il eſt queſtion. On *baiſſe* un toit trop élevé, & un mur trop exhauſſé. On *abaiſſe* la trape qu'on avoit levée, & ſon voile qu'on avoit relevé.

Baiſſer eſt d'uſage dans le ſens neutre; *abaiſſer* ne l'eſt pas. Ils ſe joignent également au pronom réciproque; mais alors le premier garde toujours le ſens littéral, & le ſecond prend toujours le figuré.

On *baiſſe* en diminuant. On ſe *baiſſe* en ſe courbant. On *s'abaiſſe* en s'humiliant, ou en ſe proportionnant aux perſonnes qui nous ſont inférieures par la condition ou par l'eſprit.

Les rivières *baiſſent* en Eté. Les grandes perſonnes ſont obligées de ſe *baiſſer* pour paſſer par les petites portes. Il eſt quelquefois dangéreux de *s'abaiſſer*; car on prend au mot notre humilité, & l'on nous mépriſe ſur notre parole. Ce n'eſt pas en *s'abaiſſant* juſqu'à la familiarité, qu'un Prince acquiert la qualité & la réputation de bon; c'eſt par la douceur & la juſtice de ſon gouvernement. L'on n'eſt jamais bon maitre, ſi l'on ne ſait *s'abaiſſer* juſqu'au niveau de l'eſprit de ſon écolier.

Le mot de *baiſſer* n'eſt jamais employé dans le ſens figuré à l'actif, ſoit qu'il ſoit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas; l'uſage ne s'en ſert en ce ſens qu'au neutre; ainſi l'on dit, que les forces *baiſſent* quand on a paſſé quarante ans. Pour le mot d'*abaiſſer*, il a quelquefois à l'actif un ſens figuré; & le bon uſage ne l'employe

jamais autrement avec le pronom réciproque; il ſeroit tout-à-fait déplacé ſi on lui donnoit alors le ſens propre & littéral; on ne dit pas d'un deſſus de coffre qu'il *s'abaiſſe*, on dit qu'il tombe.

L'adverſité fait *baiſſer* l'eſprit aux uns, & le réveille aux autres. L'homme ſage & ſimple ne *s'abaiſſe* point, ni ne ſe ſoucie d'*abaiſſer* l'orgueil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur ſignification, l'idée d'un défaut d'attention; mais avec cette différence, que c'eſt nos propres idées intérieures qui nous rendent *abſtraits*, en nous occupant ſi fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre choſe qu'à ce qu'elles nous repréſentent; au-lieu que c'eſt un nouvel objet extérieur qui nous rend *diſtraits*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner.

On eſt *abſtrait*, lorſqu'on ne penſe à aucun objet préſent, ni à rien de ce qu'on dit. On eſt *diſtrait*, lorſqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propoſe, ou qu'on écoute d'autres diſcours que ceux qu'on nous adreſſe.

Les perſonnes qui font de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes paſſions, ſont plus ſujettes que les autres à avoir des *abſtractions*; leurs idées ou leurs deſſeins les frappent ſi vivement, qu'ils leur ſont toujours préſens. Les *diſtractions* ſont le partage ordinaire des jeunes-gens; un rien les détourne & les amuſe.

La rêverie produit des *abſtractions*; & la curioſité cauſe des *diſtractions*.

Un

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt; rien de ce qui l'environne ne le frappe; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris; & quelquefois il penſe Politique ou Géométrie, dans le tems que la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent; il eſt frappé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au hazard de prendre les choſes de travers.

L'*abſtraction* fait perdre le fruit de la ſociété; & la *diſtraction* en dérange l'économie.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt forte, ne manque guère de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux, & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

AMANT. GALANT.

Il me ſemble que le mot de *galant*, dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *amant*, n'eſt plus ſi en uſage qu'il l'étoit autrefois; & que celui-ci s'eſt ſeul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées acceſſoires qui les caractériſent, & qui repréſentent un *amant* comme quelque choſe de plus permis & de plus honnête que n'eſt un *galant*; car le prémier parle au cœur & ne demande que d'être aimé; le ſecond s'adreſſe au corps & veut être favoriſé. On peut être l'un & l'autre ſans aimer véritablement, & uniquement par des vues d'intérêt. Une laide fille qui eſt riche eſt ſujette à trouver de tels *amans*; & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme ſe fait *amant* d'une perſonne qui lui plait; il devient le *galant* de celle à qui il plait. Dans le prémier cas, il peut n'avoir aucun retour; dans le ſecond, il en a toujours.

Les *amans* font honneur aux Dames, & flattent leur amour-propre; elles ne les ſouffrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance. Les *galans* leur font plaiſir, & fourniſſent matière à la chronique ſcandaleuſe; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſouffrir auprès d'elle d'autres *amans* que ceux que ſes parens agréent. Une femme adroite & prudente fait mettre ſon *galant* au rang des amis de ſon mari.

ABANDONNER. DELAISSER.

Abandonner ſe dit des choſes & des perſonnes. *Délaiſſer* ne ſe dit que des perſonnes.

Nous *abandonnons* les choſes dont nous n'avons pas ſoin. Nous *délaiſſons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun ſecours.

On ſe ſert plus communément du mot d'*abandonner*, que de celui de *délaiſſer*. Le prémier eſt également bien employé à l'actif & au paſſif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ſes autres modes; & il a par lui ſeul une énergie d'univerſalité, qu'on ne donne au prémier qu'en y joignant quelque terme qui la marque préciſément. Ainſi l'on dit, c'eſt un pauvre *délaiſſé*, il eſt généralement *abandonné* de tout le monde.

On eſt *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts. On eſt *délaiſſé* de tous ceux qui peuvent nous ſecourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plutôt que

que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *délaiſſent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoit plus d'amis dans le bonheur; on ne compte que ſur ſa propre conduite; & l'on ne congratule que ſoi-même de tous les ſervices que l'on reçoit alors de la part des hommes. Une perſonne qui ſe voit *délaiſſée* dans ſa miſère ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains diſcoureurs.

Il a été heureux pour certaines perſonnes d'être *abandonnées* de leurs proches; c'eſt par-là qu'a commencé la chaine des évènemens qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont beſoin d'être ſoutenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorſqu'ils ſe voyent *délaiſſés*.

PRECISION. ABSTRACTION.

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, faire *abſtraction* d'une choſe, & non dans le ſens qui a rapport à celui de diſtraction? Je crois l'obſervation inutile; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *préciſion* ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vue. J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend ſynonymes; que cette idée eſt peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie; qu'elle eſt celle d'une ſéparation faite par la force de l'eſprit dans la conſidération des objets; & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette ſignification eſſentielle à l'un & à l'autre de ces mots pour

chercher leur propre différence, je penſe qu'il ſeroit très difficile de la trouver ailleurs que dans les diverſités de cette idée principale & ſynonyme, & de former ſans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc ſur ce plan, tels que je ſuis capable de les repréſenter.

La *précision* ſépare les choſes véritablement diſtinctes, pour empêcher la confuſion qui naît du mêlange des idées. L'*abſtraction* ſépare les choſes réellement inſéparables, pour les conſidérer à part indépendamment les unes des autres. La première eſt un effet de la juſteſſe & de la netteté de l'entendement; qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile & hors d'œuvre au ſujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans ſa juſte totalité; par conſéquent elle convient par-tout, dans les affaires comme dans les ſciences. La ſeconde eſt l'effort d'un eſprit métaphyſique; qui écarte du point de vue tout ce qu'on veut détacher du ſujet qu'on traite; elle le mutile un peu, mais elle conſtitue quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraîne dans l'erreur; il s'en faut donc ſervir, mais en même tems s'en défier.

Il me ſemble que la *précision* a plus de rapport aux choſes qu'on peut non ſeulement conſidérer à part, mais qu'on peut auſſi concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſeroient, par exemple, l'aumône & l'eſprit de charité. Il me paroît que l'*abſtraction* regarde plus particuliérement les choſes qu'on peut à la vérité conſidérer à part, mais qu'on ne ſauroit concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainſi le but de la *précision* eſt de ne point ſortir du ſujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui eſt étranger; & celui de l'*abſtraction* eſt de ne pas entrer dans toute l'étendue du ſujet, en n'en pre-

prenant qu'une partie ſans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de ſcience plus certaine ni plus claire que la Géométrie, parce qu'elle fait des *préciſions* exactes; on y a cependant mêlé certaines *abſtractions* métaphyſiques, qui font que les Géomètres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il eſt queſtion de grandeur & de meſure, mais quand il eſt queſtion de Phyſique.

On ne ſauroit ſe faire des idées trop *préciſes*; mais il eſt quelquefois dangéreux d'en avoir de trop *abſtraites*. Les prémières ſont la voie la plus ſûre pour aller au vrai dans les ſciences & au but dans les affaires; au-lieu que les ſecondes ſouvent nous en éloignent.

La *préciſion* eſt un don de la Nature né avec l'eſprit; ceux qui en ſont doués ſont d'un excellent commerce pour la converſation; on les écoute avec plaiſir, parce qu'ils écoutent auſſi de leur côté; ils entendent également ce qu'on leur dit, comme ils font entendre ce qu'ils diſent. L'*abſtraction* eſt un fruit de l'étude produit par une profonde application; ceux à qui elle eſt familière, parlent quelquefois avec trop de ſubtilité des choſes communes; les ſujets ſimples & naturels deviennent, dans leurs diſcours, très difficiles à comprendre par la manière dont ils les traitent.

Les idées *préciſes* embelliſſent le langage ordinaire; & en font, ſelon moi, le ſublime. Les idées *abſtraites* y ſont fatigantes; elles ne me paroiſſent bien placés que dans les écoles, ou dans certaines converſations ſavantes.

On exprime par des idées *préciſes* les vérités les plus ſimples & les plus ſenſibles; mais on ne peut ſouvent les prouver que par des idées très *abſtraites*.

DIFFEREND. DEMELE'.

Le ſujet du *différend* eſt une choſe préciſe & déterminée ſur laquelle on ſe contrarie, l'un diſant oui & l'autre non. Le ſujet du *démêlé* eſt une choſe moins éclaircie dont on n'eſt pas d'accord, & ſur laquelle on cherche à s'expliquer pour ſavoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cauſe des *différends* entre les particuliers; & l'ambition eſt la ſource de bien des *démêlés* entre les puiſſances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel*; mais ce qui eſt *continu* n'en ſouffre point. Deſorte que le prémier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervalles & à diverſes repriſes; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la brièveté du tems que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit un jeu *continuel*, des pluies *continuelles*; & une fièvre *continue*, une baſſe *continue*.

REPONSE. REPLIQUE. REPARTIE.

La *réponſe* ſe fait à une demande ou à une queſtion. La *replique* ſe fait à une *réponſe* ou à une remontrance. La *repartie* ſe fait à une raillerie ou à un diſcours offenſant.

Soit qu'on accorde ou qu'on refuſe, il faut toujours *répondre* civilement aux perſonnes qui nous deman-

demandent quelque choſe. Il n'eſt point de diſpute qui ne doive ſe terminer à une *replique* de part & d'autre; quand on va plus loin, c'eſt faute de juſteſſe d'eſprit, & preſque tout ce qu'on dit n'eſt que verbiage ou répétition. Il eſt aſſez ordinaire aux railleurs de profeſſion de craindre la *repartie*, & même de s'en offenſer.

Les Scholaſtiques enſeignent à propoſer de mauvaiſes difficultés, & à y donner encore de plus mauvaiſes *réponſes*. Il eſt plus grand d'écouter une ſage remontrance & d'en profiter, que d'y *répliquer*. On ne ſe défend jamais mieux contre des paroles piquantes, que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *réponſe* a, dans ſa ſignification, plus d'étendue que les deux autres; on *répond* aux queſtions des perſonnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des graces ou des ſervices; aux interrogations des maîtres & des juges; aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles; aux lettres qu'on nous écrit; & aux difficultés qu'on nous propoſe touchant la conduite, les affaires, & les ſentimens. Le mot de *replique* a un ſens plus reſtreint; il ſuppoſe une diſpute commencée à l'occaſion des diverſes opinions qu'on ſuit, ou des différens ſentimens dans leſquels on eſt, ou des partis & des intérêts oppoſés qu'on a embraſſés; on *replique* à la réponſe d'un Auteur qu'on a critiqué; aux reprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverſe. Le mot de *repartie* a une énergie propre & particulière pour faire naître l'idée d'une apoſtrophe perſonelle contre laquelle on ſe défend, ſoit ſur le même ton en apoſtrophant auſſi de ſon côté, ſoit ſur un ton plus honnête en émouſſant

ſeulement les traits qu'on nous lance; on fait des *reparties* aux gens qui veulent ſe divertir à nos dépens; à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicules; & aux perſonnes qui n'ont, dans la converſation, aucun ménagement pour nous.

La *réponſe* doit être claire & juſte; il faut que ce ſoit le bon-ſens & la raiſon qui la dictent. La *replique* doit être forte & convaincante; il faut que la vérité y paroiſſe armée & fortifiée de toutes ſes preuves. La *repartie* doit être vive & prompte; il faut que le ſel de l'eſprit y domine & la faſſe briller.

Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il ſe peut, des *réponſes* préciſes & judicieuſes; & leur faire ſentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter, qu'à faire des *repliques* à ceux qui ont la bonté de les inſtruire; mais il n'eſt pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émouſſer leur eſprit par une gêne trop ſévère.

C'EST-POURQUOI. AINSI.

C'eſt-pourquoi renferme, dans ſa ſignification particulière, un rapport de cauſe & d'effet. *Ainſi* ne renferme qu'un rapport de prémiſſe & de conſéquence. Le prémier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un évènement ou d'un fait; & le ſecond, à faire entendre la concluſion d'un raiſonnement.

Les femmes pour l'ordinaire ſont changeantes; *c'eſt-pourquoi* les hommes deviennent inconſtans à leur égard. Les Orientaux les enferment, & nous leur donnons une entière liberté; *ainſi* nous paroiſſons avoir pour elles plus d'eſtime.

Rome eſt non ſeulement un Siège eccléſiaſtique revêtu d'une autorité ſpirituelle, mais encore un Etat

État temporel, qui a, comme tous les autres États, des vues de politique & des intérêts à ménager; *c'eſt-pourquoi* l'on y peut très aiſément confondre les deux autorités. Tout homme eſt ſujet à ſe tromper; *ainſi* il faut tout examiner avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choſes *croiſſent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choſes de la même eſpèce. Les bleds *croiſſent*, & la recolte *augmente*.

Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y *croiſſent*, & plus les revenus *augmentent*.

Le mot de *croître* ne ſignifie préciſément que l'agrandiſſement de la choſe, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait ſentir que cet agrandiſſement eſt cauſé par une nouvelle quantité qui y ſurvient. Ainſi, dire que la rivière *croît*, c'eſt dire uniquement qu'elle devient plus haute, ſans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau; mais dire que la rivière *augmente*, c'eſt dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hauſſer. Cette différence eſt extrêmement délicate; c'eſt pourquoi l'on ſe ſert aſſez indifféremment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occaſions où cette délicateſſe de choix n'eſt de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer; car on dit également bien, la rivière *croît* & la rivière *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là ſon idée particulière. Mais il y a d'autres occaſions où il eſt à propos & quelquefois même néceſſaire d'avoir égard à l'idée particulière, & de faire un choix entre ces deux termes, ſelon la for-

ce du ſens qu'on veut donner à ſon diſcours. Par exemple, lorſqu'on veut faire entendre, en parlant des paſſions, qu'elles ſont dans notre nature, que ce qui nous ſert d'alimens leur ſert auſſi de nourriture & leur donne des forces, on ſe ſert alors élégamment du mot de *croître*; & dans toutes les autres occaſions, on emploie, ſoit pour les paſſions, ſoit pour les talens de l'eſprit, le mot d'*augmenter*.

Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec l'homme; mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté* juſqu'à certain âge, diminuent enſuite & diſparoiſſent avec les forces de la nature; & il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui, *augmentant* toujours, ſont encore plus fortes dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

L'amour qui ſe forme dans l'enfance, *croît* avec l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron, il *augmente* à la vue du péril. L'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*.

Il eſt aiſé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre. Car quelle eſt la perſonne aſſez peu délicate en fait d'expreſſions pour ne pas ſentir, du moins par goût naturel ſi ce n'eſt par réflexion, qu'il eſt mieux de dire, l'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*; que de dire, l'ambition *augmente* à meſure que les biens *croiſſent*? Mais s'il n'eſt pas difficile de ſentir cette délicateſſe, il l'eſt d'en expliquer la raiſon; il faut pour cela un peu de métaphyſique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'expoſer du mieux qu'il m'a été poſſible. Car enfin les biens conſiſtant dans pluſieurs différentes choſes, qui ſe réuniſſent dans la poſſeſſion d'une ſeule perſonne, le

le mot d'*augmenter* qui, comme j'ai dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne marque préciſément que l'agrandiſſement d'une choſe unique, fait par la nourriture ou par une eſpèce de nourriture; & c'eſt cette force de ſignification qui eſt la raiſon pourquoi ce dernier mot figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition, qui eſt une ſeule paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent ſervir d'alimens, pour la ſoutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choſes matérielles *croiſſent* par une addition intérieure & méchanique, qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matière. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpèce de nourriture priſe dans un ſens figuré, & elles *augmentent* par l'addition des degrés juſqu'où elles ſont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire, que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté* pour cauſer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Notre orgueil *croît* à meſure que nous nous élevons, & il *augmente* quelquefois juſqu'à nous rendre haïſſables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardieſſe* quelque choſe de mâle; dans l'*audace* quelque choſe d'emporté; & dans l'*effronterie* quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage & de l'aſſuran-

ce. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe le diſcours, ne la démontent point. Une perſonne *audacieuſe* parle d'un ton élevé; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les règles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion, & rendent toujours de mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplait à tout le monde; & qu'on paſſe chez les honnêtes-gens pour être d'une vile naiſſance.

On n'eſt guère propre aux grands emplois, ſi l'on n'eſt un peu *hardi*. Un homme d'un caractère *audacieux* peut ſervir à inſulter l'ennemi. Un *effronté* n'eſt bon qu'à faire rougir ceux qui l'employent.

Il me ſemble que la *hardieſſe* eſt pour les grandes qualités de l'ame, ce que le reſſort eſt pour les autres pièces d'une Montre; elle met tout en mouvement ſans rien déranger; au-lieu que l'*audace*, ſemblable à la main impétueuſe d'un étourdi, met le deſordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout ſur les grandes qualités, parce qu'elles ne ſe trouvent jamais enſemble; ſon influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais; elle répand ſur les défauts de l'ame un colo-

coloris, qui les rend encore plus laids qu'ils ne ſont par eux-mêmes.

DE-MEME-QUE. AINSI-QUE. COMME.

De-même-que eſt toujours un terme de comparaiſon; mais il y a des occaſions où *ainſi-que* & *comme* ne le ſont pas, aiant d'autres ſignifications, qu'on peut voir dans les Dictionaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de rapporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet ouvrage, & que je vais en faire la différence, qui eſt aſſurément une des plus délicates de notre Langue, & des plus difficiles à bien démêler.

De-même-que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la manière dont eſt la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi-que* marque particulièrement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence, les François penſent *de-même-que* les autres nations, mais ils ne ſe conduiſent pas *de-même*; parce qu'il n'eſt préciſément queſtion que d'une certaine manière de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſuppoſe eux. Mais je dirois, il y a des Philoſophes qui croyent que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes; parce qu'il s'agit

s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribue à la bête auſſi-bien qu'à l'homme ; & non d'aucune modification ou manière de penſer ; puiſqu'on peut ajouter que, quoique ces Philoſophes croyent que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes, ils ne croyent pourtant pas qu'elles penſent *de-même-qu'*eux. Je dirois enfin que les expreſſions d'une perſonne qui ne conçoit les choſes que confuſément ne ſont jamais juſtes *comme* celles d'une perſonne qui les conçoit clairement ; parce qu'il eſt là queſtion d'une qualité de l'expreſſion, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raiſon on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel ; & non pas *ainſi-que* ni *de-même-qu'*un lion &c. L'uſage eſt fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorsque ces mots ſont placés à la tête de la comparaiſon, alors elle a deux membres ; dont le ſecond, qui eſt la réduction de la comparaiſon, commence par le mot *ainſi*, ſi c'eſt *ainſi-que*, ou *comme*, qui ſe trouve à la tête du prémier membre ; mais ſi c'eſt *de-même-que*, ce ſecond membre commence par le mot *de-même*. L'exemple ſuivant va rendre cette obſervation ſenſible.

De-même-que l'ambitieux n'eſt jamais content, *de-même* le débauché n'eſt jamais ſatisfait. *Ainſi-que* l'ordonne la providence, *ainſi* va la fortune des Etats & des particuliers, des Princes & des ſujets. *Comme* les hommes vieilliſſent par le nombre des années, *ainſi* vieilliſſent les Empires par le nombre des ſiècles ; tout a un terme preſcrit, au-delà duquel il ne paſſe pas.

POUR.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions ſont ſynonymes dans le ſens où elles ſignifient qu'on fait une choſe en vue d'une autre. Mais *pour* marque une vue plus préſente; & *afin* en marque une plus éloignée.

On ſe préſente devant le Prince *pour* lui faire ſa cour. On lui fait ſa cour *afin* d'en obtenir des graces.

Il me ſemble que le prémier de ces mots convient mieux, lorsque la choſe qu'on fait en vue de l'autre en eſt une cauſe plus infaillible; & que le ſecond eſt plus à ſa place, lorsque la choſe qu'on a en vue en faiſant l'autre en eſt une ſuite moins néceſſaire.

On tire le canon ſur une Place aſſiégée *pour* y faire une brèche, & *afin* de pouvoir la prendre par aſſaut, ou de l'obliger à ſe rendre.

Pour regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge ſont tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de ſe procurer un mari.

AGRANDIR. AUGMENTER.

On ſe ſert d'*agrandir* lorsqu'il eſt queſtion d'étendue; & l'on ſe ſert d'*augmenter* lorsqu'il s'agit de nombre, d'élévation, ou d'abondance. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépenſe, les revenus. Le prémier regarde particulièrement la quantité vaſte & ſpacieuſe. Le ſecond a plus de rapport à la quantité groſſe & multipliée. Ainſi l'on dit qu'on *agrandit* ſa maiſon, quand on lui donne

plus

plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits ſur les côtés; mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de pluſieurs chambres.

En *agrandiſſant* ſon terrein, on *augmente* ſon bien.

Les Princes *s'agrandiſſent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croyent par-là *augmenter* leur puiſſance; mais ils ſe trompent quelquefois en cela; car cet *agrandiſſement* ne produit qu'une *augmentation* de ſoins, & ſouvent même eſt la prémière cauſe de la décadence d'une Monarchie.

Il n'eſt pas de plus incommode voiſin que celui qui ne penſe qu'à *s'agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* ſon autorité qu'à faire un bon uſage de celle que les Loix lui ont donnée, eſt un maitre fâcheux pour les ſujets.

Toutes les choſes de ce monde ſe font aux dépens les unes des autres; le riche n'*agrandit* ſes domaines qu'en reſſerrant ceux du pauvre; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté; & je croirois preſque que la Nature n'a fait les gens d'eſprit qu'aux dépens des ſots.

Le deſir de l'*agrandiſſement* cauſe dans la politique la circulation des Etats; dans la police, celle des conditions; dans la morale, celle des vertus & des vices; & dans la phyſique, celle des corps; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine univerſelle, & qui nous en repréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle ou d'*augmentation* ou de diminution. Mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il lui eſt permis de *s'agrandir*; & ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal, qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs forces, pour ſe mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COM-

COMPLIQUE'. IMPLIQUE'.

Les affaires ou les faits ſont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mêlange & par leur dépendance. Les perſonnes ſont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorſqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choſes extrêmement *compliquées* deviennent obſcures à ceux qui n'ont ni aſſez d'étendue ni aſſez de juſteſſe d'eſprit pour les démêler. Quand on eſt expoſé à la compagnie des étourdis, on eſt expoſé à ſe voir *impliqué* dans quelque fâcheuſe avanture.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent ſimples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il eſt dangéreux de ſe trouver *impliqué*, même innocemment, dans les crimes des Grands; on en eſt toujours la dupe; ils ſacrifient à leurs intérêts leurs meilleurs ſerviteurs.

Compliqué a un ſubſtantif qui eſt d'uſage; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas; on dit *complication* & *impliquer*, mais on ne dit pas *implication* ni *compliquer*.

Rien n'embarraſſe plus les médecins que la *complication* des maux dont le remède de l'un eſt contraire à la guérison de l'autre. Il n'eſt pas gracieux d'avoir pour amis des perſonnes qui vous *impliquent* toujours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

POUR. QUANT.

Ces deux mots ſont très ſynonymes; *pour* me paroît cependant avoir meilleure grace, dans le diſcours, lorſqu'il s'agit de la perſonne ou de la choſe

choſe qui régit le verbe ſuivant; & *quant* me paroît y mieux figurer lorſqu'il s'agit de ce qui eſt régi par le verbe. Ainſi je dirois, *pour* moi je ne me mêle d'aucune affaire étrangère, *quant* à moi tout m'eſt indifférent.

La religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une morale pure, & dans une conduite ſimple, guidées par l'autorité divine, & ſoutenues par la raiſon. *Pour* celle du Peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Egliſe, on ne la connoîtra au juſte que quand on en aura ſéparé les intérêts temporels.

DECISION. RESOLUTION.

La *déciſion* ſe fait; la *réſolution* ſe prend. L'une ſuppoſe l'examen, & l'autre la délibération. La prémière attaque le doute, & fait qu'on ſe déclare en faveur de ce qu'on juge être ou le plus vrai ou le plus équitable. La ſeconde attaque l'incertitude, & fait ſuivre le parti qu'on croit être ou le plus avantageux, ou le plus convenable.

Il ſemble que la *déciſion* ſe conduiſe plus particulièrement par les lumières de l'eſprit; & que la *réſolution* donne plus au penchant du cœur.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le repentir; & nos *réſolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

C'eſt une ſituation très deſagréable, & pour ſoi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans les démarches.

Une *déciſion* ſur le rang & ſur la prééminence eſt

eſt ſouvent plus embarraſſante & plus difficile à faire, que ſur les intérêts ſolides & réels. C'eſt une foible *réſolution*, que celle qu'un malade prend pour le changement de ſa manière de vivre; la ſanté le fait penſer tout différemment.

En fait de ſcience, on dit la *déciſion* d'une queſtion, & la *réſolution* d'un doute.

Il y a bien des gens qui ne conſultent, dans toutes leurs *déciſions*, que leur imagination ou leur cœur. Les libertins ſavent trouver, dans la force des paſſions & dans le goût des plaiſirs, la *réſolution* des doutes que la raiſon fait quelquefois naître, dans leur eſprit, ſur l'article de la religion.

PORTER. APPORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a préciſément rapport qu'à la charge du fardeau. *Apporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Tranſporter* a non ſeulement rapport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par-deſſus toutes ces idées, en y ajoutant celle d'une propriété qu'on s'attribue de la choſe dont on ſe charge.

Nous faiſons *porter* ce que, par foibleſſe ou par bienſéance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laiſſons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les charge. Les domeſtiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoyent chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les commerçans envoyent

envoyent d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Enée d'avoir *porté* son père Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous apprend que les premiers fidèles *apportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'Hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *tranſportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractériſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit que le malin Eſprit *emporta*, au lieu de dire *tranſporta* Jéſus-Chriſt.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *deſſein*; & le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux; & des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours ſe laiſſer éblouir par cette beauté ni par cette grandeur; car ſouvent la pratique ne s'accorde avec la ſpéculation; l'ordre admirable d'un ſyſtème & l'idée avantageuſe qu'on s'en eſt formée n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne ſe trouve dans l'impoſſibilité de venir à bout de ſon *deſſein*.

L'expérience de tous les ſiècles nous apprend que les têtes à grands *deſſeins*, & les eſprits fé-

conds

conds en beaux *projets*, ſont ſujets à donner dans la chimère.

Le mot de *projet* ſe prend auſſi pour la choſe même qu'on veut exécuter, ainſi que celui de *deſſein*. Mais quoique ces mots ſoient alors encore plus ſynonymes, on ne laiſſe pas d'y trouver une différence, qui ſe fait ſentir à ceux qui ont le goût fin & délicat. La voici, telle que j'ai pu la développer. Il me ſemble que le *projet* regarde alors quelque choſe de plus éloigné, & le *deſſein* quelque choſe de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir. On forme des *deſſeins* pour le tems préſent. Le prémier eſt vague; l'autre eſt plus déterminé.

Le *projet* d'un avare eſt de s'enrichir; ſon *deſſein* eſt d'amaſſer.

Un bon Miniſtre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des ſujets. Un bon Général d'Armée a autant d'attention à cacher ſes *deſſeins*, qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un ſeul corps de république, pour le gouvernement général ou la diſcuſſion des intérêts, ſans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henri IV, plus noble mais peut-être plus difficile à exécuter que le *deſſein* de la Monarchie univerſelle, dont l'Eſpagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a rapport au grain; c'eſt le bled qu'on *sème* dans le champ. *Enſemencer* a rapport à la terre; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de bled. Le prémier de ces mots a une ſignification plus étendue

due & plus vaſte; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terreins. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reſtreint; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes pièces de terre préparées par le labourage. Ainſi l'on *ſème* dans ſes terres & dans ſes jardins; mais l'on n'*enſemence* que ſes terres & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré, *ſemer* de l'argent, & *ſemer* la parole; mais *enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & littéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le tems de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant* de l'argent à propos, qu'on peut plus aiſément venir à bout de ſes projets. En-vain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le ciel n'y répand ſes fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots ſont ſynonymes, en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier. Mais le *grain* eſt une ſemence de lui-même, c'eſt-à-dire qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueillir. La *graine* eſt une ſemence de choſes différentes, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On ſème des *grains* de bled & d'avoine, pour avoir de ces mêmes *grains*; mais on ſème des *graines*, pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la recolte des *grains*; on ramaſſe les *graines*. Les prémiers ſe ſèment ordinairement dans les champs; & les ſecondes ſont le partage des jardins.

Le

Le mot de *graine* fait préciſément naître l'idée d'une ſemence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainſi l'on dit que le chenevi eſt la *graine* du chanvre; mais on ne dit pas qu'il en eſt le *grain*. Ils conſervent même cette analogie de ſignification dans le ſens figuré.

Tel a ſa mémoire chargée des ſages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon-ſens. Il eſt difficile que d'une mauvaiſe *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entrepriſe. On *ceſſe* en l'abandonnant. On *diſcontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* ſon diſcours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *ceſſer* ſes pourſuites, dès qu'on s'apperçoit qu'elles ſont inutiles. Il ne faut *discontinuer* le travail que pour ſe délaſſer, & pour le reprendre enſuite avec plus de goût & plus d'ardeur.

L'homme eſt né pour la peine, il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en ſurvient une autre; il a beau chercher le repos & la tranquillité, la providence ne lui permet pas en cette vie de *ceſſer* de travailler; & ſi l'ennui ou l'épuiſement lui font quelquefois *discontinuer* ſon labeur, ce n'eſt pas pour longtems; il eſt bien-tôt contraint de retourner à ſa tâche & de reprendre la charue.

La maxime qui dit, qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puiſſe *finir*, eſt bonne; mais celle qui défend de *ceſſer* un ouvrage pour en commencer un autre ſans néceſſité, me paroît encore meilleure. Il eſt ſouvent à propos de *diſcontinuer* le travail de l'eſprit; mais ce n'eſt pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu, ſe trouve en état

de mieux manier ſon ſujet; c'eſt ſeulement au premier inſtant qu'on s'apperçoit qu'elle ſe ralentit; parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle eſt en train, ni la forcer lorſqu'elle s'arrête.

Les perſonnes qui ne *finiſſent* point leurs narrations & ne *ceſſent* de parler, ſans *diſcontinuer*, ſont auſſi peu propres à la converſation que celles qui ne diſent mot.

PRECIPICE. GOUFFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *gouffre*. On ſe perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vuide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſque impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particulière de voracité inſatiable, qui entraîne, fait diſparoître, & conſume tout ce qui en approche. Le troiſième emporte l'idée d'une profondeur immenſe, juſqu'où l'on ne ſauroit parvenir, & où l'on perd également de vue le point d'où l'on eſt parti, & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſans & dangéreux pour ceux qui y marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans; la chute y eſt rude. Le *gouffre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas; & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abîme* ne préſente que des routes obſcures & incertaines qu'aucun but ne termine; on s'y jette quelquefois tête baiſſée dans l'eſpérance de trouver une iſſue, mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pouſſe de ſon

ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *gouffre* de malheurs; tout y périt, la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du Philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abîme* de ténèbres.

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *gouffre* des Provinces. L'infini eſt l'*abîme* du raiſonnement.

ABANDONNEMENT. ABDICATION. RENONCIATION. DEMISSION. DESISTEMENT.

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *renonciation* ſe font; le *déſiſtement* ſe donne; la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens; une *abdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir; une *renonciation* à ſes droits & à ſes prétentions; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers, que de laiſſer ſaiſir & vendre le fonds de ſon bien. Quelques politiques regardent l'*abdication* d'une Couronne comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de l'eſprit, plutôt que comme une grandeur d'ame. Les loix & la juſtice maintiennent les *renonciations* des particuliers; mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs intérêts les empêchent d'en appeller à la force des armes. L'amour du repos n'eſt pas toujours le motif des *démiſſions*; le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent & n'intervien-

nent dans les procès, que pour faire acheter leur *désistement*.

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne sauroit retenir; *abdiquer*, que lorsqu'on n'est plus en état de gouverner; *renoncer*, que pour avoir quelque chose de meilleur; se *démettre*, que quand il n'est plus permis de remplir ses devoirs avec honneur; & se *désister*, que lorsque ses poursuites sont injustes, ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuses.

CURE. GUERISON.

On fait une *cure*; on procure une *guérison*. La prémière a plus de rapport au mal, & à l'action de celui qui traite le malade. La seconde a plus de rapport à la santé, & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une, qu'elle est belle; alors le succès fait honneur à celui qui l'a entreprise: on dit de l'autre, qu'elle est promte & parfaite; c'est tout ce qu'on doit desirer dans la maladie: & l'on dit de toutes les deux, qu'elles sont faciles ou difficiles.

Il semble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude; au-lieu que la *guérison* regarde aussi les maladies légères & de peu de durée.

Plus le mal est invétéré, plus la *cure* en est difficile. C'est souvent plus à la force du tempérament, qu'à l'effet des remèdes, qu'on doit sa *guérison*.

Les maux incurables ne sont pas seulement ceux dont la *cure* est absolument impossible, mais encore ceux dont on ignore la manière d'en procurer la *guérison*.

ABHORRER. DETESTER.

Ces deux mots ne ſont guère d'uſage qu'au préſent, & marquent également des ſentimens d'averſion, mais dont l'un eſt l'effet du goût naturel ou du penchant du cœur, & l'autre eſt l'effet de la raiſon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut ſouffrir, & tout ce qui eſt l'objet de l'antipathie. On *déteſte* ce qu'on déſapprouve, & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteſte* le jour de ſa naiſſance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il ſeroit avantageux d'aimer; & l'on *déteſte* ce qu'on eſtimeroit ſi on le connoiſſoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une perſonne vertueuſe *déteſte* tout ce qui eſt crime & injuſtice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne ſont ſynonymes que lorſqu'ils marquent l'état où l'on eſt; & la prémière de leurs différences ſe rencontre dans leur conſtruction avec le mot d'ETAT, auquel on les joint ſouvent; la délicateſſe de notre Langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainſi l'on dit, état d'*abjection*, & *baſſeſſe* d'état.

L'*abjection* ſe trouve dans l'obſcurité où nous nous envelopons de notre propre mouvement, dans le peu d'eſtime qu'on a pour nous, dans le rébut qu'on en fait, & dans les ſituations humiliantes où l'on nous réduit. La *baſſeſſe* ſe trouve dans le peu de naiſſance, de merite, de fortune, & de condition.

La Nature a placé des Etres dans l'élévation, & d'autres dans la *baſſeſſe*; mais elle ne place perſonne dans l'*abjection*; l'homme s'y jette de ſon choix, ou y eſt plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection*; & la ſtupidité empêche de ſentir tous les desagrémens de la *baſſeſſe* de l'état; mais l'eſprit & la grandeur d'ame font qu'on ſe chagrine de l'un & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de ſe tirer de la *baſſeſſe*; mais l'on n'en vient pas à bout ſans travail & ſans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*; le ſage uſage de ſa fortune & de ſon crédit en eſt le plus ſûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour-propre jouent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & ne ſervent pas peu à nous y ſoutenir; mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puiſſe faire trouver de la ſatisfaction à une ame noble dans la *baſſeſſe* de ſon état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir ſe dit plutôt à l'égard des coutumes; & *abroger* à l'égard des loix. Le non-uſage ſuffit pour l'*abolition*; mais il faut un acte poſitif pour l'*abrogation*.

Le changement de goût, aidé de la politique, a *aboli* en France les joûtes, les tournois, & les autres divertiſſemens brillans. De grandes raiſons d'intérêt, & peut-être même de bonne diſcipline, ont été cauſe que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*aboliſſent*; & la puiſſance deſpotique *abroge* ſouvent ce que l'équité avoit établi.

On

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux; mais le tems seul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshonneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine personelle, ce que ses Magistrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la Républiique.

L'*abolition* d'une Religion coûte toujours du sang; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occasion, à celui qui le répand, le persécuté y triomphant quelquefois du persécuteur; c'est ainsi que le Christianisme a triomphé du Paganisme par le martyre des premiers Fidèles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale est souvent la cause de la ruïne du Prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une personne au soin ou à la garde de qui l'on a confié quelque chose. Mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conservation de la chose & l'empêchement de sa perte; au-lieu que celui de *garde* renferme de plus dans son idée un office économique, dont on doit s'aquitter selon les ordres du supérieur ou du maitre de la chose. Ainsi l'on dit qu'on est *gardien* d'un dépôt, & *Garde* du Trésor Royal, parce que dans le premier cas, il n'y a qu'à veiller à la sûreté de ce qui a été déposé; & dans le second cas, il y a des devoirs à remplir, soit pour la recette, soit pour la distribution des deniers. Par la même raison on se sert, dans le stile de la procédure, du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens saisis; & dans le stile militaire, du terme de *garde* pour certaines fonctions,

ſoit auprès de la perſonne du Prince ou du Commandant, ſoit dans divers poſtes qu'on fait occuper. Le *gardien* eſt reſponſable de tout ce qui eſt porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les poſtes que les *Gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grace dans le ſens figuré; de même qu'à l'égard des choſes morales; & de celles qui ne ſont ni à notre uſage ni à notre diſpoſition, mais ſeulement ſous notre protection, pour empêcher que d'autres n'en uſent ou ne les enlèvent. *Garde* convient mieux dans le ſens littéral; & à l'égard des choſes matérielles; ainſi qu'à l'égard de celles qui ſont entre nos mains ou en notre gouvernement, & ſur leſquelles nous avons quelque droit d'uſage ou de maniement.

Je ne crois pas que les parens puiſſent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles, que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude, & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commiſſion que celle de *Garde* des ſceaux.

Il me ſemble que le *Gardien* a un air de ſupériorité, & le *garde* un air de ſervice. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'on a donné le titre de *gardien* à certains Supérieurs de Moines, tel qu'eſt le *Gardien* des Cordeliers; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le ſervice du Roi ou du Public, comme *Garde*-notes, *Garde*-magaſin.

Le ſage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de ſon ſecret, que lui-même. Les meilleurs *gardes* ſont les yeux du maître.

EM-

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particulière lorſqu'on parle des peuples ou des nations. *Règne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainſi l'on dit, l'*empire* des Aſſyriens, & l'*empire* des Turcs; le *règne* des Céſars, & le *règne* des Paléologues. Le prémier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de ſouveraineté, qui eſt celle qui le rend ſynonyme avec le ſecond, a deux autres ſignifications; dont l'une marque l'eſpèce ou plutôt le nom particulier de certains Etats, ce qui peut le rendre ſynonyme avec le mot de ROYAUME; l'autre marque une ſorte d'autorité qu'on s'eſt acquiſe, ce qui le rend encore ſynonyme avec les mots d'AUTORITE' & de POUVOIR. Mais il n'eſt point ici queſtion de ces deux derniers ſens; c'eſt ſeulement ſous la prémière idée, & par rapport à ce qu'il a de commun avec le mot de *règne*, que nous le conſidérons à préſent, & que nous en faiſons le caractère.

L'époque glorieuſe de l'*Empire* des Babyloniens eſt le *règne* de Nabucodonozor; celle de l'*Empire* des Perſes eſt le *règne* de Cyrus; celle de l'*Empire* des Grecs eſt le *règne* d'Alexandre; & celle de l'*Empire* des Romains eſt le *règne* d'Auguſte; ce ſont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophète Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'eſt une penſée fauſſe dans le ſens littéral; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle ſent toujours la dépendance d'un ſujet qui parle de ſes maitres, ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un orateur Ruſſien ou Chinois s'en ſervît en faiſant l'éloge des Romains; & nous-même nous

ne nous en ſervons point en parlant de l'*empire* des autres nations ſous la puiſſance deſquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles aient étendu leur domination auſſi loin & ſur d'auſſi vaſtes contrées que l'a fait Rome. Louer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées ſous ſon *règne*, c'eſt ſaiſir ce que la gloire a de brillant; mais le louer par la douceur, par l'équité, & par la ſageſſe de ſon *règne*, c'eſt choiſir ce que la gloire a de ſolide

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domeſtique des particuliers, auſſi-bien qu'au gouvernement public des Souverains; on dit d'un père, qu'il a un *empire* deſpotique ſur ſes enfans; d'un maître, qu'il exerce un *empire* cruel ſur ſes valets; d'un tyran, que la flatterie triomphe & que la vertu gémit ſous ſon *empire*. Le mot de *règne* ne s'applique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier; on ne dit pas qu'une femme eſt malheureuſe ſous le *règne*, mais bien ſous l'*empire* d'un jaloux. Il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir ſouverain & général; c'eſt par cette raiſon qu'on dit le *règne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors on ne ſuppoſe ni dans l'un ni dans l'autre un ſimple pouvoir particulier, mais un pouvoir général ſur tout le monde & en toute occaſion. Telle eſt auſſi la raiſon qui eſt cauſe d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui ſe ſuccèdent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *règne* le tems paſſager de leurs amours; parce qu'on ſuppoſe que, ſelon l'effet ordinaire de cette aveugle paſſion, chacun d'eux a dominé ſur tous les ſentimens de la perſonne qui s'eſt ſucceſſivement laiſſé vaincre.

Ce n'eſt ni les longs *règnes*, ni leurs fréquens chan-

changemens, qui causent la chûte des *Empires*; c'est l'abus de l'autorité.

Toutes les épithètes qu'on donne à *empire*, pris dans le sens où il est synonyme avec *règne*, conviennent aussi à celui-ci; mais celles qu'on donne à *règne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le sens même où ils sont synonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *règne*, les épithètes de LONG & de GLORIEUX; on se sert d'un autre tour de phrase pour exprimer la même chose.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs; mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *règne* de Louis XIV a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

EMPIRE. ROYAUME.

Ce sont des noms qu'on donne à différens Etats, dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi; ce n'est pourtant pas cela seul qui en fait la différence.

Il me semble que le mot d'*empire* fait naître l'idée d'un Etat vaste & composé de plusieurs peuples; que celui de *royaume* marque un Etat plus borné, & fait sentir l'unité de la nation dont il est formé. C'est peut-être de cette différence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes; je remarque du moins que, si ce n'en est pas la cause, cela se trouve ordinairement ainsi; comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoit la diversité des peuples & des nations qui les composent; au-lieu que dans les Etats qui portent le nom de *royau-*

me, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en Provinces n'empêche pas que ce ne ſoit toujours un même peuple, & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de [illegible] fondamentales; les différences des loix particulières & de la Juriſprudence n'y ſont que des variétés d'uſage, qui ne nuiſent point à l'unité de l'adminiſtration politique; c'eſt même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *Roi* & de *Royaume* tirent leur origine; c'eſt-pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un Miniſtère ſouverain, quoiqu'adminiſtré par pluſieurs. Il n'en eſt pas de même dans les *Empires*; une partie ſe gouverne quelquefois par des loix fondamentales très différentes de celles par leſquelles une autre partie du même *Empire* ſe gouverne; cette diverſité y rompt l'unité de gouvernement; & ce n'eſt que la ſoumiſſion, dans certains chefs, au commandement d'un ſupérieur général, qui fait l'union de l'Etat; c'eſt auſſi préciſément de ce droit de commander que tirent leur étymologie les mots d'*Empereur* & d'*Empire*; de-là vient qu'on y voit pluſieurs Souverains & des *Royaumes* même en être membres.

L'Etat Romain fut un *Royaume* dans ſes commencemens, & tant qu'il ne fut formé que d'un ſeul peuple, ſoit originaire, ſoit incorporé. Le nom d'*Empire* ne lui convient & ne lui fut donné que lorſqu'il eut ſoumis d'autres peuples étrangers; qui, en devenant membres de cet Etat, ne ceſsèrent pas pour cela d'être des nations différentes; & ſur leſquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement, & non d'adminiſtration.

Les

Les avantages qu'on trouve dans la société d'un corps politique contribuent autant, de la part des sujets, à former les *Royaumes*, que l'envie de dominer de la part des Princes. La seule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établissent & ne se soutiennent que par la force des armes.

AUTORITE'. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'est pas ici question de toute l'étendue du sens de ces mots, tel qu'est, par exemple, celui dans lequel on les applique aux Souverains & aux Magistrats; mais seulement du sens qui marque en général ce qu'on peut sur l'esprit des autres. Cela bien démêlé, voici ce que je pense sur leurs différences.

L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroît avoir plus de force. L'*empire* est plus absolu.

La supériorité du rang & de la raison donnent de l'*autorité*; c'est ordinairement par la persuasion qu'elle agit; ses manières sont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous est proposé. L'attachement pour les personnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont sur nous; c'est par des instances qu'il obtient; son action est pressante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on desire de nous. L'art de trouver & de saisir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend sur eux; c'est par un ton affecté qu'il réussit; ses airs sont tantôt souples, tantôt impérieux, & toujours propres à soumettre nos idées à celles qu'on veut nous insinuer.

L'*autorité* qu'on a sur les autres vient toujours de quelque mérite; soit d'esprit, de naissance, ou

d'état; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon; ſoit de cœur ou d'intérêt; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécillité; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur notre eſprit; mais nous devons nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raiſon. Les hommes cependant font ſouvent tout le contraire; ils regardent les avertiſſemens, que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il s'arroge mal-à-propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils ſe livrent à l'*empire* d'un flatteur étourdi, quelquefois d'un valet, & ſouvent d'une maîtreſſe emportée, qui leur fait embraſſer avec effronterie le parti de l'injuſtice, & ſuivre opiniâtrement les routes de l'iniquité.

AUTORITÉ. POUVOIR. PUISSANCE.

Il ſe trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire ſentir un droit d'adminiſtration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un rapport particulier à l'exécution ſubalterne des ordres ſupérieurs. Le mot de *puiſſance* renferme dans ſa valeur un droit & une force de domination.

Ce ſont les loix qui donnent l'*autorité*; elle y puiſe toute ſa force. Le *pouvoir* eſt communiqué par ceux qui, étant dépoſitaires des loix, ſont chargés de leur exécution; par conſéquent il eſt ſubordonné

donné à l'*autorité*. La *puiſſance* vient du conſentement des peuples, ou de la force des armes; & elle eſt ou légitime ou tyrannique.

On eſt heureux de vivre ſous l'*autorité* d'un Prince qui aime la juſtice, dont les Miniſtres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au-delà de celui qu'il leur donne; & qui regarde le zèle & l'amour de ſes ſujets comme les vrais fondemens de ſa *puiſſance*.

Il n'y a point d'*autorité* ſans loix; & il n'y a point de loi qui donne ni même qui puiſſe donner à un homme une *autorité* ſans bornes ſur d'autres hommes; parce qu'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maîtres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité*; le Créateur & la Nature ont toujours un droit impreſcriptible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice; il n'y a donc pas d'*autorité* plus authentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connues & preſcrites par les loix qui l'ont établie; celle qui ne veut point de bornes ſe met au-deſſus des loix, par conſéquent ceſſe d'être *autorité*, & dégénère en uſurpation ſur la liberté & ſur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'eſt & ne peut jamais être exactement égal à la juſte étendue de leur *autorité*; il eſt ordinairement plus grand que n'eſt le droit qu'ils ont d'en uſer; c'eſt la modération ou l'excès dans l'uſage de ce *pouvoir*, qui les rend pères ou tyrans des peuples. Il n'y a point de *puiſſance* légitime qui ne doive être ſoumiſe à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la nation; c'eſt-pourquoi Saint Paul dit que toute *puiſſance* qui vient de Dieu eſt une *puiſſance* réglée, ou, comme d'autres interprètent ce paſſage, que toute *puiſſance* eſt réglée par celle de Dieu; car il ſeroit honteux de ſoutenir que Saint Paul a pré-

prétendu là autoriſer & rendre légitime toute ſorte de *puiſſance*; cela ne pouvoit pas tomber dans la penſée d'un homme raiſonnable, & d'un homme Chrétien, à qui l'idée de la *puiſſance* injuſte de l'Antechrît étoit préſente & familière.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expoſe à être mépriſée; il eſt également dangéreux de n'en pas uſer dans l'occaſion, comme d'en abuſer. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les juſtes cauſes de ſa ruïne. Une *puiſſance* jalouſe qui ne ſouffre point de compagne ſe rend formidable, réveille l'ardeur de ſes ennemis, & prend par-là le chemin de ſa décadence.

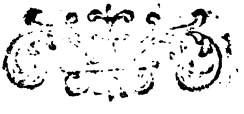
Je remarque particulièrement dans l'idée d'*autorité* quelque choſe de juſte & de reſpectable; dans l'idée de *pouvoir* quelque choſe de fort & d'agiſſant; & dans l'idée de *puiſſance* quelque choſe de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* ſans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puiſſance* abſolument ſouveraine & indépendante que la ſienne.

La Nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des pères ſur leurs enfans; toutes les autres viennent du Droit poſitif; & elle a même preſcrit des bornes à celle-là, ſoit par rapport à l'objet, ſoit par rapport à la durée; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la deſtruction, quelle qu'ait été & ſoit encore la pratique de quelques peuples; & cette *autorité* ceſſe, dès que l'âge met les enfans en état de ſavoir uſer de la liberté. Je ne crois pas qu'une raiſon pure & ſimple, entièrement dénuée du ſecours des paſſions, ait un grand *pouvoir* ſur la conduite ni ſur les actions de l'homme; parce qu'il

me

me ſemble que le *pouvoir* de la raiſon n'eſt établi & n'agit effectivement que pour balancer le *pouvoir* des paſſions entre elles, & faire que la plus avantageuſe dans l'occurrence l'emporte ſur les autres; enſorte que le *pouvoir* des paſſions eſt le véritable reſſort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal; & le *pouvoir* de la raiſon eſt un contrepoids, qui ſert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un, tantôt l'autre de ces différens reſſorts, qui ſont dans notre Etre pour le remuer, le pouſſer vers les objets, le rendre ſenſible aux peines ou aux plaiſirs, & en faire un Etre véritablement vivant; ainſi les paſſions font vivre, mais la raiſon fait vivre comme il faut pour ſon honneur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſition des loix civiles que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme; le différent partage que la Nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari ſur la femme; car ſi les graces & la beauté méritent l'attachement du cœur, il eſt juſte que la *puiſſance* ſoit où ſe trouvent la force & la ſageſſe de l'eſprit.



Voyez The true French Grammar &c, de Michel Malard, imprimé à Londres en 1716. p. 23. où il y a un chapitre exprès Of the French Quantity.

Voyez aussi Henri Etienne, dans son Traité de la Conformité du Langage François avec le Grec: Livre I. chap. iij. Observ. I. p. m. 54.

TRAITÉ
DE LA
PROSODIE
FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

Il y a quelque chose qui a du rapport à une partie de cet ouvrage, dans la Préface du Recueil de Traductions en vers François, du Président Bouhier: p. XIIIJ. &c Suiv. de la petite Edition de 1738.

Du Verdier parle d'un Claude Chaudière qui a écrit Les principes & fondemens de Grammaire Latine Française avec les accens. p. 169, 170.

Voyez la Bibliothèque d'Antoine Du Verdier, p. xxiiij de la Préface.

Perroniana, au mot Langues: p. m. 192:

Et au mot Poésie, pages, 266 & suivantes.

Poésies de Jodelle, p. 91–93 de l'Edition de Lyon 1597. Et l'Elégie qui commence au revers du feuillet 107.

Il faudra aussi faire attention à une Remarque de Dacier sur le Traité du Sublime, ch. XXXII: dans la quelle il distingue ce que Longin appelle des Nombres dactyliques, d'avec ce qu'on nomme communément des Dactyles.

Notez la fin de l'Epître de l'Abbé de Chaulieu à Mr de Lassay: p. 44 du Tome II de l'Edition de 1740.

La Croix du Maine, p. 199 de sa Bibliothèque, cite un ouvrage de Jean Antoine de Baïf, intitulé Estrenes de Poesie Françoise en vers mesurez &c: imprimé chez Denis du Val en 1574. & Deux Traitez du même qui n'étoient pas imprimés, l'un de la prononciation Françoise, & l'autre de l'Art métrie &c: Item plusieurs Psalmes de David non encores imprimez, qu'il a traduits en vers François mesurez. Conférez ce que dit du même Baïf, Antoine du Verdier dans sa Bibliothèque, p. 638.

Notez ce qui est dit des Accents, dans la manière de bien lire &c, de C. Cavine, à la tête de son petit livre de La civile Honnesteté pour les enfans, imprimé à Paris en 1560.

TRAITÉ

DE LA

PROSODIE FRANÇOISE.

JE réduis ce Traité à cinq articles, dont le prémier ſera employé à éclaircir des queſtions préliminaires. Dans le ſecond, je parlerai des Accens. Dans le troiſième, de l'Aſpiration. Dans le quatrième, de la Quantité. Et dans le dernier, je ferai voir à quoi peut ſervir la connoiſſance de notre Proſodie.

Que ſi quelqu'un juge qu'il y ait de la petiteſſe à examiner des ſyllabes, une réflexion que je le prie de vouloir faire, c'eſt qu'il n'y a point d'Art, point de Science, dont les élémens aient rien de brillant; mais que rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour arriver à quelque choſe d'eſtimable, ne doit être mépriſé. Ou renonçons à l'Eloquence, à la Poëſie, à l'Art d'écrire, & fermons l'Académie: ou convenons que s'il eſt beau de cultiver des Arts, qui ſont honneur à l'eſprit humain, & qui ſont utiles à la ſociété, on auroit tort par conſéquent de négliger des connoiſſances, ſans leſquelles ces Arts ne peuvent être qu'imparfaits.

Peut-être même qu'aujourd'hui, après tout ce que le dernier ſiècle a fait pour embellir notre Langue,

que, il ne nous reſte qu'à en creuſer davantage les fondemens, afin que s'il eſt poſſible d'élever l'édifice plus haut, on y travaille avec ſûreté. Je n'ai à offrir qu'un foible eſſai. Puiſſe-t-il tôt ou tard donner lieu à un Ouvrage complet ſur notre Proſodie! Ouvrage qui feroit naître de nouvelles beautés, & comme une nouvelle Langue, dans celle que nous croyons ſavoir.

ARTICLE PREMIER.

Queſtions préliminaires.

ON peut ici propoſer trois queſtions, ſur leſquelles, avant que d'aller plus loin, il eſt à propos de ſatisfaire ceux qui pourroient, ou n'avoir pas étudié la matière dont il s'agit, ou avoir des préjugés contraires à la vérité.

I. Qu'eſt-ce que Proſodie?

II. A-t-on connu autrefois notre Proſodie, & juſques à quel point?

III. Pourquoi notre Proſodie, ſi elle a été fort connue autrefois, l'eſt-elle aujourd'hui ſi peu?

I.

Par ce mot, *Proſodie*, on entend la manière de prononcer chaque ſyllabe régulièrement, c'eſt-à-dire, ſuivant ce qu'exige chaque ſyllabe priſe à part, & conſidérée dans ſes trois propriétés, qui ſont, l'Accent, l'Aſpiration, & la Quantité.

Prémièrement, il eſt certain que toutes les ſyllabes ne pouvant être prononcées ſur le même ton, il y a par conſéquent diverſes inflexions de voix,

voix, les unes pour élever le ton, les autres pour le baiſſer: & c'eſt ce que les Grammairiens nomment *Accens*.

Toute ſyllabe, en ſecond lieu, eſt prononcée avec douceur, ou avec rudeſſe, ſans que cette douceur ni cette rudeſſe aient rapport à l'élévation, ou à l'abaiſſement de la voix: & c'eſt là ce que l'on nomme *Aſpiration*.

Troiſièmement, on met plus ou moins de tems à prononcer chaque ſyllabe, en ſorte que les unes ſont cenſées longues, & les autres brèves: & c'eſt ce qu'on appelle *Quantité*.

Voilà donc trois définitions bien diſtinctes, & qui font voir que dans la prononciation de chaque ſyllabe, l'organe de la voix ſe modifie tout à la fois de trois différentes manières, dont je donnerai une plus ample explication, lorſque je viendrai à traiter de chacune en particulier.

Or il me paroît que ces trois principes, qui conſtituent la Proſodie, ſont eſſentiels à toutes les Langues. Car enfin, quel fléau pour l'oreille, qu'une conſtante & invariable monotonie? Il n'y en a pas même d'exemple, ni dans le cri des animaux, ni dans quelque bruit que ce puiſſe être, pour peu qu'il ſoit continu.

Mais les principes de la Proſodie ſont-ils fixes? Sont-ils arbitraires? Voilà ce que chacun doit examiner dans ſa Langue. S'ils ſont arbitraires, diſpenſons-nous de pouſſer plus loin nos recherches. S'ils ſont fixes, il eſt honteux de les ignorer.

Pour moi, généralement parlant, je ſuis porté à les croire arbitraires dans deux ſortes de Langues: dans celles qui ſont encore trop récentes, & dans celles qui n'ont cours que parmi un peuple groſſier. Mais, par la même raiſon, je les crois fixes dans les Langues qui ont une certaine ancienneté,

té, & qui ſont dans la bouche d'une nation polie.

Toutes les Langues, vrai-ſemblablement, ont été rudes & informes dans leur origine. Mais les hommes aiant un goût naturel pour l'ordre, qui eſt la cauſe phyſique du plaiſir; ils s'entendent tous, ſans y penſer, & même ſans le ſavoir, à écarter, ou du moins à diminuer ce qui bleſſe l'ordre. J'appelle ordre, dans la queſtion préſente, les rapports que les ſons doivent avoir les uns avec les autres, & leur conformité avec les organes, ſoit de celui qui parle, ſoit de celui qui entend.

Vouloir ici examiner qu'eſt-ce qui fait cette conformité, & en quoi conſiſtent ces rapports, ce ſeroit nous engager dans une diſpute obſcure, d'où la Phyſique a peine à ſe tirer. Heureuſement les leçons de la Nature ſont moins difficiles, & plus certaines. Ce n'eſt point par la voie du raiſonnement, c'eſt par l'habitude qu'elle inſtruit. Il eſt vrai que cette manière d'enſeigner nous paroît, à nous qui vivons ſi peu, d'une prodigieuſe lenteur. Mais c'eſt la ſeule capable de réuſſir dans les Arts, qui ont pour baſe le ſentiment: & de ce nombre eſt l'Art de donner à une Langue ce qui lui eſt néceſſaire, non pour ſubvenir à nos beſoins ſeulement, mais pour flatter notre goût.

Je ſuppoſe donc un pays, où il n'y eut jamais de particulier, qui fût Mathématicien; & je dis qu'il y aura cependant un eſprit métaphyſique & géométrique, répandu dans le Public. Ainſi le Public, guidé par cette eſpèce d'inſtinct, y fera peu à peu, & juſqu'à un certain point, toutes ces mêmes obſervations, dont l'aſſemblage compoſe un Art, lorſqu'elles viennent à être rédigées, & combinées par des hommes ſavans. On pourroit aiſément montrer que cela eſt vrai de la Muſique,

qui

qui n'eſt, à proprement parler, qu'une extenſion de la Proſodie.

Ajoutons que ces ſortes de connoiſſances, qui ſe doivent, non au raiſonnement, mais à l'habitude, dépendent abſolument des organes: & qu'ainſi, lorſqu'un climat produit des hommes bien organiſés, le progrès de ces connoiſſances y eſt non ſeulement plus grand, mais encore plus rapide; au-lieu qu'en d'autres pays, où les organes ſont, pour ainſi parler, d'une trempe différente, les ſiècles depuis un tems infini ſe ſuccèdent les uns aux autres, ſans que les habitans de ces pays-là faſſent rien pour les Arts qui n'intéreſſent que le ſentiment.

On ſait à quel point de perfection les Grecs avoient porté leur Proſodie. On ſait auſſi, du moins en ce qui regarde les longues & les brèves, quelle étoit celle de la Langue Latine. Pour ce qui eſt de l'Accent, l'exemple des Chinois nous fait voir de quelle délicateſſe l'oreille eſt capable, puiſque chez eux le même mot, n'étant que d'une ſyllabe, peut avoir juſqu'à onze ſens très différens, ſelon la différence de la prononciation. Mais évitons tout détail ſur la Proſodie des autres peuples; il ne s'agit que de la nôtre.

II.

Pour ſavoir depuis quand, & juſqu'à quel point la Proſodie a été connue parmi nous, il ſeroit inutile de remonter au-delà de François I. Les ſavans hommes & les beaux eſprits, dont il fit l'ornement de ſa Cour, donnèrent à notre Langue *un caractère* (a) *d'élégance & de doctrine*, qu'elle n'avoit point

(a) *Entretiens d'Ariſte & d'Eugène.* Quatrième édition de Cramoiſy, pag. 149.

point auparavant. Ce grand Roi, qui a été, non pas le reſtaurateur, mais le père des beaux Arts en France, tranſmit ſon goût aux héritiers de ſa Couronne. Jamais la Poëſie ne fut ſi fort en honneur, que ſous Charles IX. En un mot, l'Hiſtoire nous prouve que les fondemens, ſur leſquels nos bons Ecrivains ont bâti ſous le règne de Louis XIV, furent tracés, & même poſés en partie, dès le ſiècle précédent. Ainſi c'eſt dans les monumens de ce tems-là, qu'il faut chercher les prémiers veſtiges de notre Proſodie: & nous y trouverons plus de lumières ſur ce ſujet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques imprimées de nos jours.

On a vu que la Proſodie renferme les Accens, l'Aſpiration, & la Quantité. A l'égard des Accens, il n'eſt pas poſſible de ſavoir quels ils étoient autrefois, puiſque l'accent *imprimé* n'eſt point l'accent *proſodique*, comme je l'expliquerai ci-après. Quant à l'Aſpiration, il y a lieu de croire qu'elle a toujours été la même. Reſte enfin la Quantité, qui eſt le point capital de la Proſodie, & ſur lequel nos Anciens paroiſſent avoir été plus décidés, que nous ne le ſommes aujourd'hui.

Jodelle, l'un des Poëtes qui compoſoient la Pléiade fameuſe ſous Henri II., mit à la tête des Poëſies d'Olivier de Magny, imprimées en 1553, un Diſtique meſuré par dactyles & par ſpondées, à la manière des Grecs & des Latins. Ce n'eſt pas encore ici le lieu d'examiner ſi cette ſorte de verſification étoit conforme au génie de notre Langue: j'y reviendrai ſur la fin de ce Traité: il me ſuffit, quant à préſent, d'en pouvoir conclurre qu'elle ſuppoſe notre Quantité bien connue dès-lors, & bien établie.

Paſquier Paſquier, dans ſes Recherches, nous apprend qu'en

qu'en l'année 1555, le Comte d'Alcinois (c'eſt-à-dire, Nicolas Deniſot, qui déguiſoit ainſi ſon nom) fit des vers hendécaſyllabes à la louange d'un Poëme, dont lui Pasquier étoit Auteur. Paſquier ajoute qu'en 1556, à la prière de Ramus, *perſonnage de ſingulière recommandation, mais auſſi grandement deſireux de nouveautés*, il fit en ce genre un eſſai *de plus longue haleine* que les deux précédens, qui étoient ce Diſtique de Jodelle, & ces Hendécaſyllabes du Comte d'Alcinois. Pasquier (*a*) rapporte enſuite ſon eſſai, qu'il croit quelque choſe de merveilleux, & qui conſiſte dans une Elégie de vingt-huit vers.

Jusqu'alors ce nouveau genre de verſification avoit peu réuſſi, puiſqu'à peine deux ou trois Poëtes avoient oſé s'y exercer, comme en paſſant. On étoit de tout tems accoutumé à la Rime: c'eſt un ſon qui frappe les oreilles les plus groſſières; au-lieu que la cadence qui réſulte des brèves & des longues, ne peut frapper qu'une oreille délicate. Auſſi ne tarda-t-on pas à tâcher de réunir ces deux ſortes d'agrémens, la Quantité & la Rime. Paſquier attribue l'invention des vers meſurés & rimés tout enſemble, à Marc Claude de Buttet, dont les Poëſies parurent en 1561. Mais comme je n'entreprens pas ici l'Hiſtoire de nos vers meſurés, je puis impunément ſupprimer beaucoup d'autres noms ſemblables, oubliés depuis long-tems; & c'eſt aſſez de ſavoir que cette nouveauté donna lieu à un établiſſement littéraire, dont le ſouvenir mérite bien d'être conſervé. Je parle d'une Académie, qui fut établie ſur la fin de l'année 1570, pour

(*a*) Recherches, liv. VII, chap. 12.

pour travailler (*a*) *à l'avancement du langage François, & à remettre sus, tant la façon de la Poësie, que la mesure & règlement de la Musique anciennement usitée par les Grecs & Romains.* Jean Antoine de Baïf, Poëte, & Joachim Thibault de Courville, Musicien, furent les promoteurs de cet établissement. Par les Lettres patentes que le Roi leur accorda, ils ont pouvoir de se choisir des Associés, six desquels jouiront des *privilèges, franchises, & libertés, dont jouissent*, dit Charles IX, *nos autres Domestiques : & à ce que ladite Académie soit suivie & honorée des plus Grands, nous avons libéralement accepté & acceptons le surnom de Protecteur & prémier Auditeur d'icelle.* Voilà, ou je suis bien trompé, la prémière Académie, qui ait été instituée pour notre Langue uniquement, & sans embrasser d'autres Sciences. Henri III n'eut pas moins de goût que Charles IX, pour les exercices de cette Compagnie naissante; ainsi qu'on le peut voir dans les (*b*) *Antiquités de Paris.* Mais elle fut bien-tôt dérangée par les Guerres civiles : & la mort de Baïf, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute sa petite société d'Académiciens.

Passerat, Desportes, Rapin, & Scévole de Sainte-Marthe, ne laissèrent pas de continuer à faire des vers mesurés. Personne, que je sache, n'en a fait depuis.[2] C'est dommage qu'aucun d'eux n'ait enseigné la théorie des Accens, & de la Quan-

[2] L'Abbé Regnier Desmarais en a fait quelques uns qui se trouvent dans le Recueil de ses Poésies.

(*a*) Voyez les Lettres patentes, rapportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'Histoire de l'Université de Paris. Tom. VI. pag. 714. &c.

(*b*) *Histoire & Recherches des Antiquités de la Ville de Paris*, par Sauval. Tom. II. pag. 493. &c.

Quantité. Henri (*a*) Eſtienne, le plus célèbre Grammairien du ſeizième ſiècle, n'en a parlé que ſuperficiellement. Théodore de Bèze, dans ſon Traité (*b*) *de la bonne Prononciation du François*, eſt le ſeul Auteur de ma connoiſſance, qui ait un peu approfondi cette matière. Son principal défaut, mais défaut qu'on a rarement occaſion de reprocher à ceux qui ſe mêlent d'écrire, c'eſt d'être trop court. Il a voulu, dans quatre ou cinq pages, renfermer ce qui demandoit néceſſairement un plus long détail.

J'en étois là de mes recherches, lorsqu'il m'eſt tombé entre les mains un petit (*c*) volume du fameux d'Aubigné, où, dans une Préface qu'il met à la tête de quelques Pſeaumes traduits en vers meſurés, il dit que cette manière de vers n'a point été inventée par Jodelle, ou par Baïf, comme on le prétend: mais qu'il ſe ſouvient d'avoir vu l'Iliade & l'Odyſſée traduites en vers hexamètres par un nommé *Mouſſet*, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fuſſent au monde. Que penſer, après cela, de Paſquier, Auteur contemporain, que nous vante le Diſtique fait en 1553, comme le prémier eſſai de cette Poëſie? Que penſer de Ramus, qui, dans ſa Grammaire publiée en 1562, dit que pour rendre les règles de la Proſodie familières aux François, il faut ſouhaiter que nous ayons des Poëtes, qui meſurent leurs ſyllabes à la manière des Anciens? Ramus, dix ans après, dans une

(*a*) On peut voir ſa *Précellence du langage François*, pag. 12, 13, 14, & ſes *Hypomneſes de Gallica lingua*, pag. 6, 9, 38, 75.

(*b*) *De Francica lingua recta pronunciatione Tractatus.* Genevæ, 1584.

(*c*) *Petites œuvres meſlées du Sieur* (Théodore Agrippa) *d'Aubigné*, Genève, 1630.

une nouvelle édition de cette même Grammaire, charmé de voir ſes vœux accomplis, ſe récrie avec une ſorte d'enthouſiaſme ſur deux pièces qui venoient de paroître, l'une en vers élégiaques, l'autre en vers ſaphiques. Pouvoit-il donc ignorer une Traduction entière de l'Iliade & de l'Odyſſée? Mais peu nous importe de ſavoir la vraie époque des vers meſurés. Quoi qu'il en ſoit, nous voyons évidemment que nos ancêtres ont cru avoir des principes fixes ſur la Proſodie: & c'eſt à nous, par conſéquent, à examiner ce qui nous en reſte.

III.

Puisque notre Proſodie fut autrefois ſi connue, pourquoi l'eſt-elle aujourd'hui ſi peu? Pour pluſieurs raiſons, dont la prémière eſt fondée ſur le peu de beſoin, qu'on croit en avoir.

Rien n'étoit plus néceſſaire, ni en même tems plus facile aux Grecs & aux Romains, que de ſavoir exactement leur Proſodie; car elle faiſoit, non pas un ſimple agrément, mais l'eſſence même de leur verſification: & comme la lecture des Poëtes étoit un des principaux objets de leur éducation, ils apprenoient méthodiquement, & dès l'enfance, à bien prononcer. Un Romain, un Athénien de la lie du peuple auroit ſifflé un Acteur, qui eût allongé, ou accourci une ſyllabe mal à propos. Mais un François vieillit ſans avoir, ni lu, ni entendu, ni remarqué, qu'il y ait des ſyllabes plus ou moins longues les unes que les autres. Pour les Grecs & les Romains, la Proſodie étoit d'une obligation étroite. Pour nous, ſi l'on veut, elle ne ſera qu'une délicateſſe, qu'une beauté acceſſoire, ſoit dans notre prononciation, ſoit

soit dans nos écrits. Je n'en demande pas davantage; & partant de ce principe, qu'on doit cependant étendre plus loin, je dis que nous faisons mal de négliger notre Prosodie, puisque la parole étant l'organe de la pensée, on est louable de s'appliquer à la rendre plus insinuante, plus propre à persuader, plus capable de plaire.

Une seconde raison, qui fait que notre Prosodie est si peu connue, c'est que ceux qui seroient le plus en état d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui apportent à cette étude le plus de préjugés. Un homme savant possède le Grec & le Latin: il admire la beauté de ces deux Langues, & avec raison: mais de croire que notre Prosodie, si elle ne ressemble pas en tout à la leur, est donc nulle, c'est une erreur. Toutes les Langues ont leur génie particulier: & plus une Langue aura été perfectionnée, c'est-à-dire, accommodée aux usages & au goût du peuple qui la parle; moins il lui restera de ressemblance avec la Langue, qu'on suppose matrice, du moins par rapport à elle. Une règle générale dans le Latin, & qui ne souffre point d'exception, c'est que toute syllabe, qui finit par une consonne suivie d'une autre, est longue: mais en François, au contraire, le redoublement de la consonne, presque toujours, avertit que la syllabe est brève. Pour les voyelles, c'est une règle assez générale dans le Latin, que toutes les fois qu'il y en a deux de suite, la prémière abrège la syllabe où elle se trouve: mais toutes les fois, au contraire, que notre E muet finit un mot, où il est à la suite d'une autre voyelle, il allonge la pénultième. Tout ceci deviendra plus clair par les exemples que je rapporterai un peu plus bas. Je le répète, il faut qu'un Savant, pour étudier notre Prosodie, se départe

de ſes préjugés. Quinault, à ce qu'on dit, ne ſavoit que du François : & ſes vers, pourtant, étoient meilleurs à mettre en chant, que ceux des Poëtes qui ſavoient du Grec & du Latin.

Une troiſième & dernière raiſon, qui fait que la connoiſſance de notre Proſodie ſe perd de plus en plus, ſont les changemens introduits dans l'orthographe depuis ſoixante ans. On a ſupprimé la plupart des lettres, qui ne ſe faiſoient pas ſentir dans la prononciation. Mais, ſi nous entrons dans quelque détail, nous verrons que bien loin de nuire à la prononciation, elles ſervoient à la fixer. On écrivoit, *il plaiſt*, *il paiſt*, pour faire ſentir qu'on doit appuyer ſur cette ſyllabe, au-lieu qu'on ne fait que gliſſer ſur celle-ci, *il fait*, *il ſait*. On écrivoit par la même raiſon, *fluſte*, *creuſte*, pour les diſtinguer de *culbûte*, *déroûte*. On redoubloit (*a*) la voyelle, pour allonger la ſyllabe. Au contraire, pour l'abréger, on redoubloit (*b*) la conſonne. Je pourrois, par cent & cent exemples, montrer qu'en matière d'orthographe nos pères n'avoient rien fait ſans de bonnes raiſons : & ce qui le prouve bien, c'eſt que ſouvent ils ont ſecoué le joug de l'étymologie; comme dans *couronne*, *perſonne*, où ils redoublent la lettre N, de peur qu'on ne faſſe la pénultième longue en François, ainſi qu'en Latin.

Tous les jours, cependant, on nous propoſe de nouvelles réformations : & ſous prétexte de faciliter aux étrangers la prononciation de notre Langue, bien-

(*a*) *Aage*, *roolle*, *baailler*, *raaler*. On en a même uſé ainſi dans les adverbes, dont la pénultième doit être appuyée : *expreſſeement*, *ſépareement*. Voyez les *Hypomneſes* d'Henri Eſtienne, pag. 18.

(*b*) C'eſt ce qu'on verra ci-après, & particulièrement ſous la terminaiſon AM.

bien-tôt on fera que nous n'aurons plus de guide pour la bien prononcer nous-mêmes. J'avoue qu'il y avoit des inconvéniens dans l'ancienne orthographe: mais à la bouleverſer, comme on voudroit faire, il y en auroit encore de plus grands. A la bonne heure qu'on ſupprime les lettres muettes, qui marquoient qu'une ſyllabe eſt longue, comme dans *teſte*, *paſte*; car on peut me faire entendre la même choſe par un accent, *tête*, *pâte*. Mais, quoique le ſecond T ſoit muet dans *tette*, dans *patte*, c'eſt une néceſſité de continuer à les écrire ainſi, parce que le redoublement de la conſonne eſt inſtitué pour abréger la ſyllabe, & que nous n'avons point d'accent, point de ſigne, qui puiſſe y ſuppléer. On verra que l'Académie, dans la troiſième édition de ſon Dictionnaire, qui eſt actuellement ſous preſſe, tient un juſte milieu: ne s'obſtinant point à vouloir conſerver des lettres, dont on peut ſe paſſer, & que le Public a tout-à-fait rejettées; mais fuyant avec ſoin tous ces ridicules excès, où ſe portent l'ignorance des Imprimeurs, & la témérité de quelques Auteurs. Plus l'orthographe varie, plus il devient eſſentiel de fixer, ſi l'on peut, la Proſodie.

ARTICLE SECOND.

Des Accens.

JE commence par les Accens, qui eſt ce qu'il y a de plus difficile à expliquer.

Avant que d'en venir à la choſe même, il faut définir le mot, & bien diſtinguer les divers ſens, que l'on y attache quelquefois. On peut, en l'ac-

compagnant d'une épithète, sauver l'équivoque. Ainsi distinguons l'accent *prosodique*, l'accent *oratoire*, l'accent *musical*, l'accent *national*, l'accent *imprimé*.

Par l'accent *prosodique*, on entend, comme je l'ai dit ci-dessus, une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaisse. Quelquefois aussi, & l'on élève d'abord, & l'on rabaisse ensuite la voix, sur une même syllabe. Voilà ce qui forme trois accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave*, & le *Circonflexe*: l'Aigu, qui élève la voix; le Grave, qui l'abaisse; & le Circonflexe, qui, étant composé de tous les deux, sert à l'élever d'abord, & à la rabaisser ensuite, sur une même syllabe. On marque ces accens par une ligne tracée au-dessus de la voyelle, qui domine dans la syllabe, dont il s'agit. Pour marquer l'Aigu, on tire cette petite ligne de la droite à la gauche, comme dans *bonté*. Pour le Grave, on la tire de la gauche à la droite, comme dans *progrès*. Pour le Circonflexe, en réuniſſant ces deux lignes, on en fait la figure d'un v renversé, comme dans *tôt*. J'apporte ces exemples, non pas pour faire sentir la nature de l'accent prosodique, mais seulement pour faire connoître comment on le marque en d'autres Langues, & ce qu'il a de conforme avec l'accent imprimé, dont je parlerai dans un moment.

Il y a, en second lieu, un accent *oratoire*, c'est-à-dire, une inflexion de voix, qui résulte, non pas de la syllabe matérielle que nous prononçons, mais du sens qu'elle sert à former dans la phrase où elle se trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on se plaint: il y a pour tout cela des tons différens; & la voix humaine est si flexible, qu'elle prend naturelle-

nellement, & ſans effort, toutes les formes propres à caractériſer la penſée, ou le ſentiment. Car non ſeulement elle s'élève, ou s'abaiſſe; mais elle ſe fortifie, ou s'affoiblit; elle ſe durcit, ou s'amollit; elle s'enfle, ou ſe rétrécit; elle va même juſqu'à s'aigrir. Toutes les paſſions, en un mot, ont leur accent: & les degrés de chaque paſſion pouvant être ſubdiviſés à l'infini, de là il s'enſuit que l'accent oratoire eſt ſuſceptible d'une infinité de nuances, qui ne coûtent rien à la Nature, & que l'oreille ſaiſit, mais que l'art ne ſauroit démêler.

A l'égard de l'accent *muſical*, il conſiſte, ainſi que les précédens, à élever la voix, ou à la baiſſer; mais avec cette différence eſſentielle, qu'il en ſubordonne l'abaiſſement, ou l'élévation, à des intervalles certains, & qui ſont tellement meſurés, que s'en départir le moins du monde, c'eſt enfraindre les loix de la Muſique.

On entend aſſez ce que c'eſt que l'accent *national*, ou provincial. Accent, pris en ce ſens, embraſſe tout ce qui a rapport à la prononciation: & par conſéquent, outre les diverſes inflexions de la voix, il embraſſe la Quantité. Ainſi l'accent Gaſcon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrège beaucoup de ſyllabes longues: & l'accent Normand, outre qu'il baiſſe ſouvent la voix où il ne faut pas, allonge beaucoup de ſyllabes brèves. Pour les fautes qui regardent la Quantité, j'eſpère qu'un homme de province trouvera quelque ſecours dans le quatrième article de ce Traité. Pour la manière de gouverner ſa voix, en quoi conſiſte proprement l'accent, elle ne s'enſeigne point par écrit. On peut envoyer un Opéra en Canada, & il ſera chanté à Québec, note pour note, ſur le même ton qu'à Paris. Mais on ne ſauroit envoyer une phraſe de converſation à

Montpellier, ou à Bordeaux, & faire qu'elle y ſoit prononcée, ſyllabe pour ſyllabe, comme à la Cour.

Peut-être y a-t-il des gens qui croyent que l'accent *imprimé* devroit ſuffire pour fixer l'élévation, ou l'abaiſſement de la voix. Mais non: car il ne répond point en François à l'accent proſodique; & quoiqu'il ſe marque de même, il n'en fait point l'office. Je m'explique. Toutes les fois qu'une ſyllabe Grecque eſt marquée d'un accent aigu, cela nous apprend que cette ſyllabe, rélativement à celles qui la précèdent & qui la ſuivent, doit être élevée. Toutes les fois, au contraire, qu'une ſyllabe Françoiſe eſt marquée d'un accent aigu, comme dans *bonté*, cela ne m'apprend pas que la dernière ſyllabe doive être plus élevée que la précédente; mais cela m'apprend ſeulement que l'E, qui ſe trouve dans cette ſyllabe, eſt fermé, & doit ſe prononcer autrement que ſi c'étoit un E ouvert, ou un E muet. Ainſi l'accent aigu n'influe point ſur la ſyllabe entière, rélativement aux ſyllabes qui précèdent, ou qui ſuivent: mais il n'influe que ſur la lettre même, rélativement aux autres ſons qu'elle peut former ailleurs. Pour ce qui eſt de l'accent grave, il ne nous ſert, pareillement, que pour déſigner l'E ouvert, comme dans *progrès*, & pour différencier certains mots, qui s'écrivent & ſe prononcent de même, mais ſans avoir le même ſens: par exemple dans la prépoſition *à*, & dans les adverbes *là*, & *où*, afin qu'on les diſtingue d'*a*, venant du verbe *avoir*; de *la*, article; & d'*ou* conjonction. Plus ſouvent encore, l'accent circonflexe ne ſert qu'à marquer la ſuppreſſion d'une lettre, qui étoit autrefois employée pour rendre la ſyllabe longue: comme dans *bête*, *têt*, *aimât*, qui s'écrivoient autrefois *beſte*, *teſt*, *aimaſt*. Ainſi l'ac-

l'accent imprimé, lors même qu'il influe, non pas ſur une voyelle ſeulement, mais ſur la ſyllabe entière, ne ſert qu'à en marquer la longueur. Or la longueur & la briéveté de la ſyllabe ne ſont point l'objet de l'accent. Mais ſon objet unique, c'eſt de faire élever, ou baiſſer la voix à propos. Je conclus de là, que notre accent imprimé ne reſſemble en rien à l'accent Proſodique; & que s'il en conſerve le nom & la figure, c'eſt abuſivement.

Revenons donc à l'accent proſodique, puiſqu'on voit maintenant, à ne pouvoir s'y méprendre, que toutes les difficultés roulent ſur celui-là ſeul; & qu'en effet on ne peut pas en faire ſur les quatre autres eſpèces d'accens, dont j'ai tâché d'expliquer la nature, & les diverſes propriétés.

Qu'il y ait des accens dans le Grec, c'eſt-à-dire, des ſyllabes qui demandent d'être élevées, ou baiſſées, indépendamment de la phraſe entière, dont elles ſont partie, c'eſt un principe avoué de tous les Grammairiens, & qu'on ne doit pas conteſter. Que la Langue Latine ait eu la même prérogative, n'en doutons pas, puiſqu'on nous l'aſſûre. Je vois effectivement que l'Accent tout ſeul, & ſans toucher à la Quantité, ſuffiſoit pour faire ſentir les diverſes ſignifications de quelques (*a*) *homonymes* Latins. Mais en faut-il conclurre que nous ayons de ſemblables accens, c'eſt-à-dire encore une fois, des ſyllabes, qui, conſidérées à part, & ſans aucune rélation, ni à celles qui les accompagnent, ni à ce que la phraſe entière ſignifie, demandent d'être élevées, ou baiſſées? Voilà, le

(*a*) Voyez la Minerve de Sanctius, *de verbis homonymis*, où il rapporte les autorités des anciens Grammairiens.

le plus clairement qu'il m'eſt poſſible, l'état de la queſtion.

Théodore de Bèze, le ſeul de nos François, qui paroiſſe l'avoir examinée, la décide hardiment. *Toute (a) ſyllabe longue*, dit-il, *demande l'accent grave.* † Mais cette prétendue Règle, à la prendre ſans reſtriction, eſt viſiblement fauſſe. Pour y trouver du vrai, il faut la réduire à ceci: Que pour l'ordinaire, ſi nous hauſſons la voix, c'eſt ſur une ſyllabe longue; & ſi nous la baiſſons, c'eſt ſur une brève.

† Lisez aigu: car c'eſt certainement ce que ſignifie le Latin de Bèze cité au bas de la page: & cette réflexion ajoutée ici par l'Abbé d'Olivet ſuppoſe manifeſtement qu'il l'a entendu de même.

Une autre Règle, que Nicod, contemporain de Bèze, ſuivit dans ſon Dictionnaire, c'eſt de n'admettre que l'accent aigu, & de le placer toujours ſur la dernière ſyllabe maſculine de chaque mot, ſans égard à la longueur ou à la briéveté de cette ſyllabe. Je ſais que l'autorité de Nicod, qui fut Maître des Requêtes ſous Henri III, & l'un des plus ſavans hommes de ſon tems, n'eſt point ici à mépriſer: & l'eſt d'autant moins, que le Préſident de Ranconnet, également connu par ſon grand ſavoir, & par ſa triſte fin, eut beaucoup de part au Dictionnaire de Nicod. Mais l'un étoit de Languedoc, l'autre de Périgord, provinces où l'on aime l'accent aigu. Quoique leur Règle ſoit donc plus ſûre, & ſujette à moins d'exceptions, que celle de Bèze, il y a pourtant bien des cas où elle ne ſervoit qu'à induire en erreur: & par conſéquent il reſte toujours à ſavoir ſi nous avons des ſyllabes, qui, priſes matériellement, & ſéparément, nous obligent d'élever la voix, ou de la baiſſer.

J'ai

(a) *Illud autem certè dixerim, ſic concurrere in Francica lingua tonum acutum cum tempore longo, ut nulla ſyllaba producatur, quæ interdum non attollatur: nec attollatur ulla, quæ non interdum acuatur: ac proinde ſit eadem ſyllaba acuta quæ producta, & eadem gravis quæ correpta.* Pag. 74.

J'ai conſulté, au défaut des livres, quantité de perſonnes qui parlent bien, & qui tiennent, ſoit de la réflexion, ſoit de l'uſage, tout ce qu'il faut pour bien parler. Or ils ſont tous convenus, que notre Langue ne connoiſſoit point l'accent Proſodique, & que la même ſyllabe qu'on élève dans une phraſe, pouvoit être baiſſée dans une autre. Auſſi eſt-ce une ancienne maxime, *Que pour bien parler François, il ne faut point avoir d'accent.* Par-là, ſans doute, on n'a pas voulu nous faire entendre qu'il fallût être monotone. On a ſeulement voulu nous dire que c'étoit à l'accent oratoire à régler notre prononciation, & à y mettre toute la variété, dont elle peut avoir beſoin.

Mais, dira-t-on, puiſque l'accent proſodique étoit d'un ſi grand uſage dans la Langue Latine, & ſur-tout dans la Grecque, n'eſt-ce pas un défaut à la nôtre d'en manquer?

Je pourrois répondre qu'aujourd'hui nous ne ſavons guère comment ſe prononçoient anciennement le Grec & le Latin. Mais, ſans entrer dans cette diſcuſſion, il ſuffit d'examiner philoſophiquement, ſi c'eſt un mérite à une Langue d'être *chantante* par elle-même; & ſi ce n'eſt pas aſſez qu'elle ſoit de nature à recevoir toutes les inflexions de voix, qui peuvent lui être commandées par la raiſon, ou par la paſſion. Certainement l'harmonie a de grands charmes: mais celle qui naît de l'accent oratoire, ne vaut-elle pas celle qui naît de l'accent proſodique? Une prononciation variée pour obéir à des ſyllabes matérielles, ſera-t-elle plus mélodieuſe, qu'une prononciation variée pour obéir aux mouvemens de l'ame? Comment faiſoient les Grecs, lorſqu'il arrivoit, ce qui paroît n'avoir pas été impoſſible, que l'accent proſodique ſe trouvât en contradiction avec l'accent ora-

oratoire? Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Tous les raisonnemens qu'on peut faire pour ou contre, seront obscurs, & de peu d'utilité.

ARTICLE TROISIEME.

De l'Aspiration.

TOute syllabe nécessairement se prononce, ou d'une manière unie, ou avec une sorte de rudesse, qui vient de ce qu'en articulant, on aspire. Ces deux prononciations, dans le Grec, sont distinguées par deux *esprits*, le doux & le rude. Pour nous, à l'exemple des Latins, nous nous contentons de marquer le rude: & en effet, par-tout où le rude n'est point marqué, il est assez clair qu'on y suppose le doux.

On marque l'esprit rude par une H, qui se fait sentir dans la prononciation, & qui a la vertu d'une consonne; car elle empêche que la voyelle dont elle est précédée, ne s'élide devant celle qui suit. Ainsi nous disons, *l'habitude*, *l'honneur*, parce que l'H y est muette; & nous disons, *le héros*, *la hauteur*, parce que l'H y est aspirée.

Plusieurs de nos Grammairiens ont fait des règles, qui apprennent quand l'H est aspirée, ou non. Mais ces règles sont, & difficiles à retenir, & sujettes à beaucoup d'exceptions. Il est plus court, & plus sûr, de rapporter une liste exacte des mots qui s'aspirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. C'est ce que je vais faire d'abord. Je parlerai ensuite des mots où se trouve l'équivalent d'une aspiration, quoiqu'elle n'y soit pas marquée.

I.

Au commencement des mots ſuivans, & de leurs dérivés, excepté ceux de *héros*, l'H s'aſpire. *Ha ! hâbler. hache. hagard. haie. haillon. haine. haïr. haire. halage. halbran. hâle. halener. haleter. halle. hallebarde. hallier. halte. hamac. hameau. hampe. hanap. hauche. hangard. hanneton. hanter. happelourde. happer. haquenée. haquet. harangue. haras. haraſſer. harceler. hardes. hardi. hareng. harengère. hargneux. haricot. haridelle. harnois. haro. harpe. harpie. harpon. hart. hâſe. hâter. haubert. hâve. havir. havre. havreſac. haut. hazard. He ! beaume. hem ! hennir. héraut. hère. hériſſer. hériſſon. hernie. héron. héros. herſe. hêtre. heurter. Hibou. hie. hiérarchie. Ho ! hobereau. hoca. hoche. hochepot. hocher. hochet. hola ! homard. hongre. honnir. honte. hoquet. hoqueton. horion. hors. hotte. houblon. houe. houille. houlette. houlle. houppe. houppelande. hourvari. houſeaux. houſpiller. houſſaie. houſſart. houſſe. houſſer. houſſine. houx. hoyau. Huche. huer. huguenot. huit. humer. hune. hupe. hupé. hure. hurler. hute.*

II.

Tous les mots compoſés de quelqu'un des précédens, conſervent l'H aspirée, à l'exception d'*exhauſſer*, où l'H redevient muette. Mais, à l'égard des mots ſimples, où il ſe trouve une H au milieu, elle paroît n'y avoir été inſérée que pour ſéparer les deux voyelles, & pour empêcher que ces deux voyelles ne ſe préſentent à l'œil, comme ſi c'étoit une diphtongue : car on prononce *trahir*, *envahir*, de même que *haïr* ; & le ſon de l'H y étant imperceptible, cette lettre muette ne

ne tire à conſéquence, ni pour la verſification, ni pour l'harmonie.

III.

A la fin des mots, l'H n'eſt aſpirée que dans ces trois interjections, *ah! eh! oh!* ſuivant la Grammaire de M. l'Abbé Regnier, la plus ample & la plus ſavante que nous ayons.

IV.

Quant aux mots douteux, c'eſt-à-dire, ſur leſquels on pourroit croire l'Uſage partagé, les voici, avec de courts éclairciſſemens.

Heuri. On doit l'aſpirer dans un diſcours oratoire, & dans la Poëſie ſoutenue: mais hors de là, ce ſeroit une affectation.

Héſiter. Quoique nos Auteurs les plus exacts aient toujours aſpiré l'H dans *héſiter*, cependant la négligence de la converſation a tellement prévalu, que ce n'eſt plus une faute d'écrire, *j'héſite, je n'héſite pas*, avec éliſion.

Hideux. Voici ce qui ſe lit dans les Obſervations de l'Académie ſur les Remarques de Vaugelas, pag. 221. *Le mot* Hideux *aſpiré a fait peine à quelques-uns dans la converſation, & ils aimeroient mieux dire*, l'hideuſe image que vous nous avez tracée, *que* la hideuſe image. *Ce dernier*, ajoute-t-on, *eſt cependant le plus ſûr.* Puiſque c'eſt le plus ſûr, il n'y a donc pas à balancer ſur le choix.

Hollande. On doit toujours aſpirer *Hollande*, & *Hollandois*, ſi ce n'eſt dans ces phraſes, *toile d'Hollande, chemiſes d'Hollande*, que le jargon des Lingères a établies.

Heu-

Hongrie. On dit de même, & par une ſemblable raiſon, *de l'eau de la Reine d'Hongrie, du point d'Hongrie*, quoique l'aſpiration y ſoit néceſſaire en toute autre occaſion.

Onze. Remarquez, comme en avertit le Dictionnaire de l'Académie, „ qu'encore que ce mot, „ & celui d'*onzième*, commencent par une voyel- „ le, cependant il arrive quelquefois, & ſur-tout „ quand il eſt queſtion de dates, qu'on prononce, „ & qu'on écrit ſans éliſion, l'article ou la pré- „ poſition qui les précède. *De onze enfans qu'ils „ étoient, il en eſt mort dix. De vingt, il n'en eſt „ reſté que onze. La onzième année.*

Oui, adverbe d'affirmation, ſe prononce quelquefois comme s'il y avoit une H aſpirée. Quoiqu'on diſe, *Je croi qu'oui*, cependant on dit, *Je oui, & le non*; un *oui*; tous vos *oui* ne me perſuadent pas; & alors cet adverbe eſt pris ſubſtantivement. †

V.

Pour ne rien oublier de ce qui a rapport à l'Aſpiration, il me reſte à parler de l'effet que font certaines terminaiſons ſourdes ou *nazales*, lorſqu'elles ſe trouvent devant un mot qui commence par une voyelle, comme dans ce vers:

Atride tond *alors le front de ſes agneaux*,

Ou dans celui-ci:

Ah! j'attendrai long-tems: la nuit eſt loin *encore.*

Je commence par dire que cette obſervation ne regarde point ceux qui écrivent en proſe. Car la proſe ſouffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne ſoient, ni trop rudes, ni trop fréquens. Ils contribuent même à donner au diſcours un certain air naturel; &

† Note le vers. Harender.

& nous voyons, en effet, que la converſation des honnêtes-gens eſt pleine (*a*) d'*hiatus* volontaires, qui ſont tellement autoriſés par l'Uſage, que ſi l'on parloit autrement, cela ſeroit d'un pédant, ou d'un provincial.

Mais il s'agit ici de ce qui doit être permis dans le vers. C'eſt aux Poëtes à examiner, ſi dans le choc des ſyllabes dont nous parlons, il n'y a pas cette ſorte de cacophonie, que l'on doit appeller *hiatus*, puiſqu'elle ne peut être ſauvée, ni par l'éliſion, ni par l'aſpiration. Je vais donc leur remettre devant les yeux ce que feu M. l'Abbé de Dangeau, excellent Académicien, a parfaitement bien remarqué dans ſon *Diſcours des Voyelles*, où il prétend que nos cinq terminaiſons, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, ſont des ſons ſimples, & de véritables voyelles, dont, par conſéquent, la rencontre avec d'autres voyelles fait des bâillemens, qui ne ſont pas ſupportables dans le vers.

„ Remarquez, dit-il à Meſſieurs de l'Académie, „ ce qui arrive à ceux qui récitent ſur le Théatre, „ ou à ceux qui veulent chanter. Quand un Muſicien voudra chanter ce vers,

Ah! j'attendrai long-tems: la nuit eſt loin *encore*,

„ il fera tout ce qu'il pourra pour éviter le bâillement. Ou il prendra une prononciation Normande, & dira: *La nuit eſt loin-n-encore*: ou

„ il

(*a*) Par exemple, lorſqu'un Acteur récite ces vers de la première Scène d'Athalie, *Je viens... célébrer avec vous la ſolemnelle journée*, &, *Penſez-vous être ſaint*, il prononce comme s'il y avoit, *Célébrer-avec vous*, & *Penſez-vous-être*. Mais dans la ſimple converſation, l'Uſage veut qu'on prononce comme s'il y avoit. *Célébré avec vous... Penſez-vous être*, &c.

„ il mettra (*a*) un petit g après *loin*, & dira, *la*
„ *nuit eſt loing encore:* ou il fera une petite pauſe
„ entre *loin* & *encore*. La même choſe arrive aux
„ Comédiens dans des rencontres ſemblables.
„ Mais, quelque expédient que prennent le Mu-
„ ſicien ou le Comédien, ils tomberont dans de
„ nouveaux inconvéniens, en voulant éviter ce-
„ lui du bâillement. Et les tempéramens qu'ils
„ cherchent, montrent ſeulement (*b*) que mon
„ ſyſtême eſt vrai. La Nature toute ſeule leur en
„ fait ſentir la vérité, ſans qu'ils aient étudié, com-
„ me nous, la nature des ſons.

„ Voilà, ajoute M. l'Abbé de Dangeau, comme
„ j'avois raiſonné l'autre jour devant vous. En
„ ſortant de l'Académie, je penſai en moi-même,
„ que ſi ce que je vous avois dit, étoit vrai, un
„ Poëte Normand s'appercevroit moins qu'un au-
„ tre de ces ſortes de bâillemens: & pour voir ſi
„ j'avois bien rencontré, je lus le Cinna de Cor-
„ neille, & le Mithridate de Racine; je marquai
„ ſoigneuſement tous les endroits où le choc de
„ mes voyelles *ſourdes* avec d'autres voyelles fai-
„ ſoit des bâillemens; j'en trouvai vingt-ſix dans

„ Cin-

(*a*) Autrefois *loin* s'écrivoit *loing:* & quand le G final ſe prononce, il ſe prononce comme un C.

(*b*) Le ſyſtême des voyelles nazales, ainſi que les appelle M. l'Abbé de Dangeau. Il compare ces terminaiſons avec celles du Latin en *am*, *em*, *im*, *um*, qui s'élident devant des voyelles. D'où il conclud avec raiſon, qu'anciennement les Romains prononçoient la dernière du mot *dominum*, comme nous prononçons en François la négative *non*; & la dernière du mot *animam*, comme nous prononçons la prémière de *manger*. C'eſt ainſi que les Italiens, les Allemans, & quelques provinces de France prononcent encore aujourd'hui en Latin. Mais nous ne prononçons pas en François, comme en Latin, élider ces ſortes de terminaiſons; il n'y a donc qu'à les éviter devant des voyelles.

„ Cinna, & je n'en trouvai qu'onze dans Mithri-
„ date; & même la pluſpart de ceux de Mithri-
„ date ſont dans des occaſions, où la prononcia-
„ tion ſépare de néceſſité le mot qui finit par une
„ voyelle ſourde, d'avec celui qui commence par
„ une autre voyelle. Je fus aſſez content de voir
„ mon raiſonnement confirmé par cette expérien-
„ ce, & je voulus pouſſer plus loin. Je jugeai
„ qu'en prenant une pièce d'un homme qui fût
„ en même tems Acteur & Auteur, j'y trouve-
„ rois encore moins de ces bâillemens: je lus le
„ Miſantrope de Molière, & je n'y en trouvai que
„ huit. Continuant toujours à raiſonner de la mê-
„ me manière, je crus que je trouverois encore
„ moins de ces rencontres de voyelles, ſi je liſois
„ des pièces faites pour être chantées, & faites
„ par un homme qui connût ce qui eſt propre à
„ être chanté. Dans cette vue, je lus un volume
„ des Opéra de Quinault, qui contenoit quatre
„ pièces: & de ces quatre pièces, il y en avoit
„ une toute entière, où je ne trouvai pas un ſeul
„ de ces bâillemens: il y en avoit fort peu dans
„ les trois autres pièces: encore étoient-ils preſque
„ tous dans des endroits où le chant ſuſpend de
„ néceſſité la prononciation, & ſépare ſi fort les
„ voyelles *ſourdes* d'avec les autres, que leur ren-
„ contre ne peut faire aucune peine à l'oreille.

Joignons à l'autorité de M. l'Abbé de Dangeau, celle de M. l'Abbé Regnier. „ La preuve indubi-
„ table, dit ce dernier dans ſa Grammaire, que ces
„ ſons, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, ſont des ſons ſim-
„ ples, équivalens à de pures voyelles, eſt que
„ dans la Muſique on ne peut faire aucune modu-
„ lation, aucun tremblement, aucune tenue, au-
„ cun port de voix que ſur une pure voyelle. Or
„ on peut faire des modulations & des tenues ſur

„ tous

„ tous les ſons qu'on vient de marquer, de mê-
„ me que ſur quelque voyelle que ce ſoit. Il eſt
„ vrai que ces modulations ne ſont pas ſi agréables
„ que les autres, par la raiſon que le ſon en eſt
„ plus étouffé, & plus ſourd, & qu'il vient un
„ peu du nez. Mais comme le plus ou moins d'a-
„ grément ne change pas la nature des choſes,
„ cette différence n'empêche pas que ces ſons ne
„ doivent être conſidérés comme de pures voyel-
„ les.

Après de telles autorités, il eſt à croire que cette obſervation tiendra deſormais lieu de précepte, du moins pour ceux de nos Poëtes qui tendent à la perfection. C'eſt peu à peu, & de loin à loin, que l'oreille du François a reconnu les fineſſes, qui rendent notre vers harmonieux. Depuis le ſiècle de Marot, on en a trouvé pluſieurs. Celle-ci ſe doit à l'Opéra: & il étoit bien juſte que le chant ſervît à rendre le vers plus délicat en quelque choſe, puiſqu'il a, vrai-ſemblablement, contribué à lui faire perdre de ſa force & de ſon énergie.

Au reſte, une ſeconde conſonne abſolument muette n'eſt ici comptée pour rien, & n'empêche point l'*hiatus*. Jugeons-en par ces hémiſtiches: *Tout le camp ennemi*, &c. *Atride tond alors*, &c. Mais ces ſortes de bâillemens ne ſont pourtant point à craindre, quand la prononciation permet de pratiquer un repos, quelque court qu'il ſoit, entre le mot qui finit par l'un des ſons dont il s'agit, & le mot qui commence par une voyelle. Ainſi ce ſeroit, peut-être, outrer la délicateſſe, que de blâmer ce vers d'Athalie:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Ou cet autre:

Diſperſe tout ſon camp à l'aſpect de Joſué,

puiſ-

puiſqu'on peut, ſans une affectation trop ſenſible, ſe repoſer un peu entre les deux hémiſtiches.

J'ai encore une petite difficulté ſur *le*, pronom, lorſqu'il ſuit ſon verbe, & qu'il précède un mot commençant par une voyelle, comme dans ces phraſes: *Accordez-le à mes vœux*, *Rendez-le à Céſar*. On m'avouera que l'éliſion eſt ici d'une dureté affreuſe. Puiſqu'il n'eſt donc pas permis d'y ſuppoſer une aſpiration, comment faire? Je n'y ſais point d'autre remède que de l'éviter, à l'exemple de Racine, qui, après avoir dit dans la prémière édition de ſa Thébaïde,

Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes,

s'eſt corrigé, en prenant un autre tour dans les éditions ſuivantes,

Ne le refuſez pas à mes vœux, à mes crimes.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Quantité.

QUANTITE', & Accent, ſont deux choſes toutes différentes: car l'Accent marque l'élévation, ou l'abaiſſement de la voix, dans la prononciation d'une ſyllabe; au-lieu que la Quantité marque le plus ou le moins de tems, qui s'emploie à la prononcer.

Puiſqu'on meſure la durée des ſyllabes, il y en a donc, & de longues, & de brèves, mais rélativement les unes aux autres; en ſorte que la longue eſt longue par rapport à la brève, & que la brève eſt brève par rapport à la longue.

On aſſige un tems à la brève, & deux tems

aſſigne

à la

à la longue. Un tems eſt ici ce qu'eſt le point dans la Géométrie, & l'unité dans les nombres. On ne ſauroit eſtimer ſa durée, ni abſolument, ni rélativement, parce qu'il n'y a point d'autre tems déterminé, auquel celui-ci réponde. On ſait, à la vérité, qu'une ſeconde eſt la ſoixantième partie d'une minute, parce que la durée d'une minute eſt déterminée. Tout ce qui ſe peut donc faire pour concevoir ce que la Proſodie appelle un tems, c'eſt de ſuppoſer que durant une ſeconde, par exemple, on prononce cinq ſyllabes, trois deſquelles ſont longues, & les deux autres brèves. Partageons cette ſeconde en huit tems : deux pour les deux brèves, & ſix pour les trois longues.

Mais cette prémière diviſion des ſyllabes ne ſuffit pas: car il y a (*a*) des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres. Or le moins qu'on puiſſe donner à la plus brève, c'eſt un tems; & par conſéquent la moins brève prendra un peu au-delà d'un tems, mais ſans pouvoir emporter deux tems entiers. Ainſi la longue aura juſtement deux tems, & la plus longue aura un peu au-delà.

Il y a enfin des ſyllabes douteuſes, c'eſt-à-dire, qui ne ſont par elles-mêmes, ni longues, ni brèves; mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement, ou néceſſairement. Arbitrairement, lorſque c'eſt par la volonté du Poëte, qui les allonge, ou les abrège, comme ſon beſoin le demande: & néceſſairement, lorſque c'eſt à cauſe du lieu précis, où elles ſe trouvent placées.

Tout

(*a*) Voyez Denys d'Halicarnaſſe, dans ſon Traité *de l'arrangement des mots*, chap. 15, & G. J. Voſſius, *De arte Grammatica*, liv. II. chap. 12, où il a oublié ce paſſage formel de Quintilien, *Et longis longiores, & brevibus ſunt breviores ſyllabæ*, IX, 4.

Tout cela eſt clair, du moins pour ceux qui connoiſſent la Proſodie des Grecs & des Latins. Il s'agit préſentement de nous en faire l'application, mais conformément au génie de notre Langue. Car, encore une fois, elle a ſes principes particuliers: & quoiqu'elle doive beaucoup de ſes mots au Latin, & preſque toute ſa Syntaxe au Grec, elle n'eſt eſclave, ni de l'un, ni de l'autre.

Je dis donc, ſans héſiter, que nous avons nos brèves, & nos plus brèves; nos longues, & nos plus longues. Outre cela, nous avons notre ſyllabe féminine, plus brève que la plus brève des maſculines. Je veux dire celle où entre l'E muet: ſoit qu'il faſſe la ſyllabe entière, comme il fait la dernière du mot *armée*; ſoit qu'il accompagne une conſonne, comme dans les deux prémières du mot *revenir*. Quoiqu'on l'appelle *muet*, il ne l'eſt point; car il ſe fait entendre. Ainſi, à parler exactement, nous aurons cinq tems ſyllabiques, puiſqu'on peut diviſer nos ſyllabes en muettes, brèves, moins brèves, longues, & plus longues. Mais il eſt inutile de tant anatomiſer les ſons: & comme la Muſique ne connoît que ton & ſemiton, auſſi la Quantité ne connoît-elle que longues & brèves.

Quand aux douteuſes, j'en trouve auſſi de deux ſortes. Il y en a qui le ſont, parce qu'en effet l'Uſage paroît n'avoir pas encore bien décidé comment il falloit les prononcer. Il y en a d'autres, que l'Uſage a décidé qu'on devoit faire tantôt brèves, tantôt longues: mais de manière que ni leur briéveté, ni leur longueur n'eſt arbitraire, & qu'elle dépend abſolument du lieu, où la ſyllabe eſt placée.

Une choſe qu'il ne faut point oublier, & que je dois redire d'une manière encore plus intelligible, c'eſt qu'on meſure les ſyllabes, non pas rélative-

tivément à la lenteur, ou à la vîteſſe accidentelle de la prononciation; mais rélativement aux proportions immuables, qui les rendent, ou longues, ou brèves. Ainſi ces deux Médecins (a) de Molière, l'un qui allonge exceſſivement ſes mots, & l'autre qui bredouille, ne laiſſent pas d'obſerver également la Quantité; car, quoique le bredouilleur ait plus vîte prononcé une longue, que ſon camarade une brève, tous les deux ne laiſſent pas de faire exactement brèves celles qui ſont brèves, & longues celles qui ſont longues; avec cette différence ſeulement, qu'il faut à l'un ſept ou huit fois plus de tems qu'à l'autre, pour articuler.

Tâchons préſentement de faire connoître nos *brèves*, nos *longues*, & nos *douteuſes*. Je ſais combien l'entrepriſe eſt téméraire, & que la pluſpart des gens, ſéduits, & gâtés par les licences de la converſation, auront peine à croire qu'il y ait rien de fixe pour la prononciation ſoutenue. Mais le ſeul moyen de parvenir à la ſcience, c'eſt d'approfondir nos doutes. Qu'il me ſoit permis de propoſer les miens, & que chacun de ſon côté en faſſe autant: car enfin, s'il étoit bien vrai que la Langue Françoiſe eût ſa Proſodie, comme la Grecque & la Latine avoient la leur, nous ſerions inexcuſables d'ignorer ce tréſor, ou de l'enfouir.

Théodore de Bèze s'eſt reſtreint à huit Règles générales de Quantité. Mais elles ne renferment pas tout, à beaucoup près: & d'ailleurs elles ſont ſujettes à tant d'exceptions, qu'elles ſerviroient moins à éclairer l'eſprit, qu'à embarraſſer la mémoire. J'ai cru qu'il vaudroit mieux parcourir nos différentes terminaiſons, & inſiſter principalement ſur les pénultièmes ſyllabes, qui ſont toujours ſaiſies

(a) Dans l'Amour Médecin, Acte II. ſcène 5.

ſies avec le plus d'avidité par l'oreille, dans notre Langue ſur-tout, où il y a beaucoup de finales muettes.

Au reſte, la ſimple converſation n'eſt pas un moyen ſuffiſant pour s'aſſûrer de notre Quantité. Souvent ceux qui parlent le mieux, ne ſavent pas comment ils prononçent; & ce ſeroit aſſez de leur demander ſi une ſyllabe eſt longue ou brève, pour les mettre hors d'état de nous répondre. Vaugelas, dans une de ſes Remarques, intitulée, *De quelle façon il faut demander les dûtes de la Langue*, nous avertit judicieuſement, Que de demander de but en blanc s'il faut dire ainſi ou ainſi, „ eſt un très mauvais moyen d'en ſavoir la vérité: „ juſque-là, dit-il, que j'ai remarqué bien ſouvent une choſe aſſez plaiſante, que des perſonnes qui ſe ſervoient conſtamment d'une façon „ de parler, dont pluſieurs étoient en doute, lorſqu'on a demandé à ces perſonnes-là, s'il falloit „ dire de cette façon ou d'une autre, pour l'ordinaire ils prononçoient contre ce qu'eux-mêmes ils avoient accoutumé de pratiquer, & contre la bonne opinion. C'eſt, ajoûte Vaugelas, „ qu'en parlant ſans réflexion, & ſans raiſonner „ ſur la phraſe, ils parloient ſelon l'uſage, & par „ conſéquent parloient bien: mais en la conſidérant, & l'examinant, ils ſe départoient de l'uſage, qui ne peut tromper en matière de Langue, pour s'attacher à la raiſon, ou au raiſonnement, qui eſt toujours un faux guide en ce „ ſujet, quand l'uſage eſt contraire.

Que ſi cela eſt certain en matière de Syntaxe, il l'eſt infiniment plus en matière de Proſodie. Quand donc nous doutons de la quantité d'un mot, engageons quelqu'un à lire, à déclamer, ou à chanter devant nous un morceau de Poëſie, où ſe

ſe trouve le mot qui nous embarraſſe: ſans que cette perſonne ſache quel eſt notre but. Et ce n'eſt point aſſez qu'on nous chante un ſeul morceau, car ſouvent les Muſiciens ſont dans leur tort; mais il faut tâter divers paſſages, les comparer, & les combiner. Par-là il ſera aiſé de voir, non ſeulement ce qu'il y a de vrai dans les obſervations ſuivantes, mais encore ce qu'il ſeroit à propos d'y ajoûter.

I. *De l'A.*

Quand il ſe prend pour la prémière lettre de l'Alphabet, il eſt long: *un petit â, une panſe d'â, il ne ſait ni â ni b.*

Quand il eſt prépoſition, il eſt bref: *je ſuis à Paris, j'écris à Rome, j'ai donné à Paul;* & de même quand il vient du verbe avoir: *il à de beaux livres, il à été, il à parlé.*

Par ces deux articles, on voit que l'A ſe prononce de deux manières: car il eſt ouvert, & long dans le prémier; il eſt fermé, & bref dans le ſecond. Mais entre ces deux ſons il y en a un mitoyen, qui, pour l'ordinaire, rend la ſyllabe douteuſe.

Au commencement du mot, l'A eſt long, & ouvert, dans *âcre, âge, âgnus, âme, âne, ânus, âpre*, & leurs dérivés. Hors de là, il eſt toujours bref, & fermé, ſoit que tout ſeul il compoſe la prémière ſyllabe du mot, comme dans *âpôtre;* ſoit qu'il ſoit ſuivi d'une conſonne redoublée, comme dans *apprendre;* ſoit que les conſonnes ſoient différentes, comme dans *altéré.*

A la fin du mot il eſt fermé, & très bref, dans les prétérits, & dans les futurs: *il aimâ, il aimerâ, il chantâ, il chanterâ.* Dans l'article *là.* Dans

les pronoms, *mă*, *tă*, *ſă*. Dans les adverbes, *çă*, *là*, *déjà*, *oui-dà*. Et dans quelques mots du langage familier : *papă*, *dadă*, *falbală*, &c. Mais il eſt un peu plus ouvert, & par conſéquent un peu moins bref, dans la pluſpart de nos autres ſubſtantifs, empruntés de Langues étrangères : *ſofă*, *bocă*, *Opéră*, *duplicată*, *agendă*, *& cæterà*. Comme auſſi dans la pluſpart des noms propres anciens, ou étrangers : *la Reine de Sabă*, *Dalilă*, *Cinnă*, *Attilă*, *le Canadă*, *les eaux de Spă*.

ABE. Bref dans *ſyllăbe*. Long dans *Arăbe*, & *aſtrolăbe*.

ABLE. Douteux dans tous les adjectifs : *aimă-ble*, *raiſonnăble*, *capăble*; & dans ces deux ſubſtantifs, *tăble*, *étăble*. Long dans les autres ſubſtantifs : *căble*, *făble*, *diăble*, *rûble*, *érable*, *ſâble*; & dans ces verbes, *on m'accâble*, *je m'enſâble*, *il hâble*.

ABRE. Toujours long; *fâbre*, *cinâbre*, *il ſe câbre*, *tout ſe délâbre*. Et cette ſyllabe conſerve ſa longueur dans la terminaiſon maſculine: *ſe câbrer*, *délâbré*.

AC. Toujours bref, ſoit que le c ne ſe prononce pas, comme dans *almanăch*, *tăbac*; ſoit qu'il ſe prononce, comme dans *lăc*, *băc*, *tillăc*, *ſăc*, &c.

Il eſt à remarquer, que les pluriels de tous les mots, dont la terminaiſon eſt maſculine, ſont longs; *des almanâchs*, *des ſâcs*.

ACE. Long dans *grâce*, *eſpâce*, *en lâce Madame*, *on la délâce*, *on entrelâce ſes cheveux de perles*. Hors de là, toujours bref : *audăce*, *glăce*, *préfăce*, *tenăce*, *voràce*, &c.

ACHE. Long dans (a) *lâche*, *tâche* entrepriſe, *gâche*,

(a) Pour montrer que ces ſyllabes ſont longues, autrefois

gâche, *relâche*, *je mâche*, *on me fâche*. Et la même quantité ſe conſerve avec la terminaiſon maſculine: *mâcher*, *relâcher*, &c. Hors de là, bref: *tâche* ſouillure, *mouſtâche*, *vâche*, *il ſe câche*, &c.

ACLE. Toujours long: *orâcle*, *mirâcle*, *obſtâcle*, *tabernâcle*, *ſpectâcle*, &c.

ACRE. Long dans *âcre*, piquant, & dans *ſâcre*, oiſeau. Bref dans tout le reſte: *Diâcre*, *nâcre*, *âcre* de terre, le *Sâcre* du Roi, &c.

ADE. Toujours bref: *aubâde*, *caſcâde*, *fâde*, *il perſuâde*, *il s'évâde*, &c.

ADRE. Bref dans *lâdre*. Long dans *câdre*, *escâdre*, *cela ne quâdre pas*. Et cette ſyllabe eſt pareillement longue avec l'E fermé: *mâdré*, *encâdrer*.

AFE. AFRE. AFFRE. Toujours brefs: *carâfe*, *épitâphe*, *agrâffe*, *âfre*, *balâfre*, &c.

AFLE. Long: *râfle*, *j'érâfle*. Et la même quantité ſe conſerve quand l'E ſe ferme: *râfler*, *érâfler*.

AGE. Toujours bref, excepté dans le mot, *âge*, où il eſt long.

AGNE. Toujours bref, excepté ce ſeul mot, *je gâgne*, *gâgner*.

AGUE. Toujours bref: *bâgue*, *dâgue*, *vâgue*, *il extravâgue*, &c.

AI, diphtongue. Quand elle rend le ſon d'un E ouvert, la ſyllabe eſt douteuſe: *vrâi*, *eſſâi*. Mais brève, quand le ſon approche plus de l'E fermé: *quâi*, *geâi*, *j'âi*, *je chantâi*. Tous les pluriels longs: *vrâis*, *eſſâis*, *geâis*.

AIE. Toujours long: *hâie*, *plâie*, *vrâie*, &c. Voyez

fois on écrivoit *laſche*, *taſche*, &c. Aujourd'hui du moins on n'y doit pas oublier l'accent circonflexe: *lâche*, *tâche*, &c.

Voyez, ſous la terminaiſon EE, la Règle générale.

Mais elle n'a pas lieu à l'égard des mots, dont la dernière ſyllabe eſt mouillée: cette dernière ſyllabe alors n'étant pas compoſée de l'E muet tout ſeul, puiſqu'il y entre auſſi un I. Car l'Y dans *je paye*, *il bégaye*, tient lieu lieu de deux I, dont l'un affecte une ſyllabe, & l'autre une autre; comme ſi l'on écrivoit, *je pai-ïe*, *il begai-ïe*. Et peu importe que la dernière ſoit féminine ou maſculine, la pénultième n'en eſt pas moins brève: *je pâi-ïe*, *il bégâi-ïe*, *nous pâi-ïons*, &c.

AIGNE. Toujours bref: *chatâigne*, *je dâigne*, *il ſe bâigne*, *on le ſâigne*, &c.

AIGRE. Bref dans *digre*, & *vindigre*. Long dans *mâigre*.

AIL. Toujours bref: *éventâil*, *bercâil*, *détâil*. On appuie ſur le pluriel, *éventâils*, *détâils*.

AILLE. Bref dans *médâille*, & dans ces verbes, *je détâille*, *j'émâille*, *je travâille*, *je batâille*, à l'Indicatif. Mais long au Subjonctif: *Qu'il travâille*, *qu'il batâille*, *rien qui vâille*; & dans tous les autres mots ainſi terminés: *câille*, *batâille*, *ſurtâilles*, *il râille*, *il rimâille*, &c.

AILLE'. AILLER. Ils ſuivent la quantité de la terminaiſon précédente. Brefs dans *émâiller*, *travâiller*, &c. Longs dans tout le reſte: *mâillé*, *débrâillé*, *râiller*, &c.

AILLET. AILLIR. Bref: *mâillet*, *pâillet*, *jâillir*, *aſſâillir*. On n'entend que l'A dans les pénultièmes, & l'I n'y eſt que pour mouiller la conſonne ſuivante: non plus que dans les trois articles précédens, & dans le ſuivant.

AILLON. Bref dans *médâillon*, *batâillon*, *nous émâillons*, *détâillons*, *travâillons*. Hors de là, il eſt long: *bâillon*, *bâillon*, *penâillon*, *nous tâillons*, &c.

AIM.

AIM. AIN. Douteux : *fãim*, *pãin*, *hautãin*. Mais longs, ſuivis d'une conſonne : *crãint*, *ſãint*, *crãinte*, *ſãinte*, &c.

AINE. Long dans *hãine*, *chãine*, *gãine*, *je trãine*, & leurs dérivés. Hors de là il eſt douteux : *fontãine*, *plãine*, *capitãine*, *hautãine*, *ſouverãine*, &c. Auſſi la diphtongue AI ſe prononce-t-elle dans le prémier cas, comme un E ouvert ; car il n'y a nulle différence pour le ſon, entre *chaîne*, & *chêne*. Mais dans le ſecond cas, elle approche plus de l'E fermé.

AIR. AIRE. Le prémier eſt douteux au ſingulier : l'*ãir*, *chãir*, *éclãir*, &c. Long au pluriel : *les ãirs*, &c. Le ſecond eſt long : *une ãire*, *une pãire*, *chãire*, *on m'éclãire*, &c.

AIS. AIX. AISE. AISSE. Tous longs : *palãis*, *pãix*, *fournãiſe*, *qu'il plãiſe*, *cãiſſe*, *qu'il ſe repãiſſe*, &c.

AIT. AITE. Brefs, *lãit*, *attrãit*, *il fãit*, *parfãite*, *retrãite*, &c. Il faut excepter, *il plãît*, *il nãît*, *il pãît*, & *fãîte*, ſommet. Les pluriels maſculins, longs : *attrãits*, *parfãits*, &c.

AL. ALE. ALLE. Toujours brefs : *royãl*, *bãl*, *moräl*, *cigãle*, *ſcandãle*, *une mãlle*, &c. Il en faut excepter (*a*) ces mots : *hâle*, *pâle*, *un mâle*, *une râle*, *il râle*. Et quand la finale de ces mots eſt maſculine, leur pénultième conſerve ſa longueur : *hâlé*, *pâleur*, *râler*.

AM. Toujours long, quand l'M eſt ſuivie d'une autre conſonne : *châmp*, *châmbre*, *jâmbe*, *lâmpe*, *pâmpre*. Mais l'M étant redoublée dans *enflammer*, il eſt bref, ſelon la Règle qui veut que tout re-

(*a*) On y mettoit autrefois une S muette ; *paſle*, *maſle*, ou la voyelle s'y redoubloit, *raale*. Aujourd'hui un accent circonflexe.

redoublement de l'M, & de l'N, abrège la syllabe. Régle qui ne souffre d'exceptions, que *flamme*, & *manne*, comme on le verra ci-dessous: & même, à bien peu de chose près, elle est générale pour toutes les consonnes redoublées.

AME. AMME. Toujours brefs: *Dăme*, *estăme*, *răme*, *épigrămme*, *on le diffăme*, *j'enflămme*, *&c.* Il en faut excepter *âme*, *infâme*, *blâme*, *flâme*.

Joignez-y les prétérits en âmes: *nous aimâmes*, *nous chantâmes*, &c.

AN. Très-bref dans *rubăn*, *turbăn*, *bouracăn*, *pélicăn*, *carcăn*, *encăn*, *ouragăn*, *relăn*, *élăn*, *ortolăn*, *morlăn*, *brelăn*, *talismăn*, *Păn*, *tympăn*, *trépăn*, *crăn*, *écrăn*, *cadrăn*, *safrăn*, *bougrăn*, *tăn*, *orviétăn*, *Parmesăn*. Un peu moins bref dans les mots suivans, parce que l'A y est plus ouvert: *ăn*, *băn*, *oceăn*, *romăn*, *vétérăn*, *tyrăn*, *văn*, *faisăn*, *artisăn*, *courtisăn*, *partisăn*, *paysăn*, *alexăn*, *bilăn*, *plăn*, *charlatăn*. Tous les pluriels, longs: *româns*, *courtisâns*.

Au milieu du mot, il allonge la syllabe: *blânche*, *dânse*, *chânte*, &c.

ANE. ANNE. Toujours brefs: *cabăne*, *orgăne*, *pănne*, &c. Il en faut excepter, *âne*, *crâne*, *les Mânes*, *de la mânne*, *une mânne*, & *je dânne*, *je condânne*, qu'il est plus régulier d'écrire, *damne* & *condamne*, non seulement à cause de l'étymologie, mais de peur que la consonne redoublée ne donne lieu de prononcer mal.

ANT. Toujours long: *cependânt*, *élégânt*, *le Levânt*, *en se levânt*, *en chantânt*, &c. Mais dans ce mot, *comptant*, il y a cette différence, qu'employé comme participe actif, ou comme gérondif, il est long: *je me suis trompé en comptânt de l'argent*; & il est bref, quand on l'emploie sub-

ſubſtantivement, ou adverbialement: *il a du comptänt, j'aime à payer comptänt.*

AP. Toujours bref, ſoit que le P ſe prononce, *cäp, hanäp*, ſoit qu'il ne ſe prononce point, *dräp.*

APE. APPE. Toujours brefs: *Päpe, ſäppe, fräppe.* Exceptez *räpe, räpé*, & *räper*, où l'A eſt ouvert, & long.

APRE. Il n'y a ſous cette terminaiſon, que *câpre*, & *âpre*, qui ſont longs.

AQUE. ACQUE. Toujours brefs, à l'exception de *Pâques*, & *Jacques.*

AR. Très-bref, quand il eſt final, ou ſuivi d'un C: *nectär, cär, pär, Céſär, ärc, pärc.* Un peu moins bref, quand il eſt ſuivi d'un D ou d'un T final: *ärt, därd, pärt*, &c. Tous les pluriels, longs: *Céſärs, ärts, rempärts*, &c.

Au commencement, & au milieu du mot, quelque ſyllabe qui ſuive, il eſt bref: *ärche, märche, därder, färder, märtial, ärtiſte, märge, épärgne, il pärle, ärme, cärpe, chärge, bärque, cärte*, &c.

ARE. ARRE. Toujours longs: *avâre, barbâre, je m'égâre, thiâre, bârre, bizârre*, &c. Mais le prémier devient toujours bref, lorsqu'il n'eſt pas final, *avärice, barbärie, je m'égärois.* Au lieu que l'autre conſerve ſa quantité: *bârreau, bârrière, je bârrerai, lârron, cârroſſe, cârrière*, &c.

ARI. ARIE. Toujours brefs: *märi, päri, Märie, barbärie.* Exceptez *hourvâri*, & *mârri, mârrie.*

AS. Ordinairement long, car il y a peu de mots où l'A ne ſoit très ouvert, ſoit qu'on prononce l's, comme dans *Pallâs*, un *âs*; ſoit qu'on ne le prononce point, comme dans *tas, gras, tu as, tu joueras.* Quelquefois, dans la converſation ſur-tout, l'A de certains mots eſt fermé, & alors la ſyllabe eſt brève: *du taffetäs, du canneväs, le bräs.*

Le Dictionaire des Rimes indique un autre mot qui est diapre, Present de l'Indicatif du verbe Diaprer; & remarque qu'il est plus bref (j'aime rois mieux dire moins long) que les autres mots de la même terminaison.

Mais ces mêmes mots deviennent longs au pluriel, *de beaux taffetãs, les deux brãs.*

ASE. Toujours long : *bãſe, Pégãſe, emphãſe, extãſe, rãſer*, &c.

ASQUE. Toujours bref : *mãſque, cãſque, fantãſque, bourrãſque*, &c.

ASSE. Toujours bref, excepté dans les ſubſtantifs, *bãſſe, cãſſe, clãſſe, échãſſe, pãſſe, nãſſe, tãſſe, ſavantãſſe, chãſſe* de Saint, & *mãſſe*, terme de jeu ; dans les adjectifs féminins, *bãſſe, grãſſe, lãſſe* ; & dans ces verbes, *il amãſſe, enchãſſe, cãſſe, pãſſe, compãſſe*, & *ſãſſe*, avec leurs compoſés.

Tous ces mots conſervent leur quantité, lors même qu'au lieu de la terminaiſon muette, ils en prennent une maſculine : *chãſſis, cãſſer, pãſſer*, &c.

Joignez-y la prémière & la ſeconde perſonne du ſingulier, avec la troiſième du pluriel, terminées en *âſſe, âſſes, & âſſent*, au Subjonctif : *Que j'aimãſſe, que tu aimãſſes, qu'ils aimãſſent.* Mais dans ces autres perſonnes, *Que nous aimaſſions, que vous* NB. *aimaſſiez*, la penultième, au-lieu d'être longue, eſt brève : le ſoutien de la voix étant transporté à la dernière, par des principes d'Harmonie, qu'on expliquera ci-après, en parlant de l'E muet.

ASTE. ASTRE. Toujours brefs : *fãſte, chãſte, ãſtre, pilãſtre*, &c.

AT. Long dans (*a*) ces ſubſtantifs : *bãt* de mulet, *mãt, appãt, dégãt* ; & dans les troiſièmes perſonnes du ſingulier au Subjonctif, *Qu'il aimãt, qu'il chantãt*, &c. Bref dans tous les autres ſubſtantifs,

(*a*) Auſſi ces ſyllabes, & celles de la terminaiſon ſuivante, prenoient-elles toutes autrefois une S muette, *baſt, maſt, qu'il aimaſt, vous aimaſtes.* On n'y doit pas oublier aujourd'hui l'accent circonflexe.

tifs, dans les adjectifs, & au Préſent de l'Indicatif: *avocât*, *éclât*, *plât*, *chocolât*, *on ſe bât*, &c.

ATE. ATES. Toujours brefs, excepté dans *bâte*, *pâte*, *il appâte*, *il gâte*, *il mâte*, *il démâte*; & dans les ſecondes perſonnes du pluriel, terminées en *âtes*, à l'Indicatif: *vous aimâtes*, *vous chantâtes*.

ATRE. ATTRE. Brefs dans *quâtre*, & dans *bâttre*, avec ſes dérivés. Hors de là, toujours longs: *idolâtre*, *théâtre*, *opiniâtre*, &c.

AU, diphtongue. Quand il forme une ſyllabe ſuivie de la terminaiſon muette, il eſt long: *âuge*, *âutre*, *âune*, *âube*, *tâupe*. Il eſt long pareillement, lorſque dans la dernière ſyllabe du mot il eſt ſuivi d'une conſonne: *hâut*, *châud*, *châux*, *fâux*. Mais il eſt douteux, quand il précède une ſyllabe maſculine: *âubade*, *âudace*, *âutomne*, *âugmenter*, *âuteur*; & quand il eſt final: *Joyâu*, *coteâu*, &c.

AVE. Long: *entrâve*, *grâve*, *concâve*, *je pâve*, &c. Mais lorſqu'au lieu de la ſyllabe muette, il en fait une maſculine, la précédente eſt brève: *grâvier*, *pâveur*, *concâviſte*, *aggrâver*, &c.

AX. AXE. Toujours brefs: *Ajâx*, *thorâx*, *tâxe*, *paralâxe*, &c.

II. *De l'E.*

On diſtingue trois ſortes d'E, qui expriment divers ſons, & dont la différence eſt ſenſible dans *fermeté*, dans *honnêteté*. On appelle E *ouvert*, celui qui ſe préſente le prémier dans ces deux mots: E *muet*, celui du milieu; E *fermé*, celui qui eſt à la fin. On ne met point d'accent ſur l'E muet: on met l'aigu ſur le fermé: on met le grave ou le circonflexe ſur l'E ouvert; & ſouvent on

n'y en met point du tout, comme ici ſur la prémière ſyllabe de *fermeté*.

Quand on dit E féminin, cela regarde uniquement l'E muet; & quand on dit E maſculin, cela regarde indifféremment les deux autres.

A l'égard de l'E muet, il ſuffit d'en ſavoir deux choſes. La prémière, Qu'il ne commence jamais un mot. La ſeconde, Qu'il ne ſe trouve jamais en deux ſyllabes conſécutives: ou que s'il s'y trouve, comme dans quelques mots compoſés, tels que *revenir*, *remener*, *entretenir*, c'eſt du moins ce qui n'arrive jamais à la fin d'un mot. Ainſi les verbes, dont la pénultième eſt muette à l'Infinitif, comme *appeler*, *peſer*, *mener*, *devoir*, *concevoir*, prennent dans les tems qui finiſſent par l'E muet, ou un E maſculin, ou la diphtongue OI. *J'appelle*, *il pèſe*, *il mène*, *ils doivent*, *ils conçoivent*. *Prenez*, *ils prennent*. *Venez*, *qu'il vienne*. On dit *chapelain*, *chapelle*; *chandelier*, *chandelle*; *celui*, *celle*. Par la même raiſon, quoiqu'on diſe, *j'aime*, *je chante*, nous diſons, *aimé-je*, *chanté-je?* Tel eſt le génie de notre Langue; & l'on doit, ce me ſemble, conclurre de ſon uniformité ſur ce point, qu'elle ne ſe gouverne nullement ſelon les Loix d'un Uſage arbitraire & aveugle; mais qu'elle a, de tems immémorial, conſulté les principes de l'Harmonie, qui demandent, ou que la pénultième ſoit fortifiée, ſi la dernière eſt muette; ou que la pénultième ſoit foible, ſi la dernière eſt le ſiège où ſe trouve le ſoutien de la voix.

Il n'eſt donc plus queſtion, à préſent, que d'examiner nos deux autres ſortes d'E, qui éprouvent auſſi leurs variations, non moins fréquentes, mais moins régulières que celles de l'E muet. Car l'E peut être plus ou moins ouvert. Il l'eſt peu dans *fermeté*: il l'eſt tout-à-fait dans *procès*. Or le ſiège de

de l'E tout-à-fait ouvert, ne peut jamais être que dans la dernière syllabe masculine, *procès*, *succès*, *être*, *j'arrête*, *je m'apprête*. Mais si cette syllabe vient à être suivie d'une autre, qui soit aussi masculine, alors l'E devient entièrement fermé, comme dans *procéder*, *succéder*, *j'ai été*: ou il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *procession*, *succession*, *arreter*, *s'appreter*, deux mots qu'il n'est pas aisé de bien accentuer, & que nos pères auroient sans doute écrit, ainsi, *arretter*, *s'appretter*, s'ils n'avoient pas craint de nous exposer à en faire les pénultièmes trop brèves, par le redoublement de la consonne.

Notez les mots, Presse, Presser, Pressée, Pressant: Et ce que dit notre Auteur des deux Syllabes traînantes du mot Oppressée, ci-dessous, p. 325.

Aucun de nos mots, à l'exception d'*être*, ne commence par un E tout-à-fait ouvert. Aucun n'est terminé ainsi. Dans tous nos autres mots, l'E initial, ou final non muet, est fermé, & toujours bref: à moins qu'on ne regarde comme un son mitoyen, *vous êtes*, dont je parlerai en son lieu.

EBLE. EBRE. EC. ECE. Toujours brefs; *hiëble*, *funëbre*, *bëc*, *niëce*. Les pluriels masculins, longs: *les Grëcs*, *les échëcs*, &c.

ECHE. Long, & très-ouvert dans *bëche*, *lëche*, *griëche*, *pëche* action de pêcher, *pëche* fruit, *revëche*, *il empëche*, *il dépêche*, *il prëche*. Bref, & peu ouvert, dans *calëche*, *flëche*, *flammëche*, *crëche*, *sëche*, *brëche*, *on pëche*, lorsqu'il signifie, on fait un péché.

ECLE. ECT. ECTE. EDE. EDER. Tous brefs: *siëcle*, *respëct*, *insëcte*, *tiëde*, *remëde*, *cëder*, *possëder*, &c.

EE. C'est une Règle générale, & qui regarde également les autres voyelles, Que tous les mots qui finissent par un E muet, immédiatement précédé d'une voyelle, ont leur pénultième longue: *pen-*

penſée, *aimée*; *je lié*, *je me fié*; *jôüe*, *j'enveloüe*; *je lôüe*, *il jôüe*; *je nüe*, *il müe*.

Mais, ſi dans tous ces mêmes mots, l'E muet ſe change en un E fermé, alors la pénultième, de longue qu'elle étoit, devient brève: *lier*, *jöyeux*, *löüer*, *nüer*, &c.

EF. EFFE. Le prémier eſt bref au ſingulier, *brëf*, *chëf*, & long au pluriel, *chëfs*. Le ſecond eſt long: *grëffe*.

EFFLE. Il eſt long dans *nëffle*, & bref dans *brëffle*.

EGE. EGLE. Le prémier, long: *ſacrilége*, *collége*, *ſiége*, &c. L'autre, bref: *régle*, *ſtigle*, &c.

EGNE. EIGNE. Le prémier eſt long: *règne*, *dedëgne*. L'autre, bref: *pëigne*, *enſëigne*, *qu'il fëigne*, &c.

EGRE. EGUE. Bref: *Négre*, *intégre*, *bégue*; *collégue*, *il allégue*, &c.

EIL. EILLE. Bref: *Soléil*, *ſommëil*; *abëille*, *vermëille*. Il n'y a d'excepté que *vieille*, *vieillard*, *vieilleſſe*.

EIN. EINT. Douteux au ſingulier: *deſſein*, *ſerein*, *atteint*, *dépeint*. Longs au pluriel, *ſereins*, *dépeints*.

EINE. Douteux: *véine*, *péine*, &c. Ce ſeul mot, *Réine*, eſt long.

EINTE. Toujours long: *atteinte*, *dépeinte*, *feinte*, &c.

EITRE. Nous n'avons qu'un mot ainſi terminé, *Rëitre*, long.

EL. Toujours bref: *ſël*, *autël*, *cruël*. Les pluriels ſont longs.

EL. ELLE. Long, & très-ouvert (*a*) dans *zéle*, *poële*;

(*a*) Voilà pourquoi anciennement toutes ces longues prenoient une S muette, *poëſle*, *meſſe*, &c. Excepté *zéle*, qui a toujours ſuivi l'étymologie.

pêle, *frêle*, *pêle-mêle*, *grêle*, *il mêle*, *il ſe fêle*. Hors de là, bref, & preſque fermé: *modèle*, *fidèle*, *rebèlle*, *immortèlle*, &c.

Mais cela n'empêche pas que dans le chant, & dans la déclamation ſoutenue, on n'allonge quelquefois ces finales. Ainſi on dira bien, *des amours éternêlles*, quoiqu'on doive toujours dire d'*éternèlles amours*. Voyez ſous la terminaiſon OTRE, ci-après.

EM. EN. Au milieu du mot, ils allongent la ſyllabe, quand ils ſont ſuivis d'une conſonne autre que la leur: *têmple*, *exêmple*, *prêndre*, *gêndre*, *décadênce*, *évidênce*, *têndre*, *cimênter*, &c. Mais, ſi leur conſonne eſt redoublée, ils ſuivent la Règle générale, dont il a été parlé ſous la terminaiſon AM, ci-deſſus.

A la fin du mot, ils ſont brefs: *item*, *Bethlem*, *amen*, *hymen*, *examen*, &c.

EME. Douteux dans *crême*. Bref dans *je ſème*, *il ſème*. Long par-tout ailleurs: *baptême*, *chrême*, *même*, *diadême*, *apoxême*, &c.

ENE. ENNE. Longs, dans *chêne*, *cêne*, *ſcêne*, *gêne*, *alêne*, *rêne*, *frêne*, *arêne*, *pêne*. Brefs dans *phénomène*, *ébène*, *étrènne*, *qu'il prènne*, *apprènne*, &c. Douteux dans les noms propres: *Athènes*, *Diogène*, *Mécène*, &c.

ENT. Il eſt bref dans *accident*, *dent*, *argent*, *arpent*, *parent*, *ſerpent*, *torrent*, *content*, *préſent*, *vent*, *moment*, *jolîment*, &c. Mais douteux, quand il ſe prononce comme un A ouvert: *violent*, *ardent*, *opulent*, *Préſident*, &c. Tous les pluriels, longs: *accidens*, *momens*, *violens*, &c.

EP. EPRE. Toujours longs: *guêpe*, *crêpe*, *Vêpres*. Exceptez *lepre*.

EPTE. EPTRE. Toujours brefs: *precepte*, *il accepte*, *ſcêptre*, *ſpectre*.

EQUE.

EQUE. ECQUE. Long dans *Evēque*, & *Archevēque*. Bref hors de là : *Grĕcque*, *bibliothĕque*, *obsĕques*, &c.

ER. Il est bref dans *Jupitĕr*, *Lucifĕr*, *éthĕr*, *chĕr*, *clĕrc*, *cancĕr*, *patĕr*, *magistĕr*, *fratĕr*, & quelques autres, ou noms propres, ou noms étrangers. Il est bien plus ouvert, & long, dans *fēr*, *enfēr*, *légēr*, *mēr*, *amēr*, *vēr*, *hivēr*. Il est douteux dans les Infinitifs; car, si l'R est muette, il est bref: *Aimĕr Dieu*; mais si l'R sonne avec la voyelle suivante, comme il le faut dans le vers, il est long.

Mais je sais peu louēr, & ma Muse tremblante, &c.

ERBE. ERCE. ERSE. ERCHE. ERCLE. ERDE. ERDRE. Tous brefs: *hĕrbe*, *commĕrce*, *travĕrse*, *chĕrche*, *cĕrcle*, *pĕrde*, *pĕrdre*, &c.

ERD. ERT. Douteux au singulier: *vĕrt*, *coucĕrt*, *ouvĕrt*, *desĕrt*; & long au pluriel: *desērts*, &c.

ERE. Long, & l'E fermé: *chimēre*, *pēre*, *sincēre*, *il espēre*, &c.

ERGE. ERGUE. ERLE. ERME. ERNE. ERPE. Tous brefs: *aspĕrge*, *exĕrgue*, *pĕrle*, *fĕrme*, *cavĕrne*, *Entĕrpe*, *sĕrpe*, &c.

ERR. Dans *ĕrreur*, *tĕrreur*, *ĕrrant*, *ĕrroné*, *ĕrrata*, l'E est presque fermé, & bref. Dans *tērre*, *guērre*, *tonnērre*, *il ērre*, *pērraque*, *fērrer*, *tērrein*, *nous vērrons*, il est très ouvert, & long. Dans *guĕrrier*, *tĕrroir*, *tĕrrible*, *attĕrer*, *dĕrrière*, *fĕrrière*, c'est un son mitoyen, qui rend la syllabe douteuse.

ERS. Long, ou à cause de l'E ouvert: *univērs*, *pervèrs*; ou par la nature du pluriel: *dangērs*, *passagērs*.

ERTE. ERTRE. ERVE. Tous brefs: *pĕrte*, *alĕrte*, *tĕrtre*, *vĕrve*, &c.

Es.

Es. Long: *tu ēs*, *procès*, *progrès*; *ēs*, *dēs*; prépositions; *lès*, *dès*, *mès*, *ſès*, *tès*, *cès*, pronoms & articles.

Remarquons, que la ſimple converſation altère ſouvent la quantité de ces pronoms & articles. Car quelquefois l'E ouvert devient un E fermé devant les conſonnes: *lés Rois*, *lés Dames*; & quelquefois un E muet, devant les voyelles: *le-s-hommes*, *le-s-anges*. Mais ces libertés ne regardent que le diſcours familier, hors duquel il faut toujours ouvrir l'E: *lès Rois*, *lès Dames*, *lès hommes*, *lès anges*.

Quelques-uns écrivent ainſi les pluriels, *beautés*, *vous chantés*, &c. Mais l'ancienne orthographe paroît plus raiſonnable, & plus commode, (*) en ce qu'elle réſerve l's pour les pluriels qui finiſſent par un E ouvert, & le Z pour ceux qui finiſſent par un E fermé. Quoi qu'il en ſoit, & de quelque manière qu'on écrive ces pluriels, leur finale eſt longue: *beautez*, *vous chantez*, &c.

Ese. Long: *diocèſe*, *thèſe*, *Geneſe*, *Voilà ce qu'il pèſe*. Mais la pénultième de ce verbe devient brève, lorſqu'il eſt immédiatement ſuivi de ſon pronom: *combien pèſe-t-il?*

Esque. Bref: *romanèſque*, *burleſque*, *groteſque*, *preſque*, &c.

Esse. Long dans *Abbeſſe*, *profeſſe*, *confeſſe*, *preſſe*, *compreſſe*, *oppreſſe*, *ceſſe*, *leſſe*, *on s'empreſſe*, *il profeſſe*. Hors de là bref: *tendreſſe*, *pareſſe*, *careſſe*, &c.

Voyez, par rapport au chant & à la déclamation, ce qui a été dit ſous la terminaiſon Elle, ci-deſſus.

Este. Estre. Brefs: *modeſte*, *leſte*, *terreſtre*, *terreſtre*, &c.

Et.

(*) On a pourtant ſuivi la nouvelle dans cette Edition, parce qu'en la commençant, on n'avoit point fait attention à ce que l'Auteur dit ici.

ET. Long (a) dans *arrêt*, *benêt*, *forêt*, *genêt*, *prêt* ſubſtantif, *prêt* adjectif, *apprêt*, *acquêt*, *intérêt*, *têt*, *protêt*, *il eſt*. Hors de là bref: *cadet*, *bidet*, *et* conjonction, *ſujet*, *hochet*, &c. Tous les pluriels, longs: *arrêts*, *ſujets*, *bidets*, &c.

ETE. Long dans *bête*, *fête*, *honnête*, *boëte*, *tempête*, *quête*, *conquête*, *enquête*, *requête*, *arrête*, *crête*, *tête*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *prophète*, *poëte*, *comète*, *tablette*, *boulette*, *il tette*, *il crochette*, &c.

Vous êtes, ſeconde perſonne du verbe *être*, au préſent de l'Indicatif, approche plus de l'E fermé, que de l'E ouvert, & il eſt bref: *vous ètes*.

ETRE. Long dans *être*, *ſalpêtre*, *ancêtre*, *fenêtre*, *prêtre*, *champêtre*, *hêtre*, *chevêtre*, *guêtre*, *je me dépêtre*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *diamètre*, *il penètre*, *lettre*, *mettre*, &c.

EU, diphtongue, mais qui ne forme qu'un ſon unique. Bref au ſingulier: *feu*, *bleu*, *jeu*, &c. Long au pluriel, & devant X: *creux*, *je veux*.

EVE. Long dans *trêve*, *grêve*, *il rêve*; & la pénultième de ce verbe demeure longue dans tous ſes tems: *rêver*, *je rêvois*. Douteux dans *fève*, *brève*, *il achève*, *il ſe lève*; & la pénultième de ces verbes, ſuivie d'une ſyllabe maſculine, devient muette, *achever*, *il ſe levoit*.

EUF. EUIL. EUL. Tous brefs: *neuf*, *fauteuil*, *tilleul*. Les pluriels, longs.

EULE. Long dans *meule*, & *veule*. Hors de là, bref: *ſeule*, *gueule*, &c.

EUNE.

(a) Tout ce qu'il y a de long dans cet article, & dans les deux ſuivans, s'écrivoit autrefois avec une S muette, qui ne s'eſt conſervée que dans *eſt*, troiſième perſonne du verbe *être*, au Préſent de l'Indicatif.

EUNE. Il eſt long dans *jĕune*, abſtinence; & bref dans *jĕune*, qui n'eſt pas vieux.

EUR. EURE. Le prémier eſt bref au ſingulier: *odĕur*, *pĕur*, *majĕur*; & long au pluriel: *odēurs*, &c. Mais le ſecond eſt douteux; car ſi le mot en fait néceſſairement attendre un autre, la ſyllabe eſt brève: *une hĕure entière*, *la majĕure part*; & s'il ne fait rien attendre, elle eſt longue: *cette fille eſt majēure*, *j'attens depuis une hēure*.

EVRE. Long, ſoit que l'E s'ouvre fort, comme dans *orfēvre*, *lēvre*; ſoit qu'il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *chĕvre*, *lièvre*.

EUX. EUSE Long: *dēux*, *précieux*, *précieuſe*, *Quêteuſe*, *crēuſer*.

EX. Toujours bref au commencement, au milieu, & à la fin du mot: *ĕxemple*, *ĕxtirper*, *ſĕxe*, *perplĕx*.

III. *De l'I.*

Une obſervation, que l'on a déja pu faire, mais qui deviendroit encore plus ſenſible dans les trois voyelles, dont il reſte à parler, c'eſt que le nombre des brèves l'emporte de beaucoup ſur celui des longues.

Pour abréger donc, je ſupprimerai deſormais toutes les terminaiſons, ſous leſquelles il ne ſe trouve que des brèves; car il ſuffira de ſe reſſouvenir que tout ce qui n'eſt pas indiqué ici comme long, ou comme douteux, eſt bref.

IDRE. Long: *Hīdre*, *cīdre*. On écrit *Hydre*, à cauſe de l'étymologie; & alors l'Y n'a préciſément que le ſon d'un I ſimple; car il n'y fait pas l'office de deux I, comme devant les ſyllabes mouillées, dont nous parlons ſous la terminaiſon AIE, ci-deſſus.

IE.

IE, diphtongue. Douteux : *miel*, *fiel*, *fier*, *métier*, *amitié*, *moitié*, *carriere*, *tien*, *mien*, *Dieu*, &c.

IE, diſſyllabe. Long : *vie*, *faiſie*, *il prie*, *il crie*, &c. Mais bref, quand l'E devient fermé : *crier*, *prier*.

Voyez la Règle générale, ſous la terminaiſon EE, ci-deſſus.

IGE. Long : *tige*, *prodige*, *litige*, *veſtige*, *je m'oblige*, *il s'afflige*, &c. Mais bref dans les tems de ces verbes, qui ne finiſſent point par un E muet : *s'obliger*, *s'affliger*, &c.

ILE. Long : dans *île*, & *preſqu'île*. Bref partout ailleurs. Mais voyez ſous la terminaiſon ELLE, ce qui a été dit pour le chant.

IM. IN. Au milieu du mot, & devant une conſonne autre que la leur, ils allongent la ſyllabe : *timbre*, *ſimple*, *pinte*, &c. Mais quand leur conſonne ſe redouble, ils ſuivent la Règle générale, rapportée ſous la terminaiſon AM, ci-deſſus.

IME. Long dans *abîme*, & *dîme*. Joignez-y ces prémières perſonnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif : *nous vîmes*, *nous répondîmes*, &c.

IRE. Long : *empire*, *Sire*, *écrire*, *il ſoupire* ; & au prétérit, *ils punirent*, *ils firent*, &c. Mais bref devant le maſculin : *ſoupirer*, *déſirer*.

ISE. Long : *remiſe*, *ſurpriſe*, *j'épuiſe*, *Qu'ils liſent*, *ils liſent*.

ISSE. Toujours bref, excepté dans les prémières perſonnes du ſingulier, & dans les troiſièmes du pluriel, au Subjonctif : *Que je fiſſe*, *que j'écriviſſe*, *qu'ils fiſſent*, &c.

IT. Il n'eſt (*a*) long qu'au Subjonctif : *Qu'il dît*, *qu'il fît*.

ITE.

(*a*) Autrefois on mettoit ici, & dans l'article ſuivant, une S muette, aujourd'hui remplacée par un accent circonflexe.

ITE. Long dans *bénîte*, *gîte*, *vîte*, & dans ces ſecondes perſonnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif: *vous fîtes*, *vous vîtes*.

ITRE. Douteux: *mître*, *arbître*, *tître*, *regître*, &c. Quand ces mots terminent la phraſe, on appuie ſur la pénultième, à cauſe que la finale eſt muette. Mais, ſi la ſyllabe où l'I domine, eſt ſuivie d'un ſon maſculin, on l'abrège: *mîtré*, *tîtré*, *arbîtrage*.

IVE. Long dans les adjectifs féminins, dont les maſculins ſe terminent en IF: *tardîve*, *captîve*, *fuîve*, &c.

IVRE. *Vîvre*, ſubſtantif, long.

IV. *De l'O.*

Quand il commence le mot, il eſt fermé, & bref, excepté dons *ôs*, *ôſer*, *ôſier*, & *ôter*, où il eſt ouvert, & long: auſſi-bien que dans *hôte*, quoiqu'on diſe *hôtel*, & *hôtellerie*.

OBE. Long, & ouvert dans *glôbe*, & *lôbe*. Bref, & fermé ailleurs.

ODE. Long dans *je rôde*. Bref par-tout ailleurs: *mŏde*, *antipŏde*, &c.

OGE. Long dans ce ſeul mot, *le Dôge*, & bref hors de là: *élŏge*, *horlŏge*, *on dérŏge*.

OGNE. Long dans *je rôgne*. Bref par-tout ailleurs: *Bourgŏgne*, &c.

OI, diphtongue. Douteux à la fin du mot: *Rŏi*, *mŏi*, *emplŏi*, &c.

OIE. Long: *jôie*, *Qu'il vôie*, &c. Voyez ſous la terminaiſon EE, la Règle générale pour ce qui regarde la quantité: & voyez ſous la terminaiſon IDRE, ce qui fait que l'I du mot *joie*, ſe change en Y dans *joyeux*.

OIENT. Terminaiſon des troiſièmes perſonnes du

du pluriel, dans les Imparfaits des verbes: *ils avõient*, *ils chantõient*; au-lieu que le singulier est bref: *il avõit*, *il chantõit*.

OIN. Douteux, quand il est final: *lõin*, *besõin*. Long, quand il est suivi d'une consonne: *õint*, *mõins*, *besõins*, *jõindre*, *põinte*, &c.

OIR. OIRE. Le prémier, douteux: *espõir*, *tentõir*, &c. L'autre, long: *bõire*, *glõire*, *mémõire*, &c.

OIS. Toujours long, soit que la diphtongue s'y fasse sentir, comme dans *fõis*, *bourgeõis*, *Danõis*; soit qu'elle n'y rende que le son de l'E ouvert, comme dans (*a*) certains tems de verbes: *j'étõis*, *je chanterõis*; & dans certains noms de nation: *un Françõis*, *les Anglõis*.

OISE. OISSE. OITRE. OIVRE. Tous longs: *frambõise*, *parõisse* substantif, *clõitre*, *põivre*.

De ces quatre terminaisons, la seconde & la troisième ne sonnent que comme l'E ouvert, dans ces deux verbes, *paroître*, & *connoître*, avec leurs dérivés.

OIT. Long dans *il parõit*, *il connõit*, & *il crõit*, venant de *croître*.

OLE. Toujours bref, excepté dans ces mots: *drõle*, *geõle*, *mõle*, *rõle*, *contrõle*, *il enjõle*, *il enrõle*.

Pour mettre de la différence entre *il vole*, il vole

(*a*) Par la Grammaire de Ramus, qui vouloit conformer son orthographe à la prononciation de son tems, nous voyons qu'alors on prononçoit, *j'étoès*, *je chanteroès*, *Polonoès*, *Angloès*; car voilà comme Ramus écrit ces mots. Mais à mesure que certains mots viennent à être plus maniés, le Public les adoucit Il n'y a pas vingt ans, que Paris & la Cour disoient encore, *Mademoiselle de Charoloès*, comme en effet on prononce ainsi dans le Pays nommé *le Charolois*; & aujourd'hui tout le monde dit, *Mademoiselle de Charolès*.

vole en l'air, & *il vole*, il dérobe, pluſieurs le font long dans le dernier ſens.

OM. ON. Au milieu du mot, ils allongent la ſyllabe devant une conſonne autre que la leur : *ſõmbre*, *bõmbe*, *põmpe*, *cõmte*, *cõmpte* ; *cõnte*, *mõnde*, *ſõnge*. Mais, ſi leur propre conſonne eſt redoublée, ils ſuivent la Règle générale, rapportée ſous la terminaiſon AM, ci-deſſus.

OME. ONE. Longs : *atõme*, *axiõme*, *phantõme* ; *matrõne*, *Amazõne*, *thrõne*, *prõne*, *aumõne*, &c. Mais les mots où la conſonne eſt redoublée, ſuivent la Règle générale, *ſõmme*, *põmme*, *conſõnne*, *couronne*.

ONS. Toujours long : *nous aimõns*, *fõnds*, *põnts*, *actiõns*, *ſecõnds*, &c.

OR. Tres-bref ordinairement, & l'o fermé tout-à-fait : *caſtŏr*, *butŏr*, *encŏr*, &c. Un peu moins fermé, mais bref dans *ŏr*, *eſſŏr*, *trésŏr*, *ſonnet du cŏr*. Et de même, quand il eſt ſuivi d'un D ou d'un T : *bŏrd*, *effŏrt*. Mais ſuivi d'une S, il eſt long : *hõrs*, *alõrs*, *thrésõrs*, *le cõrps*, &c.

ORE. ORRE. Longs : *encõre*, *pécõre*, *Aurõre*, *éclõrre*. Mais avec cette différence, que les pénultièmes des verbes où il n'y a qu'une R, & qui ſont longues au Préſent de l'Indicatif, *je décõre*, *elle s'évapõre*, deviennent brèves, quand elles ſont ſuivies d'une terminaiſon maſculine : *décŏré*, *évapŏré* ; au lieu que l'R étant redoublée, ces pénultièmes demeurent longues : *j'éclõrrois*, *j'éclõrrai*.

OS. OSE. Longs : *õs*, *prõpos*, *repõs*, *grõs*, *héros* ; *clõſe*, *chõſe*, *il õſe*.

OSSE. Long dans *grõſſe*, *fõſſe*, *endõſſe*, *il desõſſe*, *il engrõſſe* ; & ſi la ſuivante devient maſculine, ces mots gardent leur quantité : *fõſſé*, *endõſſer*, *grõſſeur*, *grõſſeſſe*, &c.

OTE. Long (a) dans *impôt*, *hôte*, *dépôt*, *entrepôt*, *suppôt*, *rôt*, *prévôt*.

De ces mots il n'y a que les deux derniers, dont la finale ſe conſerve en entier devant une terminaiſon maſculine; mais elle eſt brève dans *rôti*, & longue dans *prévôté*.

OTE. Long dans *hôte*, *côte*, *maîtte*, *fête*. Et la quantité des trois dernière eſt la même devant une finale maſculine: *têté*, *maîtien*, &c.

OTRE. Nous n'avons que trois mots ainſi terminés, *apôtre*, *nôtre*, & *vôtre*. Quant au prémier, il eſt toujours long. Pour les deux autres, ils ſont douteux: non que leur briéveté ou leur longueur ſoit arbitraire, car elle dépend de la place qu'ils occupent. Ils ſont brefs, quand ils précédent leur ſubſtantif; & longs, quand ils ſuivent l'article. On dit, *je ſuis vôtre ſerviteur*. On répond: *Je vois le vôtre*. *C'eſt le vôtre avis*, *mais le nôtre eſt que*, &c. *Les nôtres ſont excellens*, *mais les vôtres ne valent rien*.

Quand on voudra étudier d'où vient cette différente prononciation du même mot, il ne ſera pas difficile de voir que cela dépend des principes établis ci-deſſus, au ſujet de l'E muet. Si la finale eſt muette, comme dans cette phraſe, *je ſuis le vôtre*, après laquelle mon oreille n'attend plus rien, alors la voix a beſoin d'un ſoutien; & ne le trouvant pas dans la finale, elle le prend dans la pénultième. Mais dans cette autre phraſe, *je ſuis votre ſerviteur*, où j'attens néceſſairement le ſubſtantif de *votre*, ce ſubſtantif eſt deſtiné à ſoutenir ma voix, parce qu'il ne m'eſt pas permis de mettre le moindre

(a) Pour marquer la longueur de ces mots, & de ceux qui ſont dans l'article ſuivant, autrefois on y mettoit une S muette: *impoſt*, *roſt*, *ſuppoſt*, *noſte*, *coſte*. Et dans les brefs on a toujours redoublé la conſonne: *hotte*, *cotte*, &c.

moindre intervalle entre *votre* & *ſerviteur*.

Peut-être n'y a-t-il point de principe qui ait plus d'étendue que celui-là dans notre Proſodie. On en a déja vu beaucoup d'autres applications. Une ſyllabe douteuſe, & qu'on abrège dans le cours de la phraſe, eſt allongée, ſi elle ſe trouve à la fin. Quelquefois même, & dans le diſcours ordinaire, auſſi-bien que dans la déclamation, une longue devient brève par la tranſpoſition du mot: car on dit, *un homme honnête*, *un homme brāve*; mais on dit, *un brāve homme*, *un honnête homme*.

OUDRE. OUE. Longs: *pōndre*, *mōndre*, *rēpōndre*, &c. *bōue*, *jōue*, *il lōue*, &c. Mais ſuivis d'une terminaiſon maſculine, ils deviennent brefs: *pōndu*, *mōndu*, *rēnd*, *lōué*.

OUILLE. Long dans *rōuille*, *il dérōuille*, *j'embrōuille*, *il débrōuille*. Mais bref, quand la terminaiſon devient maſculine: *rōuiller*, *brōuillon*.

OULE. Long dans *mōule*, *elle eſt ſaōule*, *il ſe ſaōule*, *il fōule*, *la fōule*, *il rōule*, *écrōule*.

OURE. OURRE. Le premier eſt douteux: *brāve vōure*, *ils vōurent*. Le ſecond eſt long: *de la bōurre*; *il bōurre*, *ils jōurre*, *qu'il cōurre*. Mais la ſyllabe féminine devenant maſculine, alors la précédente eſt brève: *cōurrier*, *bōurrade*, *rembōurré*, &c.

OUSE. Toujours long: *épōuſe*, *jalōuſe*, *qu'elle cōuſe*, &c.

OUSSE. Long dans *je pōuſſe*, & bref dans tout le reſte; auſſi-bien que dans les terminaiſons, qui en ſont formées, comme *tōuſſer*, *cōuſſin*, &c.

OUT. Long dans *dōût*, *cōût* ſubſtantif, *gōût* & ſes dérivés.

OUTE. Long dans *abstōute*, *jōute*, *crōute*, *vōute*, *il cōute*, *je gōute*, *j'ajōute*. Mais bref au maſculin: *ajōuter*, *cōuter*, &c.

OUTRE. Long dans *foûtre*, & dans *coûtre*: bref par-tout ailleurs.

V. *De l'U.*

Il ne s'agit ici que de l'U voyelle; car l'V conſonne, par lui-même, ne produit aucun ſon, qui puiſſe être l'objet de la Quantité.

UCHE. Dans *bûche*, *embûche*, *ou débûche*, l'U eſt long. Mais il devient bref dans *bûcher*, *débûcher*, &c.

UE, diphtongue, qui ne ſe trouve que dans ce ſeul mot, *écuelle*, où elle eſt auſſi brève que peut l'être une vraie diphtongue.

UE, diſſyllabe. Toujours long: *rûe*, *tortûe*, *cohûe*, *je diſtribûe*, &c.

Voyez la Règle générale ſous la terminaiſon E'E, ci-deſſus.

UGE. Douteux: *déluge*, *refûge*, *jûge*, *ils jûgent*; & abſolument bref, quand la ſyllabe devient maſculine: *jûger*, *refûgier*, *&c.*

UI, diphtongue. Douteux: *cuir*, *cuiſine*, *fuir*, *luire*, &c.

UIE. Long: *plûie*, *trûie*, *il s'enfuit*, &c. Voyez la Règle générale ſous la terminaiſon E'E, ci-deſſus.

ULE. Long dans *je brûle*, *brûler*, *ou brûlera*, &c.

UM. UN. Longs au milieu du mot: *hûmble*, *j'emprûnte*. Mais à la fin brefs, ſi c'eſt au ſinguliér: *parfum*, *brun*; & longs, ſi c'eſt au pluriel.

UMES. Toujours long dans les prémières perſonnes du Préterit au pluriel: *nous reçûmes*, *nous ne pûmes*, &c.

URE. Toujours long: *augûre*, *verdûre*, *parjûre*, *ou aſſûre*, &c. Mais la finale devenant maſculine,

culine, la pénultième s'abrège: *augûrer*, *parjûrer*, &c.

USE. Toujours long, *Mûſe*, *excûſe*, *incluſe*, *rûſe*, *je récûſe*, &c. On dit pareillement, *rûſé*. Mais on dit, *excûſer*, *refûſer*, *récuſer*, &c.

USSE. Au-lieu que la terminaiſon UCE, réſervée pour des ſubſtantifs, eſt toujours brève, *pûce*, *aumûce*, *aſtûce*; celle-ci, à l'exception de quelques noms propres, comme *la Pruſſe*, n'a lieu que dans les verbes, où elle eſt toujours longue: *Que je pûſſe*, *que je connûſſe*, *qu'ils accourûſſent*.

UT. Bref dans tous les ſubſtantifs, excepté *fût*, & dans tous les verbes à l'Indicatif, *il fût*, *il vécût*, &c. Mais long au ſubjonctif, *Qu'il fût*, *qu'il mourût*.

UTE. UTES. Bref dans tous les ſubſtantifs, excepté *flûte*. Mais toujours long dans les verbes: *vous lûtes*, *vous fûtes*, &c.

VI. *Des Homonymes.*

Pluſieurs de nos mots, & c'eſt la même choſe dans toutes les Langues, ont beaucoup de reſſemblance l'un avec l'autre, ſoit dans l'orthographe, ſoit dans la prononciation.

Quoique ceux que leur quantité différencie, ſe trouvent preſque tous à leur place ſous les terminaiſons précédentes, il m'a paru qu'une liſte alphabétique, qui les mettroit vis-à-vis l'un de l'autre, pourroit avoir ſon utilité.

alêne —— —— *haleine*.
avênt —— —— *avent*.
bât de mulet —— on ſe *bât*.
bâteleur —— —— *bâtelier*.
bête brute —— —— *bête*.

boïte	il *boîte*.
bŏn	*bŏnd*.
chāir †	*chēr*.
clāir †	*clēre*.
cŏr	*cŏrps*.
cŏurs	la *Cŏur*.
crĭn	il *crāint*.
il *dégŏute*	il *dégŏutte*.
dŏu	*dŏnt*.
étāim	*étēint*.
fāite - / *fēte* -	*fāite*.
fāix - - / tu *fāis* -	il *fāit*.
fēsser	*profēsser*.
fŭi	*fŭis*.
nous *fūmes*	il *fūme*.
gŏutte	je *gŏûte*.
hāle	*hālle*.
hōte. / *j'ōte*.	*hōtte*.
jāis	*jēt*.
jēune, abstinence	*jēune* d'âge.
lāc	*lācs*, lacet.
lāit - / *lāid* -	*lēgs*.
lēsse	je *lāisse*.
lis, fleur	*lēs*.
māître	*mēître*. la *mēître*.
māis - - - / un *mēts* - -	il *mēt*.
māsse, amas	*māsse*, au jeu.
mātin, chien	*mātin*, matinée.
mŏi	*mŏis*.
mŏn	*mŏnt*.
pāte	*pātte*.

† Voyez p. 297.

pēcher,

pâume	*pŏmme.*
pêcher, pêcher	*pĕcher*, pécher.
pêne de serrure	*pĕine.*
plâine	*plĕine.*
pŏuce	je *pŏusse.*
je *rŏgne*	la *rŏgne.*
rŏt, roti	*rŏt*, vent.
Sâint	*sĕin.* / *cĕint.* / *sĕing.*
sâs, tamis	*çă*, adverbe. / *fă*, pronom.
fâut	*sŏt.*
scêne / *Cêne* / *fâine*	*Sĕine*, rivière.
tâche, effort	*tăche*, souillure.
tête, tête	*tĕtte.*
trâis	*trĕs*, très.
vâine	*vĕine.*
vêr / *vêrre* / *vêrs*	*vĕrd.*
vêis / tu *vêis*	il *vŏit.*
vôler en l'air	*vŏler*, dérober.

Qui voudra se donner la peine de combiner les observations faites ci-dessus, reconnoîtra que notre Langue a ses principes, dont l'uniformité ne sauroit être l'effet du caprice, ni du hazard. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner sous chaque terminaison, en quoi s'accordent, & en quoi diffèrent nos cinq voyelles, placées devant les mêmes consonnes. On verra clairement par-là, que nous pourrions nous faire des Règles de Quantité

auſſi ſûres, & réduites à un auſſi petit nombre, que celles du Grec & du Latin.

ARTICLE CINQUIEME.

Utilité de la Proſodie.

PUISQUE la Proſodie nous enſeigne la juſte meſure des ſyllabes, elle eſt donc utile; elle eſt néceſſaire pour bien parler. Mais ce ſeroit parler très mal, que d'en obſerver les règles avec une exactitude, qui laiſſeroit entrevoir de l'affectation, ou de la contrainte. Tout reſpire une aimable liberté dans la converſation des honnêtes gens. Vivacité, & douceur, c'eſt ce qui fait le caractère du François: & il faut que ſon caractère ſe retrouve dans ſon langage. Auſſi ceux qui jettèrent les fondemens de notre Langue, ſe propoſèrent-ils évidemment ces deux fins. Pour la rendre vive, ou ils ont abrégé les mots empruntés du Latin; ou, lorſqu'ils n'ont pu diminuer le nombre des ſyllabes, du moins ils en ont diminué la valeur, en faiſant brèves la pluſpart de celles qui étoient longues. Pour la rendre douce, ils ont imaginé l'E muet, qui rend nos éliſions coulantes: & comme les articles & les pronoms reviennent ſouvent, ils en ont banni (*a*) l'*hiatus*, jugeant une cacophonie pire qu'une irrégularité.

Toutes les ſyllabes paroiſſoient brèves dans la converſation. Cependant, ſi l'oreille ſe rend attenti-

(*a*) *L'épée*, pour *la épée*. *Mon amitié*, pour *ma amitié*. Impetratum eſt à conſuetudine, ut peccare ſuavitatis cauſa liceret. *Orat.* 47.

tentive, elle sent que la Prosodie est observée par les personnes qui parlent bien. Les femmes, ordinairement, parlent mieux que les hommes. Si l'on en croit Cicéron ; cela vient de ce qu'étant (a) moins répandues, elles conservent plus fidèlement l'accent d'une bonne éducation, & risquent moins de le corrompre par un accent étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les Dames Romaines : mais il y en a une meilleure pour celles de la Cour & de Paris ; c'est qu'elles ont les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à discerner ce qui plaît, ou ne plaît point.

Plus la prononciation est lente, plus la Prosodie devient sensible. On lit plus lentement qu'on ne parle ; ainsi la Prosodie doit être plus marquée dans la lecture. Mais elle l'est bien plus encore au Barreau, dans la Chaire, & sur le Théatre. C'est-là, particulièrement, qu'elle doit se déployer. Et quoiqu'il ne soit permis de chanter, ni en lisant, ni en prononçant un discours, ni en récitant, ou déclamant des vers ; il y a cependant je ne sais quelle modulation, que ces différentes fonctions de la voix amènent nécessairement, & qui en font toute la grace. Je tâcherois de marquer en quoi cette modulation diffère de ce que j'ai appellé l'accent *oratoire*, s'il n'étoit comme impossible de s'expliquer, lorsqu'on veut pousser trop loin l'anatomie des sons.

Pour laisser donc ici tout ce que les préceptes enseignent imparfaitement, & que l'on peut beaucoup mieux apprendre de l'Usage, j'abandonne ce qui regarde la conversation, la lecture, la déclamation ; & je ne considère l'utilité de la Prosodie, que par rapport à la Poësie, & à l'Eloquence

I. Quand

(a) *De Orat.* liv. III, chap. 21.

I.

Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins, j'ai seulement voulu en conclurre que notre Prosodie avoit été fort connue dès le tems de Charles IX. Je n'ai prétendu dire, ni que cette sorte de versification fût possible en notre Langue: ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

Premièrement, elle ne me paroît pas possible. Car, quoique notre Langue nous fournisse des longues & des brèves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit être toujours observé, en vers, comme en prose. On fait marcher le nominatif devant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif, devant ou après; & lors même qu'en faveur de la netteté, ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un de nos Poëtes n'est donc pas maître d'arranger les paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin: & quand, par hazard, il auroit rencontré la mesure d'un vers Saphique, ou Alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni, à plus forte raison, une Odevantière, comme les Poëtes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés, que j'ai eu la curiosité de lire, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable.

Mais, en second lieu, quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible, &, si l'on veut, de facile: où Jodelle & Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous con-

convient, à l'exclusion de la Rime ? D'ailleurs, quand notre Langue nous permettroit de faire des vers mesurés, sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs (a) fussent aussi les nôtres ? Il est utile de voir que nos François, il y a cent cinquante ans, n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former, & pour assûrer le goût : mais le goût, à son tour, est nécessaire pour digérer l'érudition, si j'ose ainsi parler, & pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être sa plus saine nourriture. On doit également craindre, & l'ignorance, & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'Antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie; & ceux qui ne veulent connoître que l'Antiquité, ne sont jamais, ni de leur tems, ni de leur nation.

Voyons en quoi, & jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages, les secours que les Anciens tiroient de leur Prosodie. Il est clair que le vers consiste dans ce qu'ils appelloient le *Rythme*, c'est-à-dire, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre eux certain ordre, en certaines* (b) *proportions*. Or il y a ici deux choses à distinguer : la prémière, *Que c'est un assemblage de plusieurs tems* : la seconde, *Que ces tems gardent entre eux certaines proportions*. Quant à la prémière, nous

(a) Vers *ïambique-dimètre-hypercatalectique*. Vers *dactylo-trochaïque-tétramètre-brachycatalectique*. Termes employés par Baïf. Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un François ?

(b) C'est la définition d'Aristide-Quintilien, rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 154.

nous sommes tout-à-fait de niveau avec les Anciens, puisque nous avons, comme eux, nos tems syllabiques. Quant à la seconde, distinguons tout de nouveau. Car il ne faut point confondre cet arrangement régulier des syllabes, avec l'effet qu'il produit, ou doit produire.

A le considérer sans rélation à l'effet qu'il doit produire, ce n'est rien qui fasse honneur à l'esprit: & de tous les arrangemens possibles, l'un n'aiant pas plus de mérite que l'autre, il s'ensuit de-là qu'il n'importe point de mesurer les vers, ou par le nombre des syllabes, comme nous faisons, ou par leur valeur, comme faisoient les Anciens; & qu'ainsi ce n'est pas un mal pour nous, de ne pouvoir les imiter à cet égard.

On ne sauroit en conclure que la versification Françoise soit dépourvue de nombre; puisque nos Poëtes se trouvent précisément dans le cas où étoient les Orateurs, & Grecs & Latins. Ils n'avoient point de règles fixes pour la distribution des longues & des brèves dans leur prose; mais ils ne laissoient pas de les distribuer avec art; & nos Poëtes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages.

Arrêtons-nous donc à l'effet, que le Rythme est capable de produire. Or son effet propre & unique,† c'est de rendre le discours, ou plus lent, ou plus vif. Plus lent, si l'on multiplie les pieds, où dominent les longues. Plus vif, si l'on multiplie les pieds, où dominent les brèves. Car les pieds sont dans le vers, ce que sont les pas dans la danse. Il est vrai que les Anciens pouvoient faire tout de suite autant de vers qu'ils vouloient composés des mêmes pieds. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit; & nous ne leur disputons pas cet avantage, si c'en est un. Peut-être, au fond, que ce retour

† L'effet propre & unique du Rhythme, c'est de cadencer les vers d'une manière qui réponde à ce qu'on appelle le Tems, le Mesure & le Mouvement, en fait de Musique & de Danse.

retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle ſoit, ne fait qu'une ſorte de beauté, qui tient de l'arbitraire, & qui dans notre Langue eſt compenſée par la Rime. Quoi qu'il en ſoit; l'utilité réelle de leur Proſodie, c'eſt de pouvoir donner au diſcours, ou de la vivacité, ou de la lenteur: & nous le pouvons auſſi-bien qu'eux. J'irois même juſqu'à dire que nous le pouvons plus aiſément: puiſque nous ne ſommes pas obligés, comme eux, de former, & d'aſſembler des pieds; mais qu'il nous ſuffit de mettre enſemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, ſuivant le beſoin.

Pour plus grand éclairciſſement, je vais eſſayer ſur Deſpreaux, ce que Scaliger & beaucoup d'autres ont fait ſur Homère & ſur Virgile. Prenons au hazard, les quatre vers, par où finit le ſecond Chant du Lutrin.

Du moins, ne permets pas... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée;
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Quel eſt ici l'objet du Poëte? D'achever le portrait de la Molleſſe. Et comment la peindroit-il mieux, qu'en la ſuppoſant hors d'état de finir ſa phraſe? Des cinq derniers mots qu'elle articule, il y en a quatre monoſyllabes, *Du moins ne permets pas*, & ſi peu de choſe ſuffit pour épuiſer ce qu'il lui reſte de force.

Oppreſſée, eſt moins un mot qu'une image. Car l'o ſourd eſt plutôt un râlement, qu'une lettre: ſur-tout étant ſuivi d'un P, & d'une R, qui, parce qu'ils ſont difficiles à prononcer, font encore mieux ſentir le poids, dont la Molleſſe eſt accablée. Deux ſyllabes traînantes, & une dernière

qui s'entend à peine, *pouſſée*, ne ſont-ce pas des ſymptômes d'oppreſſion ?

Tout de monoſyllabes dans le vers ſuivant, continuent à me peindre l'état de la Molleſſe, & je vois effectivement *ſa langue glacée*, je le vois par l'embarras que cauſe la rencontre des monoſyllabes, *ſa, ce, ſens, ſa*, qui augmente encore *ſa langue glacée*, où *gue-gla* me fait preſque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

Je pourrois dans le troiſième vers, à l'occaſion de *ſuccombant*, répéter les obſervations faites ſur le *procumbit* de Virgile. Mais je me contenterai de remarquer avec quel art le Poëte a coupé ſon vers en deux membres, dont le premier ne donne point droit d'attendre le ſecond, & qui ne ſont nullement liés l'un avec l'autre, *Et laſſe de parler*] *ſuccombant ſous l'effort.*] Qu'on faſſe là une pauſe continue, & les proportions du tableau ſeront manquées.

Quant au dernier vers, commençons par en marquer la quantité.

Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Aſſurément, ſi des ſyllabes peuvent tracer l'image d'un ſoûpir, c'eſt une longue précédée d'une brève, & ſuivie d'une muette, *ſoûpire.* Dans l'action d'étendre les bras, le commencement va par degrés, mais le progrès demande une lenteur continuée, *étend les bras.* Voici qu'enfin la Molleſſe parvient où elle vouloit, *ferme l'œil.* Avec quelle vîteſſe elle y court ! Ce ſont trois brèves. Et de-là, par un monoſyllabe bref, *& s'endort*, elle ſe précipite dans un long & profond aſſoupiſſement.

Je ne prétens point que Deſpreaux ait eu de pareilles attentions. Je n'en ſoupçonne pas plus Homère

mère ni Virgile, quoique leurs Interprètes soient en poſſeſſion de le dire. Mais ce que je croirois volontiers, c'eſt que la Nature, quand elle a formé un grand Poëte, un grand Orateur, le dirige par des reſſorts cachés, qui le rendent docile à un art, dont lui-même il ne ſe doute pas: comme elle apprend au petit enfant d'un Laboureur, ſur quel ton il doit prier, appeller, careſſer, ſe plaindre.

Quelque vrai-ſemblance qu'il y ait dans ces obſervations, je ſuis bien éloigné de croire que tout le monde les trouve inconteſtables. Mais en voici deux, qui le ſont certainement, & dont l'une regarde la Rime; l'autre, la Muſique.

Pour ce qui eſt de la Rime, elle ne diſpenſe perſonne d'obſerver inviolablement les règles de la Proſodie. Ceux-mêmes qui ont vieilli dans l'opinion, que nous n'avons ni longues ni brèves, ſeront forcés d'en revenir, s'ils conſidèrent qu'on ne peut (*a*) pas rimer les unes avec les autres; & qu'ainſi ces deux vers,

Un auteur, à genoux dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie, a beau demander grâce,

ſont inexcuſables. Une brève, à la rigueur, ne doit rimer qu'avec une brève; ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre, ne regarde que les ſyllabes douteuſes. Je n'entrerai point ici dans un détail, qui déplairoit à nos Poëtes. Mais enfin, s'ils trouvent qu'on les gêne trop, je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts, qui leur défendent ſévèrement de ſe

(*a*) Joachim du Bellay, chap. 7. de ſa *Défenſe & illuſtration de la Langue Françoiſe*, imprimée dès l'année 1549. *Garde-toi*, dit-il, *de rimer les mots manifeſtement brefs avec les manifeſtement longs, comme paſſe, trace, maître, mettre, &c.*

ſe relâcher ſur la Rime. Car ne croyons point que ce ſoit, comme quelques-uns l'ont dit, une invention de nos ſiècles barbares, puiſqu'elle ſe trouve uſitée parmi les plus anciens (*a*) peuples de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique même. Tout le mal qu'on dit d'elle, n'eſt vrai, qu'entre les mains d'un homme ſans génie, ou qui plaint ſa peine. Elle a enfanté mille & mille beaux vers. Souvent elle eſt au Poëte, comme un génie étranger, qui vient au ſecours du ſien. Je comprens qu'elle ſe fait quelquefois acheter; mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la Renommée divinile, quelquefois même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art ſoit entouré de grandes difficultés, qui le rendent inacceſſible aux eſprits médiocres, & qui maintiennent la Poëſie dans la poſſeſſion où elle eſt depuis l'origine des Arts, d'être le langage des Dieux.

Venons aux Muſiciens. Je leur citerai une autorité, qui n'eſt pas moins reſpectable pour eux, qu'elle l'eſt pour les Savans. Quoique notre Poëſie, dit M. Burette, ne ſe meſure point ſuivant „ les longues & les brèves; cela n'empêche pas „ que le chant ne doive faire ſentir exactement, „ par la durée des ſons, la quantité de chaque ſyl„ labe: & c'eſt ignorance ou négligence au Mu„ ſicien d'en violer les règles. Il eſt vrai que cet„ te quantité ne s'évalue pas dans notre langue „ auſſi ſcrupuleuſement, que dans les Langues „ Grecque & Latine, où une ſyllabe brève ré„ pond

(*b*) *Conſuetudinem hanc ſervant, non Arabes tantùm, & Perſa, & Afri, ſed & Tartari, & Sinenſes, & complures quoque Americana gentes; ut dubitari vix poſſit, quin ipſa natura modi cum cantu hanc poëſeos rationem mortalibus tradiderit.* If. Voſſius, de Poëmatum cantu, & viribus Rythmi, pag. 25.

» pond toujours à un tems, & une ſyllabe longue
» à deux. En François, ſur-tout par rapport au
» chant, les brèves & les longues peuvent avoir
» une plus grande latitude, (s'il eſt permis de s'ex-
» primer ainſi) c'eſt-à-dire qu'une brève répondra
» quelquefois à deux tems de ceux des Anciens,
» une longue à trois ou quatre. Mais quelque li-
» berté que ſe donne là-deſſus le Muſicien, il doit
» ſi bien ménager la durée des ſons, les uns à l'é-
» gard des autres, qu'ils faſſent toujours apperce-
» voir la différence, qui diſtingue une ſyllabe lon-
» gue d'avec une brève: & quiconque ſe diſpenſe
» de cette règle, doit paſſer pour mauvais (a)
» Muſicien.

Auſſi, chez les anciens Grecs, tout Poëte étoit-il néceſſairement Muſicien: & cette liaiſon in-
» time de la Muſique & de la Poëſie, dit ailleurs
» M. Burette, étoit dûe principalement au ryth-
» me ou à la cadence, qui étoit commune à l'une
» & à l'autre. C'eſt-à-dire que la Poëſie ſeule-
» ment prononcée faiſoit ſentir préciſément la
» même cadence que lorſqu'on la chantoit après
» l'avoir miſe en Muſique. Celle-ci ne faiſoit donc
» qu'ajouter à celle-là des ſons convenables à l'ex-
» preſſion des vers; & comme le Poëte connoiſ-
» ſoit mieux que tout autre, quelle étoit la for-
» ce de cette expreſſion, ſur-tout dans une Poë-
» ſie dont il étoit l'auteur, perſonne n'étoit plus
» capable que lui d'y joindre les ſons les plus pro-
» pres & les plus énergiques. De là vient qu'alors
» toute Poëſie n'étoit faite que pour être chantée;
» ce qui doit s'entendre, non ſeulement de la
» Poëſie lyrique, mais encore de l'épique, de l'é-
» légiaque, &c. Il

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 164.

Il n'en est pas de même parmi nous, ajoute M. Burette. „ Toute Poësie ne comporte pas la Musique. La versification qui paroît la plus lyrique, n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence musicale estropie souvent celle des vers, laquelle ne consiste plus que dans une prononciation régulière des mots, qui fasse sentir les brèves & les longues où elles se rencontrent fortuitement; la structure du vers ne mettant dans ces syllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les Anciens. En un mot, ces deux talens, qui sont le Poëte & le Musicien, se trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que dans ces magnifiques spectacles, à la perfection desquels ces deux Arts semblent concourir à l'envi, mais souvent avec très peu de succès; le Poëte accuse de cette disgrace la mauvaise Musique, & le Musicien s'en prend à la mauvaise (a) Poësie.

Une plus exacte connoissance de notre Prosodie mettroit, ce me semble, les Poëtes & les Musiciens hors d'état de faire des fautes, qui ne leur fussent communes. Peut-être aussi ne leur seroit-il pas difficile, s'ils vouloient s'entendre, de concilier en quelque sorte l'ancienne Musique avec la nouvelle. *On peut*, dit positivement le P. Mersenne, *transporter dans nos vers rimés toute la richesse, la variété, & la beauté des mouvemens qui sont dans les Poësies des Grecs, sans qu'il soit nécessaire* (b) *de pratiquer les vers mesurés.* Un aveu si formel est glorieux à notre Langue; car le P. Mersenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le plus

(a) M. Burette, *Dialogue de Plutarque sur la Musique*, Remarque XVII.

(b) *Harmonie Univ.* liv. VI, Propos. 23.

plus entêté du rythme ancien, soit dans son Traité de l'*Harmonie Universelle*, soit dans ses Commentaires sur la Genèse, où il rapporte, avec des éloges infinis, quelques morceaux de la Musique faite sur les vers mesurés de Baïf. *Tels vers*, dit le Sieur d'Aubigné, *de peu de grace à les lire & prononcer, en ont beaucoup à être chantés: comme j'ai vû en de grands concerts faits par les Musiques* (a) *du Roi.* Un Auteur que Sauval (b) ne cite point, & qui étoit, dit-il, contemporain de Baïf, nous donne encore une plus grande idée de ces vers mesurés, & des effets admirables qu'ils produisoient, accompagnés du chant. Voſſius (c) nous invite à en reprendre la méthode: que s'ils ont échoué autrefois, c'eſt parce que de mauvais Poëtes s'en mêloient; mais qu'aujourd'hui nous en aurions de plus habiles. Je conclus de toutes ces autorités, non pas que nous faſſions des vers mesurés, car la choſe eſt démontrée impoſſible; mais qu'on pourroit quelquefois rendre nos Airs plus conformes qu'ils ne ſont ordinairement, à la Proſodie. On eſt content du Muſicien, lorſque ſon Air exprime le ſens des paroles; peut-être qu'on même tems il pourroit répondre à la Proſodie; & ce ſeroit une nouvelle ſource d'agrémens. Pourquoi le Muſicien ne le pourroit-il pas, puiſque le Poëte le peut parfaitement; comme le P. Meneſtrier l'avoue, & comme je crois l'avoir prouvé? Quoi qu'il en ſoit, l'utilité que la Poëſie peut tirer de la Proſodie, ne ſe borne pas à cela ſeul; & il me reſte à faire d'autres obſervations, qui lui ſont communes avec l'Orateur.

II.

(a) Dans l'Ouvrage que j'ai cité, pag. 16.
(b) *Antiquités de Paris*, Tom. II. p. 499.
(c) *De viribus Rythmi*, pag. 131.

II.

Avant que de rechercher en quoi la Proſodie eſt utile à l'Orateur, pour qu'il donne de l'harmonie au diſcours, c'eſt une néceſſité de faire voir, mais en peu de mots, que cette harmonie eſt quelque choſe de réel.

Perſonne, je crois, ne peut nier que les trente plus méchans vers de Chapelain, & les trente meilleurs vers de Racine ou de Deſpreaux, ne faſſent à l'oreille un effet bien différent. On juge ceux-ci plus harmonieux que ceux-là. Or eſt-il que tout jugement, qui ſe fait par comparaiſon, ſuppoſe qu'on a de quoi former un jugement abſolu. Par conſéquent il porte ſur des principes, leſquels, nous fuſſent-ils entièrement inconnus, ou même impénétrables, n'en ſeroient pas moins certains, & n'en prouveroient pas moins la réalité (*a*) de l'harmonie dans le diſcours.

Mais bien loin que ce ſoit un myſtère difficile à pénétrer, Ariſtote & Cicéron en ont parlé très clairement. Tous les deux adoptent les mêmes principes; & s'ils n'en font pas toujours la même application, c'eſt que leurs Langues ne ſont pas les mêmes. Voyons, à leur exemple, ce que la nôtre demande, ce qu'elle défend. Je m'attacherai à Cicéron, qui eſt ici (*b*) plus étendu, plus méthodique même qu'Ariſtote. On apprend de lui, premièrement, à qui ſont dûes les plus anciennes obſer-

(*a*) *Eſſe igitur in oratione numerum quemdam, non eſt difficile cognoſcere. Judicat enim ſenſus. In quo inquinm eſt, quod accidit, non agnoſcere, ſi, cur id accidat, reperire nequeamus.* Orat. LV.

(*b*) Voyez le dernier livre *de Oratore*, depuis le Chap. XLIX, & l'*Orator*, depuis le Chap. LII, juſqu'à la fin.

ſervations, que l'on ait faites ſur l'harmonie de la proſe: en ſecond lieu, ſur quel fondement, & à quelle occaſion elles ſe firent: troiſièmement, en quoi cette harmonie conſiſte: & enfin, comment on doit en uſer. Voici donc, ſur ces quatre points, le précis de ſa doctrine, mais dépouillé de ce qui n'a rapport qu'au Latin, & accompagné de ce qui regarde le François.

Prémièrement, il eſt certain que le nombre oratoire n'a été trouvé, ou du moins réduit en Art, que long-tems après la meſure du vers. Cicéron en reconnoit Iſocrate pour le principal auteur, & Iſocrate n'a vécu que plus de ſix cens ans après Homère. Pour ce qui eſt des Romains, il paroît que Cicéron, à cet égard, fut leur Iſocrate. Quoi qu'il en ſoit, les Romains n'ont jamais ſu que ce qu'ils apprirent des Grecs. Aujourd'hui encore, quoique tous les ſiècles & tous les peuples nous ſoient connus, il faut convenir qu'en ce qui concerne les beaux Arts, les Grecs du bon ſiècle, qui fut celui de Philippe & d'Alexandre, ſont toujours eux ſeuls, ou du moins préférablement à nous autres, les précepteurs du genre humain. Puiſqu'une nation, ſi attentive d'ailleurs aux graces du langage, tarda ſi long-tems à trouver le nombre oratoire; c'eſt une conſolation pour nous, qui ne connoiſſons ce genre d'harmonie, que depuis Malherbe dans les vers, & depuis Balzac dans la proſe. Je parle de Malherbe, parce qu'en effet le *nombre* dont il s'agit ici, n'eſt nullement la *meſure* du vers: & au reſte je dis indifféremment, *nombre*, *harmonie*, *cadence*, pour exprimer la même idée, qui dans un moment ſe débrouillera tout-à-fait.

Mais, en ſecond lieu, comment le nombre oratoire fut-il obſervé, & ſur quel fondement? Rien de plus ſimple, dit Cicéron: & je m'étonne,

ne, ajoute-t-il, que cette découverte ait été faite si tard, puisqu'il suffisoit pour cela de remarquer une chose toute naturelle, Qu'une phrase bien cadencée, comme le hazard en produit souvent, est plus agréable qu'une autre, dont le tour n'aura rien d'harmonieux. Telle est, en effet, la justesse de l'oreille, ou plutôt de l'esprit, à qui l'oreille fait son rapport, qu'aiant la mesure des mots en nous-mêmes, d'abord nous sentons s'il y a dans la phrase du trop, ou du trop peu; quelque chose d'excédant, ou de tronqué. Voilà par où l'on parvint (a) à déterminer la mesure du vers: ce ne fut point par des démonstrations mathématiques, ni par de grands efforts de raisonnement: l'oreille jugea: & de même qu'elle avoit elle seule trouvé la juste mesure du vers, elle fit aussi, quoique longtems après, observer le nombre oratoire, par la comparaison d'une phrase bien tournée, bien cadencée, avec une phrase sans cadence & sans tour.

Qu'est-ce donc précisément que cette cadence? Troisième point à examiner dans l'ordre de Cicéron, & sur lequel ni lui ni Aristote n'ont jugé à propos de rien dire de formel, parce qu'une définition sèche est souvent plus capable d'embrouiller que d'éclaircir les idées, qui tiennent immédiatement au goût, & au sentiment. Quelque danger qu'il y ait à vouloir faire ce que ces grands maîtres n'ont point voulu, il me semble pourtant qu'on peut, en rapprochant leurs principes, définir le nombre oratoire, *Une sorte de modulation, qui résulte, non seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* Pesons tous ces termes.

Je

(a) *Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed numero, atque sensu.* Orat. LV.

Je dis, *une ſuite de modulation*, parce que c'eſt une ſuite de pluſieurs mouvemens, qui ne ſont point arbitrairement diſtribués, mais où il doit ſe trouver de certaines proportions, ſans leſquelles ce ne ſeroient que des ſons indépendans les uns des autres, & dont l'aſſemblage confus ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

Je donne pour première cauſe de cette modulation, *la valeur ſyllabique* des mots, dont une phraſe eſt compoſée: c'eſt-à-dire leurs longues & leurs brèves, non point aſſemblées fortuitement, mais aſſorties de manière qu'elles précipitent, ou ralentiſſent la prononciation, au gré de l'oreille.

J'ajoûte qu'il faut avoir égard à la *qualité* des mots. Et par-là je n'entens point ce qui en caractériſe la nobleſſe, la baſſeſſe, l'énergie, la foibleſſe: c'eſt l'affaire de la Rhétorique. Quant à la Proſodie, elle ne les conſidère que matériellement, & comme des ſons, ou éclatans, ou ſourds; ou lents, ou rapides; ou rudes, ou doux. Or nous ne créons pas les mots: c'eſt une néceſſité de les employer tels qu'ils ſont; & il y auroit même de la bizarrerie à vouloir en rejetter quelques-uns, ſous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importans ſecrets de la Proſodie, c'eſt de tempérer les ſons l'un par l'autre. Il n'y a point de ſi rude ſyllabe, qui ne puiſſe être adoucie; il n'y en a point de ſi foible, qui ne puiſſe être fortifiée; tout cela dépend des ſyllabes qui précèdent, ou qui ſuivent celle dont l'oreille ſe plaint.

J'ai donné (*a*) pour dernière cauſe de l'harmonie, l'*arrangement* des mots. Car, quoique notre Langue aime un arrangement ſimple, naturel, & régulier,

(*a*) *Non numero ſolùm numeroſa oratio, ſed & compoſitione fit.* Orat. LXV.

gulier, cela n'exclud que les inverſions, qui ſont violentes: & ſouvent on eſt obligé de tranſpoſer, ou des mots, ou même des membres de phraſe, non ſeulement pour être plus clair, ou plus énergique, mais encore pour attraper un tour harmonieux. Je ne finirois point, ſi j'en voulois rapporter des exemples. Qu'on prenne au hazard quelque période un peu ſonore, ou dans Fléchier, ou dans Boſſuet: que l'on en conſerve toutes les paroles, mais qu'on les dérange ſeulement: le ſens demeurera le même, & l'harmonie diſparoîtra.

Une phraſe bien cadencée eſt donc un tiſſu de ſyllabes bien choiſies, & miſes dans un tel ordre, que les organes, ſoit de celui qui parle, ſoit de celui qui écoute, ſont agréablement flattés par une ſorte de modulation, qui fait que le diſcours n'a rien de dur, ni de lâche; rien de trop long, ni de trop court; rien de peſant, ni de ſautillant.

Quatrième & dernier point à éclaircir: l'uſage qu'on doit faire du nombre oratoire: c'eſt-à-dire, quelle eſt ſa véritable place; s'il doit être varié, & comment; en quoi il s'éloigne du nombre poëtique, & juſqu'où il peut en approcher.

Que la véritable place du nombre oratoire, ce ſoit le commencement & la fin d'une période, j'avoue que Cicéron en fait une loi, d'autant plus ſenſée, qu'en effet l'attention de l'auditeur eſt plus vive au commencement de la phraſe; & que l'oreille, ſi d'abord on ne la contente pas, veut bien ſuſpendre un peu ſon jugement, dans l'eſpérance qu'on ne finira point ſans la contenter. Mais en notre Langue ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe. On ne ſauroit exiger de nous, que nous gardions pour la fin de la phraſe les termes les plus ſonores; car nous ſommes forcés de ſuivre l'ordre naturel; & comme l'oreille du François ne s'attend

tend point qu'on la dédommage à la fin de la période, auſſi ne permet-elle pas d'en négliger le milieu.

Toutes nos phraſes, d'un bout à l'autre, doivent donc être nombreuſes. Mais la cadence doit perpétuellement varier: car, d'être uniforme dans ſon harmonie, ou de n'en avoir point, ce ſont deux extrémités auſſi vicieuſes l'une que l'autre. Tantôt la période ſera de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre. Quelquefois elle ira même plus loin: car il faut de toute néceſſité, que la marche du diſcours ſe proportionne à celle de l'eſprit, qui peut de tems en tems avoir beſoin d'un plus grand eſpace pour ſe déployer. Quelquefois auſſi, & plus ſouvent encore, il lui arrive de ſe renfermer dans l'eſpace le plus court. Un mot lui ſuffit? un mot doit donc faire toute la phraſe. Jamais l'oreille ne ſe fâche, quand l'eſprit eſt content.

On voudroit inférer de-là, que tout eſt donc arbitraire dans le ſtyle: puiſque, ſuivant les Maîtres de l'Art, il nous eſt permis de faire nos phraſes, & auſſi longues, & auſſi courtes qu'il nous plaît; puiſque nous pouvons y faire entrer toute ſorte de mots, & les plus rudes auſſi-bien que les plus coulans: puiſqu'enfin la diſtribution des longues & des brèves n'a rien, ni de borné quant au nombre, ni de fixe quant au lieu.

Je conviens des principes. Ariſtote & Cicéron les reçoivent, les établiſſent. Je nie ſeulement les conſéquences, qu'on en veut tirer. Rien n'eſt déterminé, ni preſcrit; cela eſt vrai. Tout eſt donc arbitraire; cela eſt faux. Ici nos Métaphyſiciens auroient beau ſe récrier: ils ont affaire à un Juge qui en ſait plus qu'eux, & qui même (a) pouſſe l'orgueil encore plus loin qu'eux. Quel eſt-il? l'o-

(a) *Aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum.* Orat. XLV.

l'oreille. Juge, en effet, le plus orgueilleux qu'on puiſſe imaginer: car il prend ſon parti dans l'inſtant, & ſans daigner, ni écouter aucune remontrance, ni rendre aucune raiſon de ſes arrêts.

Pour obéir à l'oreille, jamais ne négligeons le nombre, mais varions-le ſouvent. Elle demande qu'on ſoit attentif à lui plaire, ſans que cette attention ſe faſſe remarquer. Une ſuite de périodes, toutes de la même étendue, dont les membres ſeroient également partagés, & qui produiroient un nombre uniforme, ne manqueroit pas de fatiguer, & décéleroit un art odieux. Il faut couper nos phraſes à propos. Mais il y a une manière de les couper, qui, bien loin d'interrompre l'harmonie, ſert à la continuer, & la rend plus agréable. Car ne confondons pas le ſtyle qui n'eſt pas périodique, avec le ſtyle qui n'eſt point lié. On peut n'être pas toujours périodique; il y a même plus de grace à ne l'être pas toujours: mais on doit toujours lier ſes phraſes, de manière qu'elles ſoient enchaînées l'une avec l'autre. Je porte envie aux Grecs, dont la Langue étoit ſi abondante en conjonctions: au-lieu que la nôtre n'en conſerve que très peu; encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus contraire à l'harmonie, que des repos trop fréquens, & qui ne gardent nulle proportion entre eux. Aujourd'hui pourtant c'eſt le ſtyle qu'on voudroit mettre à la mode. On aime un tiſſu de petites phraſes iſolées, découſues, hachées, déchiquetées. Il ſemble que la valeur d'une ligne ſoit une immenſe carrière, qui ſuffiſe pour épuiſer les forces de l'Auteur; & qu'enſuite, tout hors d'haleine, il ait beſoin de faire une pauſe, qui le mette en état de recommencer à penſer. Ordinairement ces ſortes de gens ont des idées auſſi bornées, & auſſi peu liées, que leurs phraſes. Vraies copies

de

de cet Hégéſias, dont Cicéron (*a*) dit, que ſi quelqu'un cherche un *ſot* écrivain, il n'a qu'à prendre celui-là.

Par tout ce qu'on vient de lire, il eſt aiſé de voir en quoi les loix de l'harmonie ſont les mêmes pour le Poëte, & pour l'Orateur; en quoi elles ſont différentes. L'un doit, comme l'autre, donner à ſon diſcours cette ſorte de modulation, *qui réſulte, non ſeulement de la valeur ſyllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* L'un doit, comme l'autre, varier toujours ſon harmonie, & de manière que jamais elle ne ſoit interrompue. Juſques-là l'Orateur & le Poëte François marchent de compagnie. Mais deux choſes aiſées à remarquer, la Meſure & la Rime, diſtinguent eſſentiellement le Poëte, & lui font une eſpèce particulière d'harmonie, qui n'a plus rien de commun avec celle de l'Orateur. Auſſi eſt-il permis au Poëte, il lui eſt même ordonné de faire bien ſentir ſon harmonie: tandis que l'Orateur, s'il eſt prudent, ne fait guère moins d'effort pour déguiſer, que pour ſaiſir celle qui lui eſt propre. De-là vient qu'en faveur de ces ſons mélodieux, que le Poëte ſeul a droit de nous faire entendre, non ſeulement nous lui pardonnons des inverſions plus fortes, & plus fréquentes; mais pour le rendre inexcuſable, s'il manque à nous flatter l'oreille, nous lui accordons, & plus de liberté dans le choix des mots, & moins de contrainte dans la ſtructure de ſes phraſes, & plus de hardieſſe dans ſes tours.

Je reviens donc aux Orateurs. Peut-être la plupart

(*a*) *Quem* (numeroſam comptehenſionem) *pervorsè fugiens Hegeſias . . . . ſaltat, incidens particulas: & is quidem non minus ſententiis peccat, quàm verbis: ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit.* Orat. LXVII.

part regarderont-ils comme insupportable, & comme indigne d'eux, le joug de la Prosodie. Voilà pourquoi, dans un Discours que j'eus occasion (a) de prononcer l'année dernière, le jour que l'Académie Françoise distribue ses Prix, je me contentai de faire observer que la désinence de tous nos mots François étoit de deux sortes: l'une féminine, qui est celle où se trouve l'e muet; l'autre masculine, qui renferme généralement toute désinence où l'e muet ne se trouve point. „ J'en conclus que ces deux sons très différens, l'un masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est foible, faisoient en notre Langue l'effet des longues & des brèves; & que le mélange de ces deux sons, qui pouvoit se varier à l'infini, & former toute sorte de cadences, étoit par conséquent le principe de notre harmonie." Ainsi, sans distinguer exactement nos tons syllabiques, je n'osai d'abord en montrer que deux, pour ne point effrayer ceux de nos jeunes Ecrivains, à qui cette doctrine paroîtroit nouvelle. On n'a besoin, en effet, que d'une légère attention, pour ne point confondre ces deux désinences: & il ne faut qu'un art médiocre, pour les placer à propos. Mais, après tout ce que j'ai établi ci-dessus, on voit clairement que l'Orateur trouve dans notre Prosodie, des ressources bien plus amples, pourvu qu'il ne manque pas de génie, & qu'il soit laborieux.

NB.

Toutes ces ressources, pourtant, ne peuvent que fournir le matériel de l'harmonie. Ce qui en fait l'ame, c'est la pensée. Une phrase parfaitement sonore, mais destituée de sens, est un corps sans ame; & si le sens qu'elle présente, est méprisable,

(a) Ce Discours est imprimé à la tête de ma Traduction des *Philippiques de Démosthène*, &c.

ſable, c'eſt une vilaine ame dans un beau corps. De la penſée dépend l'expreſſion. Qu'eſt-ce que beauté dans la penſée ? Conformité avec un objet capable de plaire. Qu'eſt-ce que beauté dans l'expreſſion ? Conformité avec la penſée. Or l'eſprit voit en même tems, & par une action indiviſible, la penſée & l'expreſſion. Du parfait accord qu'il y a entre l'une & l'autre, naît une harmonie intellectuelle, ſans quoi la vocale n'eſt rien. Comme auſſi, ſans la vocale, il manquera l'une des parties eſſentielles pour former un concert, où l'eſprit n'ait rien à deſirer.

Que ceux qui croyent ces petits ſoins indignes d'eux, écoutent comment parle Denys d'Halicarnaſſe, à la fin d'un excellent (*a*) Traité, où il a fait pour ſa Langue à peu près ce que je tâche de faire ici pour la nôtre.

„ On auroit tort, dit-il, de trouver mauvais „ qu'un auſſi grand homme que Démoſthène, „ dont le mérite a obſcurci la gloire de tous ceux „ qui s'étoient montrés avant lui dans la carrière „ de l'Eloquence, voulant compoſer des Ecrits „ immortels, & aiant le courage de ſe livrer à „ l'examen (*b*) de l'*Envie* & du *Tems*, Juges for„ midables, il ait apporté une attention ſi ſcrupu„ leuſe, non ſeulement à la ſolidité & à l'ordre „ des penſées, mais encore au choix & à l'arran„ gement des mots. On ne trouvera rien là d'é„ ton-

(*a*) *De l'arrangement des mots*, Chap. 25.

(*b*) De ces deux Juges, l'un eſt à mépriſer pour un honnête homme. Mais plus un Auteur ſera honnête homme, plus il fera d'efforts pour ſe concilier l'autre. *Servi igitur his etiam Judicibus, qui multis poſt ſæculis de te judicabunt : & quidem haud ſcio, an incorruptius quàm nos. Nam & ſine amore, & ſine cupiditate, & rurſus ſine odio, & ſine invidia judicabunt.* Cic. pro Marcello, cap. IX.

» tonnant, ſi l'on conſidère que les Auteurs de
» ſon tems ſe piquoient, non pas ſimplement d'é-
» crire, mais de buriner, & de ſculpter leurs ou-
» vrages. Iſocrate employa dix années, au moins,
» à compoſer ſon (a) Panégyrique. Platon, à l'âge
» de quatre-vingts ans, retouchoit encore ſes
» Dialogues, & ſans ceſſe travailloit à y mettre
» de l'élégance. Quoi, ne loue-t-on pas un Pein-
» tre, un Graveur, de rechercher leurs ouvrages
» avec la dernière exactitude? Un Orateur doit,
» à bien plus forte raiſon, ſe donner les mêmes
» ſoins. Outre que ces ſoins ne ſont, ni pénibles,
» ni ingrats, du moment que l'expérience les rend
» familiers: & ſur-tout lorſqu'à l'exemple de Dé-
» moſthène, une jeuneſſe ſtudieuſe aura bien fait
» tout ce qu'il faut pour ſe former le goût & l'o-
» reille.

Ainſi parle Denys d'Halicarnaſſe; & aſſurément les ſages réflexions de ce ſavant Critique pourroient n'être pas inutiles dans le ſiècle où nous ſommes, bien différent de ce ſiècle où l'on ne ſouffroit que des ouvrages *ſculptés & burinés*. On veut trop écrire aujourd'hui, on ne veut prendre ni le tems, ni les ſoins néceſſaires pour produire du bon; & parce qu'on lit peu les Originaux, peu de gens ont l'idée du parfait. Au moins ne devroit-on pas négliger ce qui réſulte plutôt de l'art, que du génie. On n'eſt pas maître de ſe donner des talens; on eſt maître de ſe donner des connoiſſances, qui toutes ſeules, à la vérité, ne feront pas un bon Ecri-

(a) On ſait que le *Panégyrique d'Iſocrate* n'eſt pas l'Eloge de cet Orateur, mais le titre d'une de ſes plus fameuſes Oraiſons: & c'eſt un terme conſacré en notre Langue, comme l'a remarqué M. Deſpreaux ſur le Chap. III. de Longin.

Ecrivain, mais ſans leſquelles auſſi on ne ſauroit bien écrire. Telle eſt la Science de la Proſodie: la plus facile & la moindre des Sciences pour qui veut l'acquérir, mais auſſi une de celles dont l'ignorance peut le plus nuire. Quatre ou cinq de nos Poëtes nous ont fait ſentir parfaitement, que notre Langue ſe prêtoit à l'harmonie: quelques morceaux choiſis de nos Orateurs ne laiſſent pas lieu d'en douter: pourquoi donc ne pas étudier les moyens de perfectionner un Art, dont nous connoiſſons le prix, & dont nous voyons que les progrès ont été déja ſi heureux?

Voilà ce que je m'étois propoſé de dire, tant ſur notre Proſodie, que ſur les matières qui en dépendent. Peut-être me ſuis-je trompé dans quelques-unes de mes obſervations: peut-être en ai-je omis d'eſſentielles. Mais un Traité de cette nature ne pouvoit être qu'ébauché par un particulier. Pour l'achever, il faut un Grammairien, un Orateur, un Poëte, un Muſicien: & j'ajoûte, un Géomètre: car tout ce qui demande arrangement & combinaiſon de principes, a beſoin de ſa méthode.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Traité de la Proſodie Françoiſe*, qui m'a paru rempli de recherches également neuves, curieuſes, & utiles. Fait à Paris ce 24. Septembre 1736. *Signé*, SALLIER.

Voyez les Œuvres de l'Abbé de Pons. p 170 & suiv.

—— Remi Palemonis Differentiæ sermonum : p. 977 des Miscellaneæ Observationes pour 1745.

—— Reizii Specimen Pseudosynonymorum, pp. 124—156 du même Recueil, vol. X.